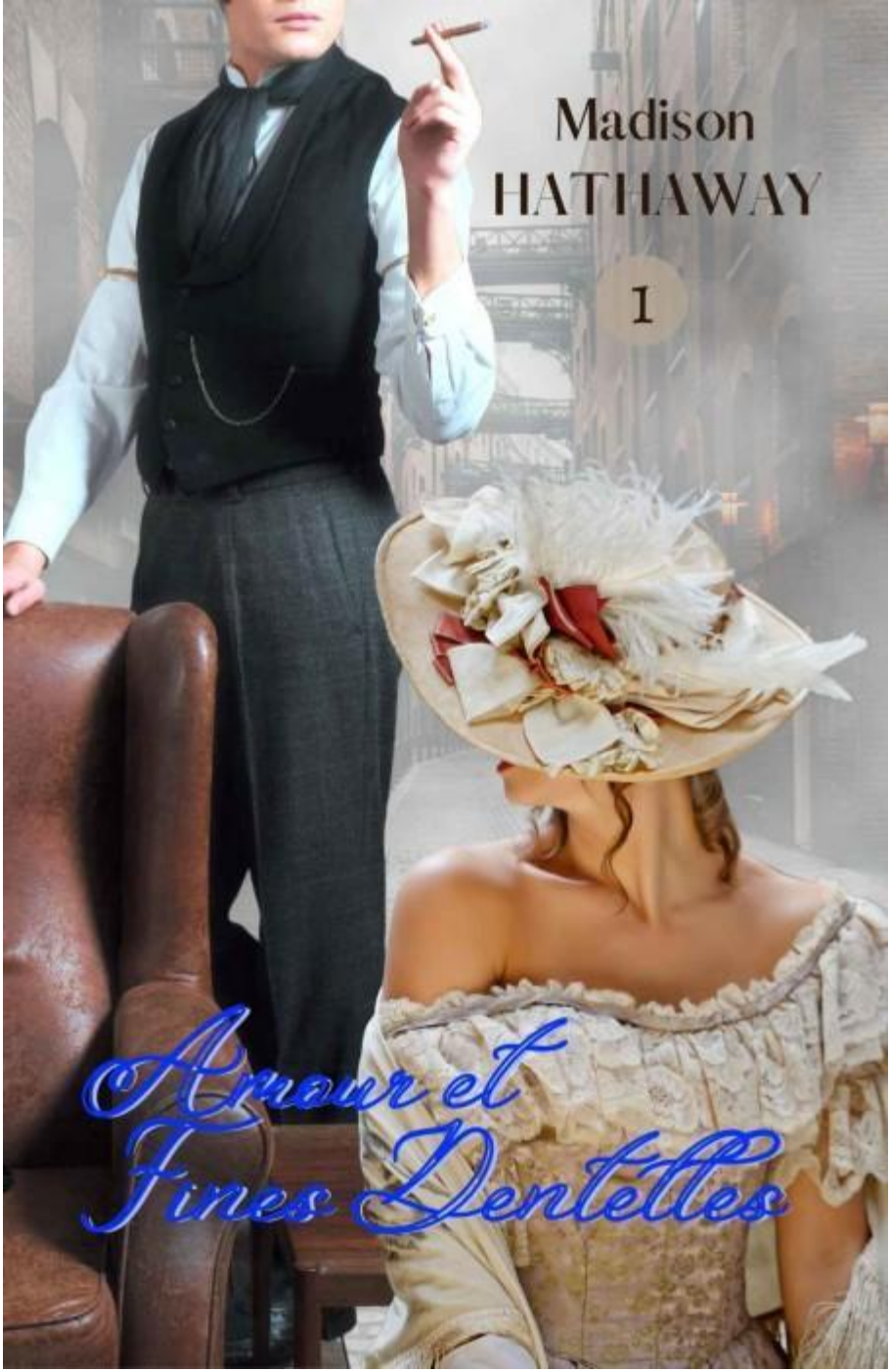
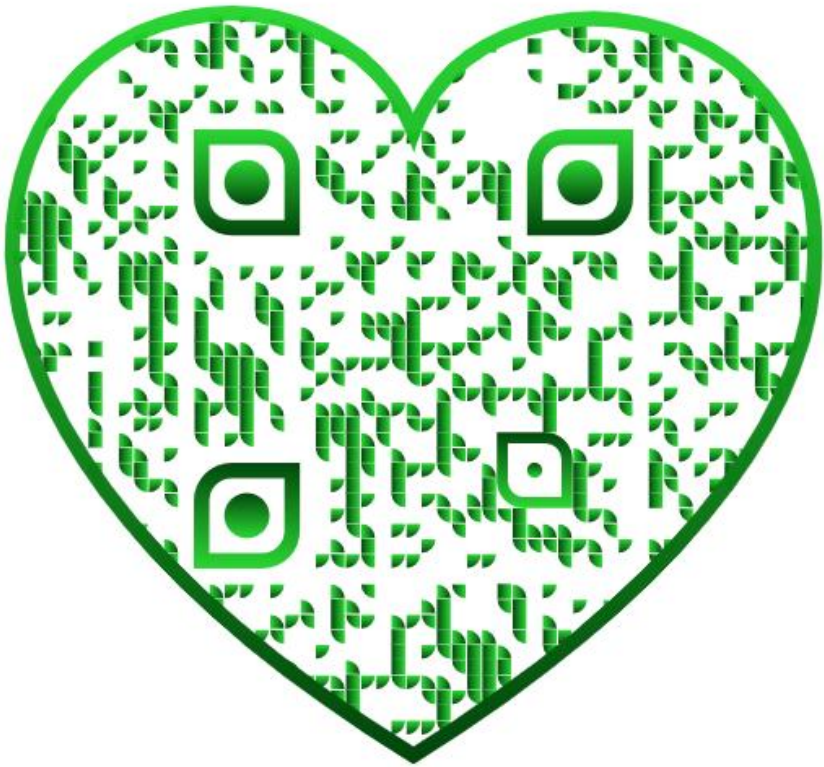
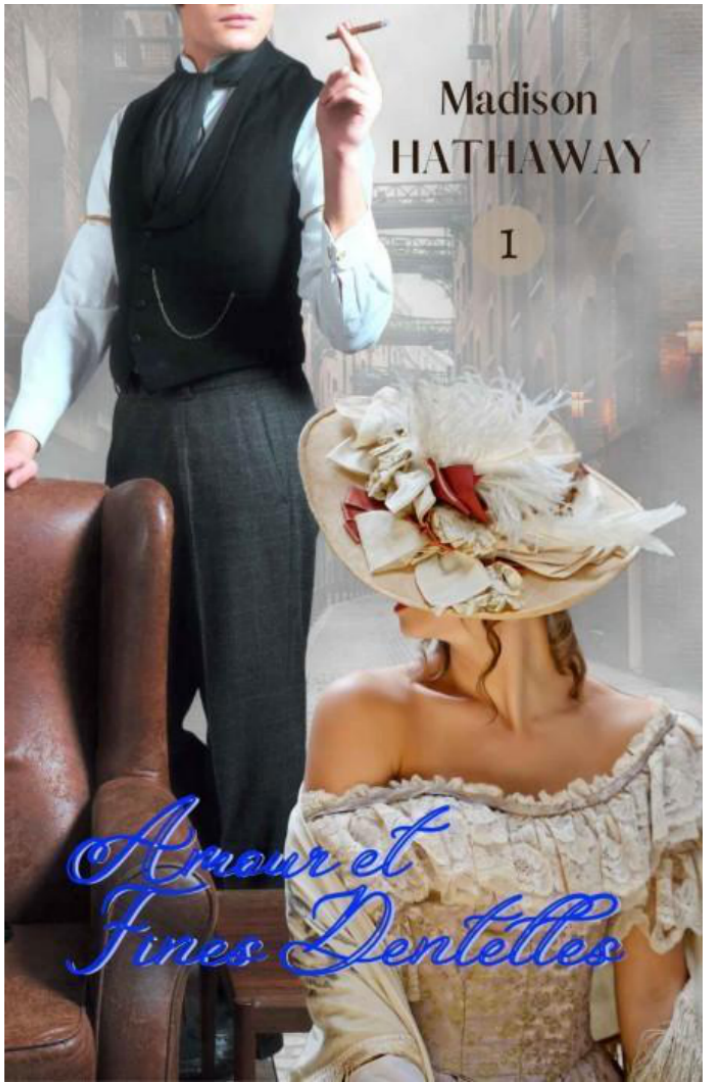
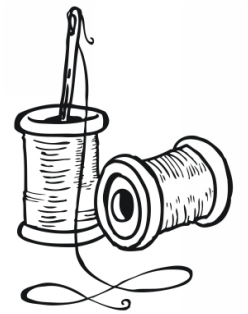

Madison
HATHAWAY
1
Amour et
Fines Dentelles




Madison
HATHAWAY
1
Amour et
Fines Dentelles

AMOUR ET
FINES DENTELLES



Madison HATHAWAY

AMOUR ET FINES DENTELLES

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande
—
Dépôt légal auprès de la BNF :
décembre 2021

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des événements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Remerciements

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À l'homme de ma vie.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour ses précieux conseils « techniques » sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :

Instagram : madisonhathaway_auteure

L'imagination des femmes court vite et saute en un clin d'œil de l'admiration à l'amour et de l'amour au mariage.

Jane Austen – *Orgueil et Préjugés* -

CHAPITRE 1

- Virginia -

Ce matin, j'ai encore dû gratter la glace qui s'est formée sur la vitre de la mansarde, dans ma chambre de bonne située en haut d'un immeuble sur Cranbourn Street.

J'aime regarder les premiers signes d'une vie qui s'éveille dans notre fourmilière londonienne. Est-ce ainsi dans toutes les villes du monde ?

Un jour, peut-être... un jour j'irai chercher moi-même la réponse à cette question, à l'autre bout du monde.

Les voitures des laitiers essaient de se frayer un passage au milieu des fiacres qui circulent sans prêter attention aux piétons et tous les autres personnages sans importance aux yeux de leurs occupants.

Deux mondes qui se mélangent dans les rues, bien obligés, tout en se méprisant l'un l'autre. Les riches, les pauvres. On n'a rien inventé en Angleterre. Sans aller y voir de plus près, je sais déjà que c'est comme ça partout.

Il fait terriblement froid dehors. Le *Fog* a su encore une fois se transformer en une pellicule de glace poisseuse et têtue, qui aura eu raison dans la nuit de trois ou quatre âmes perdues, qui n'avaient d'autre choix que de dormir dans la rue...

Les gens de maison qui vivent ailleurs que sous le toit de leurs employeurs arrivent les uns après les autres, pressés d'échapper au froid mordant de la rue, heureux de profiter de la chaleur étouffante des maisons aisées, loin de leurs toits à peine assez chauffés pour éviter de mourir d'une congestion. Leur journée de travail, ils n'hésitent pas à la faire durer, en hiver, ça va de soi. Et leurs employeurs prennent cela pour du dévouement ! Alors qu'il s'agit simplement d'accumuler un peu plus de chaleur.

Le nez contre la vitre, je m'offre cinq minutes d'inactivité. Le seul luxe de ma journée.

Observer sans être vue, toutes ces femmes et tous ces hommes, venus de tous les quartiers de la ville, et qui vont pour quelques heures

mélanger leurs vies.

Du bruit se fait entendre dans la chambre voisine. L'occupant d'à côté se lève. C'est le signal pour moi. Je détache péniblement mon regard de mon petit spectacle du matin. Je vais devoir sortir de la courtepointe qui me recouvre et me coupe du froid ambiant. Je serre chaque matin contre moi mes vêtements de la journée pour les réchauffer avant de les enfiler.

Je les extirpe un à un de mon cocon de chaleur et les enfile l'un après l'autre, tout en restant prisonnière de ce havre de chaleur. Chaque matin, je suis une acrobate du quotidien !

Me voilà habillée. La courtepointe peut rejoindre mon lit pour y passer une journée glaciale.

Le givre commence déjà à se reformer sur ma vitre, masquant le spectacle de la rue.

Je comprends au bruit de mon voisin que lui aussi est habillé et prêt à en découdre avec sa journée.

Lui comme moi estimons avoir de la chance. Nous avons un toit sur notre tête pour y dormir et rêver, un édredon pour nous y réchauffer, un travail pour manger en général à notre faim et deux ou trois amis pour rêver à plusieurs.

Nous vivons au dernier étage d'un immeuble qui abrite une bourgeoisie bien établie. Notre quartier est donc rassurant.

Mais moi, j'ai plus de chance que mon voisin.

Lui, il travaille dans un atelier où le bois est à l'honneur. Froid l'hiver, chaud l'été...

Moi, je suis apprentie, une « petite main » dans un atelier, une maison de couture, qui auparavant vendait tout ce qu'il faut pour coudre, tricoter, fabriquer de jolies robes et de magnifiques redingotes, trousseaux de linge de maison etc...

Notre clientèle a évolué et désormais nous avons une seule activité : confectionner des tenues pour ces dames et ces messieurs qui viennent des beaux quartiers. Ma patronne a su faire ce qu'il fallait pour évoluer !

Il convient donc d'accueillir confortablement notre clientèle. L'atelier est chaud l'hiver et frais l'été. Et toujours de l'eau chaude pour ces dames ou ces messieurs qui accepteraient une tasse de thé. Ce breuvage est de plus en plus à l'honneur, même si nous autres préférons la plupart du temps rester fidèles au café, qui a la capacité de nous réchauffer et nous garder éveillés tout à la fois.

Ici, je peux travailler en jupe et chemise, sans vilaine couverture de laine jetée sur les épaules, contrairement à notre voisine, qui tient une maison de fleurs, après avoir vendu ses bouquets dans la rue pendant des années, à l'aide de sa charrette.

Ma patronne, Minnie Crawford, est une adorable petite femme rondelette, qui se déplace sur des bottines aux talons pointus qui malmènent le plancher pendant toute la danse qui dure du matin au soir, pour satisfaire ses clientes.

Elle me donne volontiers des coupons d'étoffes qui ne seront pas utilisés ou des bobines de fil pas terminées ou encore des aiguilles ou de la laine. Avec tout cela, quand la température le permet et que mes doigts ne sont pas engourdis, je confectionne des objets pour la maison, corbeilles à pain, manchons pour théières, essuie-mains, etc... Une boutique d'objets d'intérieur, vaisselle et autres choses, qui se trouve au bout de ma rue, les propose à ses clientes.

Cela me permet de me nourrir un peu mieux et d'acheter des graines pour les pigeons.

Mais je confectionne aussi des vêtements, des gants, etc... pour ceux qui ont encore moins de chance que moi. « Donne et tu recevras », dit notre Seigneur.

Ah ! J'entends mon voisin qui ouvre sa porte, il sera bientôt parti. Je sais qu'il va m'attendre pour essayer de me faire la conversation, et j'ai bien compris ce qu'il espère. Mais non, décidément non, ce Daniel Bennet ne me plaît pas. Et il ne me plaira jamais.

Et puis, je sais que j'ai déjà trouvé le « bon », celui qui est fait pour moi et pour qui je suis faite. Pas question pour moi d'épouser un homme par défaut.

Et pour celles qui n'ont pas trouvé comme moi leur âme sœur, il suffit d'y croire et d'être patiente....

J'attends quelques minutes avant de me décider à partir moi aussi. Cela me permet d'éviter Daniel.

Parfois je dois partir plus tôt pour déposer mes créations à la boutique. Je croise alors Daniel qui fait mine de renouer son lacet, accroupi en bas de notre immeuble pour attendre mon passage. Quel est donc son secret pour savoir que ces matins-là je partirai plus tôt ?

Je me fiche bien de son secret, d'ailleurs, j'espère juste pouvoir l'éviter !

Allez ! Je mets en place la capuche de ma houppelande (j'en suis fière, je l'ai confectionnée moi-même !), entoure mon cou d'un cache-col en fourrure de lapin offert par ma patronne pour Noël dernier, et je file !

Le froid extérieur, pourtant plus intense que celui de l'intérieur, est étonnamment bien plus supportable. Sans doute parce qu'il a ici sa place alors que dans les habitations il n'est pas chez lui, il s'est invité de force...

CHAPITRE 2

- Virginia -

J'ai à peine le temps de porter une tasse de thé à la bouche que déjà Minnie Crawford me saisit par le bras.

— Mais que fais-tu, Ginie ! La Comtesse arrive dans moins de dix minutes avec sa fille pour leur séance d'essayage et choisir les tissus d'une nouvelle toilette, et toi tu rêvasses le nez dans ta tasse de thé !

— Pardon, Miss Crawford, mais je ne « rêvasse » pas. J'ai apporté seule tous les rouleaux de tissu dont nous pourrions avoir besoin, je faisais juste une pause pour boire un ridicule petit thé ! Vous n'êtes qu'un tyran, un jour, vous me retrouverez complètement desséchée, couchée dans l'atelier ! protestai-je avec un sourire.

— Cesse de te moquer et cours préparer les boissons pour les ladies.

Je travaille en compagnie d'une demi-douzaine d'apprenties pour Miss Crawford depuis que j'ai quatorze ans.

Je suis aujourd'hui sa première couturière, celle qui la seconde et parfois la remplace auprès des clientes les moins prestigieuses.

J'éprouve une admiration sans bornes et une réelle affection pour ce petit bout de femme au caractère si remarquable.

Je lui suis tellement reconnaissante de m'avoir accueillie dans son atelier au décès de ma tante, le dernier membre de ma famille. Elle est devenue pour moi comme une seconde mère, et m'a tout appris en matière de couture.

Grâce à Minnie Crawford, j'ai pu échapper à la triste destinée qu'avait conçue pour moi ma tante : devenir une obscure femme de chambre, servante d'une riche famille en espérant ne pas être maltraitée, comme la malheureuse l'avait été.

Je peux me vanter d'être à présent une très bonne couturière, ayant été formée par la meilleure d'entre elles.

Aujourd'hui, je sais coudre et broder, je connais tous les tissus, des soieries les plus précieuses au coton le plus simple et pourtant si agréable, tant au toucher qu'à la vue. Miss Crawford assure que l'on peut être très élégante, même dans le coton le plus simple. Le coton des Indes notamment, est d'une qualité exceptionnelle et suscite

toujours un bel engouement ici, comme en France.

Je sais assembler toutes ces étoffes et j'apprends à créer des toilettes de plus en plus sophistiquées, même si j'ai encore beaucoup à apprendre pour m'améliorer.

J'espère un jour pouvoir égaler le savoir-faire de ma patronne. À force de travail et, il faut bien le dire, grâce à son indéniable don pour habiller et tirer le meilleur parti des silhouettes les plus improbables, Miss Crawford est devenue une des couturières les plus en vogue à Londres. Elle espère fournir un jour prochain, l'épouse du Prince de Galles.

Minnie est une femme pétillante et d'une grande intelligence. Elle affirme qu'elle est d'origine française, mais j'ignore si c'est vrai. Je la côtoie chaque jour depuis six ans, et j'ai pourtant l'impression qu'elle est anglaise de la tête aux pieds ! Mais je ne connais pas les Françaises, peut-être sont-elles aussi raffinées que nous. Mais j'en doute.

Ma patronne a été formée dans l'un des plus grands ateliers d'outre-Manche. Elle a tout appris auprès d'un couturier anglais qui s'est installé en France, le célèbre Charles Frederick Worth. Quand elle nous parle de lui, on sent toute l'admiration que cet homme lui inspire.

D'après elle, il a tout inventé, et ses robes sont reconnaissables entre mille. Worth habille aujourd'hui les noms les plus prestigieux, dont l'impératrice Eugénie.

Minnie a reçu une formation très stricte et passionnante auprès de ce grand couturier, c'est probablement ce qui explique son exigence envers nous.

Travailler pour Miss Crawford est un privilège que beaucoup de jeunes filles rêvent de connaître, mais que peu parviennent à garder. Elle est très exigeante avec nous autres, ses petites couturières et gare à celle qui ne travaille pas aussi dur qu'elle l'impose. « Le succès est à ce prix », nous dit-elle souvent. Et bon nombre de ses apprenties l'ont appris à leurs dépens.

Car Minnie Crawford est intransigeante et n'hésite pas à se séparer de celles qui ne donneraient pas satisfaction. Et dès que l'une d'entre nous convole, elle doit alors quitter l'atelier de Minnie qui exige de ses apprenties une totale disponibilité, incompatible avec une vie de famille.

Toutefois, la jeune mariée part avec en bagage, une solide formation qui lui permettra de diriger son propre atelier de couture, si elle le souhaite.

Les apprenties sont logées dans un grand dortoir au-dessus de l'atelier, mais moi, j'ai la chance de disposer d'un logement à

l'extérieur depuis un an.

Un jour, je serai assez compétente pour travailler à mon compte et j'aurai assez d'économies pour créer ma propre maison de couture. J'épouserai alors Milton, ainsi que nous l'avons décidé quand nous avions dix ans.

Milton est mon ami d'enfance, nous avons été élevés ensemble dans une petite ferme en Cornouailles, par sa mère chez qui j'ai été placée dès ma naissance. Ma mère est morte à ma naissance, et ma tante, qui travaillait comme femme de chambre, ne pouvait s'occuper de moi.

Je suis orpheline depuis toujours, et je sais très peu de choses sur mes origines et notamment sur mon père, mais je dois avouer que cela m'importe peu.

Pourquoi devrais-je me tracasser à rechercher des informations sur ceux qui m'ont abandonnée dès ma naissance pour me confier à ma tante maternelle ?

J'ai grandi avec Milton, un très gentil garçon que j'aime énormément. Il est employé à Londres lui aussi, dans une très belle maison d'édition, et crée des reliures en cuir pour de riches clients qui exposent dans de magnifiques bibliothèques des livres superbement reliés, mais qu'ils n'ouvrent probablement jamais.

À nous deux, en travaillant dur, nous gagnerons sans aucun doute beaucoup d'argent. Nous aurons un ou deux enfants, même si la perspective de partager l'intimité de Milton me fait monter le rouge aux joues…

Et quand nous aurons assez d'argent, nous pourrons nous installer en Cornouailles, dans une petite maison, au bord de la mer.

Mais pour l'heure, il me faut courir derrière Miss Crawford, que la venue d'une Comtesse et de sa fille agite bruyamment.

— Virginia, me dit-elle en m'attrapant par la main, nous allons faire ensemble des ajustements sur les robes de Madame la Comtesse et de sa fille. Milady, si vous voulez bien vous placer ainsi que votre fille sur ces petites estrades.

Tandis que nous resserrons ou élargissons les pans de tissus sur nos modèles à l'aide de nos épingles, les deux femmes discutent sans nous accorder la moindre attention.

J'admire cette façon qu'a Minnie de diriger ses séances d'essayage. Elle travaille vite, ses gestes sont sûrs et rapides, et j'essaie de l'imiter du mieux que je peux.

Concentrée, j'écoute d'une oreille distraite le babillage de nos clientes. Je comprends vite que la jeune Bethany attend avec impatience qu'un riche et beau jeune homme la demande officiellement en mariage, demande qui tarde manifestement à venir. La jeune fille affiche un air bougon, me lançant souvent des regards

mauvais, comme si cette attente m'était imputable.

Je dois redoubler d'efforts et de précautions quand cette péronnelle s'agite, afin de ne pas la piquer alors que j'ajuste sa robe sur son corps assez mal proportionné.

Petite, elle a une poitrine trop imposante et de larges hanches, que j'essaie d'affiner en limitant le nombre de plis autour de sa taille.

Les décolletés sont les parties des robes qui sont les plus compliquées à travailler. La jeune Lady aura droit à un décolleté en forme de cœur, réservé aux jeunes filles. Pour sa mère, la Comtesse, en femme mariée de la noblesse, nous lui confectionnons une jolie ouverture plus réservée, sous laquelle elle pourra arborer une chemise de fine dentelle au col victorien.

Je réfléchis à tout cela et imagine déjà les résultats...

Soudain, la porte de notre salon d'essayage s'ouvre brutalement, laissant entrer un groupe de quatre jeunes hommes dont je devine qu'ils connaissent la Comtesse et sa fille.

L'attitude de Bethany change brusquement. Elle affiche maintenant un éclatant sourire, qui éclaire avantageusement son visage poupin. Elle échange quelques mots avec l'un des hommes, son frère, me semble-t-il.

Le jeune homme la rassure à voix basse sur les intentions de son prétendant qui fait partie de cette bande d'amis.

Bethany se met alors à rire nerveusement, et à minauder d'une manière ridicule en s'adressant aux camarades de jeux de son frère. Mais elle se rembrunit très vite en me lançant un regard noir.

Tournant la tête rapidement vers les importuns, je croise le regard insistant d'un des jeunes hommes. Je suis agacée par cette intrusion qui perturbe notre séance d'essayage et je jette un rapide regard vers Minnie, qui reste impassible.

Bethany s'agite et soudain pousse un cri.

— Aïe !crie-t-elle tout en me repoussant brutalement. Tu m'as piquée ! Tu ne peux donc pas faire attention ! Tu n'es qu'une pauvre idiote, siffle-t-elle en me toisant avec mépris.

Minnie intervient immédiatement en me repoussant doucement. Il ne faudrait pas que le fragile tissu soit entaché de sang, mais il n'en est rien, mes épingles n'ayant pas réellement piqué la jeune femme.

— Virginia, va dans l'atelier me chercher une nouvelle boîte d'épingles, me dit doucement ma patronne en me pressant le bras.

Connaissant mon caractère impulsif, je sais qu'elle veut calmer une éventuelle rébellion et éviter que je ne réponde vertement à l'insulte.

Lady Belthram ne réagit pas devant l'attitude pour le moins impolie de sa fille, semblant même apprécier ce qu'elle doit considérer comme

une preuve de caractère, mais qui n'est que le reflet d'une bien mauvaise éducation.

Je déteste ce genre de personne. Elles se croient tellement supérieures au reste du monde, parce qu'elles sont nées dans un milieu aisé.

Et pourtant, cette péronnelle n'est qu'une petite écervelée dont la seule ambition est de faire un riche mariage comme sa mère avant elle.

Parfois je me demande si je suis réellement faite pour travailler comme couturière au service de cette caste de pimbêches qui méprisent les gens du peuple.

Le front brûlant d'avoir été insultée aussi injustement, je garde les yeux baissés pour ne pas dévoiler ma colère et me dirige d'un pas rapide à l'arrière du salon d'essayage.

Je me heurte violemment à l'un des jeunes hommes. Il s'est manifestement mis en travers de ma route pour provoquer cette collision, ce qui m'agace encore plus.

— Pardon, maugréé-je sans lever la tête, tout en contournant le jeune homme afin de sortir du salon d'essayage.

— J'ai le sentiment que cela vous coûte de garder vos beaux yeux baissés.

Je me retourne vivement, et me retrouve face à deux yeux noirs qui plongent en moi sans ciller. Je balbutie une vague excuse.

— Vous n'avez pas à vous excuser, coupe le jeune homme. Je suis William Wentworth, pour vous servir, ajoute-t-il en se penchant légèrement, son regard vrillé dans le mien.

Je me sens gênée et troublée par cet homme dont la voix douce au timbre velouté et le regard sombre s'insinuent en moi.

Je me reprends rapidement et quitte le salon d'essayage, les joues brûlantes. J'entends les apprenties glousser alors que je passe devant elles. Elles chuchotent en dévisageant les jeunes hommes qui entrent dans l'atelier et se pavanent devant elles comme des coquelets.

Ces hommes, issus de la noblesse ou de la riche bourgeoisie, considèrent les femmes de notre classe sociale comme du gibier, tout juste bon à les distraire et à satisfaire leurs coupables appétits.

Nous ne sommes là que pour leur donner ce que leurs épouses ou futures épouses trop sages ou sans expérience ne pourront jamais leur offrir.

— Bertie ! la voix stridente de la Comtesse résonne fortement dans notre petit atelier. Ne restez donc pas ici avec vos amis, vous perturbez ces jeunes cousettes. Courez donc là où vous portent vos occupations. Nous rentrerons seules, Lady Bethany et moi.

Tandis que les quatre jeunes dandies quittent bruyamment la pièce, je relève la tête et jette un regard vers eux.

Le dénommé William Wentworth est toujours dans l'encadrement de l'atelier, fixant sur moi un regard insistant, qui n'a pu échapper à la jeune Lady Bethany.

Voilà qui ne va pas arranger l'ambiance de notre séance d'essayage…

CHAPITRE 3

- William -

J'ai promis à mère de faire un effort, et de laisser une chance à ce projet auquel je suis contraint par mon père avant tout. Mais mon caractère, que père qualifie d'insouciant, cause bien des craintes à mère. Et Dieu sait s'il est important de la soulager, ma pauvre maman !

Ses amies ne manquent pas de lui jeter à la face sa chance de n'avoir que trois enfants ! Et pourtant, si elles savaient tout ce que mère a dû donner pour l'éducation de ses trois rejetons.

Moi, je suis le deuxième de la fratrie. Bien au chaud entre ma sœur aînée et mon jeune frère.

Pearl, l'aînée, était pour mes parents la concrétisation de leur union. Mais ils ont dû se rendre à l'évidence : dès ses trois ans, il fut flagrant qu'elle présentait un retard dans son développement.

Jolie, gentille, joyeuse, robuste en tous points, possédant un bel appétit, elle ne commença à parler que très tardivement et avait beaucoup de mal à assimiler ce qui lui était enseigné.

Le médecin conclut qu'elle ne saurait jamais ni lire ni écrire et qu'elle resterait toute sa vie un peu « lente ».

Une union était bien sûr inenvisageable et père et mère, surtout mère, décidèrent de la garder auprès d'eux sans rien exiger d'elle de bien exceptionnel.

Ma naissance fut donc la bienvenue. Et, face à mes capacités précoces de débrouillardise, ils furent rassurés quant à mon avenir. J'étais même un peu épuisant, parvenant très vite à venir à bout de l'énergie de toutes mes nurses !

Mère, déjà fatiguée par l'éducation plutôt compliquée de Pearl et mon énergie débordante, mit au monde mon jeune frère, Roy, onze mois après ma naissance.

Comme s'il avait compris la nécessité de ne pas épuiser davantage notre mère, il fut dès sa venue au monde très calme et répondant en tous points à ce que l'on attendait d'un jeune garçon dans l'univers qui était le nôtre.

Que dire de mes parents ?

Ma mère, Édith, épousa Walter Wentworth, poussés tous les deux par leurs familles respectives. Pourtant, il avait existé entre eux dès le début de leur union une affection profonde et réelle.

De mémoire, je les avais toujours vus se mettre d'accord sans difficulté sur les décisions à prendre pour leur ménage.

Après la naissance de Roy, père s'était impliqué encore plus dans le développement de l'entreprise familiale, alors que mère gérait la vie de la maison et notre éducation.

Père et mère constituaient donc une « bonne équipe », avec trois enfants aussi disparates que possible.

— William !

— Oui, mère ?

— N'oubliez pas que vous devez retrouver votre jeune fiancée et sa mère pour dîner ce soir.

— J'en ai pris note, mère. Comment oublier une telle… « aubaine » ?

— William ! Fort heureusement, votre père ne peut pas vous entendre ! Il en aurait encore les sangs tout retournés. L'idée de cette union semble être un fardeau pour vous. Et cela me chagrine vraiment. La jeune Bethany est pourtant une personne charmante.

— C'est vrai, Mère, elle est charmante. Elle a sans doute reçu une éducation irréprochable, elle porte des tenues hors de prix, mais sa conversation est…inexistante. Heureusement, elle est une cavalière excellente. Ah ! Et j'oubliais : elle ne manque jamais de rire à toutes mes blagues, même les plus déplorables. Voilà un point non négligeable…

— William !Elle est jeune et prendra de l'assurance avec le temps. Je vous trouve très dur avec elle.

— Comment cela, mère ? Mais enfin, je suis toujours très correct avec elle. N'avez-vous pas remarqué ?

— Exactement, mon fils. Vous êtes correct. Et c'est bien le problème. C'est peut-être pour cela qu'elle ne se montre pas plus empressée envers vous.

— Comment cela ?

— Ne savez-vous donc pas qu'une jeune promise attend de l'homme que ce soit lui qui fasse les premiers pas ?

— Devrais-je… l'embrasser fougueusement ?

— William ! Grands dieux, non ! Mais vous savez de quoi je parle, j'en suis certaine. Juste des petits gestes emplis de tendresse et qui montrent votre attirance et votre empressement à convoler. Effleurer le bout de ses doigts à l'occasion d'un objet tendu, lui glisser un mot amusant ou une confidence dans le creux de l'oreille, lui sourire au moment où elle lève les yeux vers vous… Enfin, toutes ces petites

choses, même parfois un peu plus impertinentes, qui peuvent faire rougir une demoiselle en s'imaginant déjà blottie au creux de vos bras.

— Eh bien, mère, comprenez mon étonnement en vous voyant ainsi me procurer le parfait manuel du prétendant assidu !

— Ne vous moquez pas William, c'est important. Toutes ces petites choses permettent de rompre la glace et sont autant de promesses d'un avenir à deux plus agréable.

— Et… comment procéder ?

— Glissez-lui la prochaine fois une de ces petites phrases qui installent une connivence. Comme « combien seriez-vous prête à parier que je parviens à vous faire rougir avant la fin de la soirée ? »

— Mère ! Vous voilà bien plus intrépide que votre fils !

— J'ai surtout plus vécu que vous, mon enfant. Me promettez-vous de faire un effort ?

— J'essaierai, mère, pour vous. Mais je dois avouer que l'idée de serrer Lady Bethany dans mes bras n'est pas ce qui me met le plus en joie.

— C'est bien triste. Elle est adorable.

— Oui, comme peut l'être un animal de compagnie !

— William ! Vous êtes cruel !

— Mère ! Je ne suis même pas sûr de pouvoir avec mes deux bras joints enserrer la taille de la demoiselle ! Comment puis-je imaginer avoir un jour envie de… de faire des enfants avec elle ?

— Vous me décevez beaucoup, William !

— Mère !

— Allez ! Sortez donc de ma vue et allez attraper un fiacre pour acheter quelques fleurs afin de les faire livrer chez les Belthram avant ce rendez-vous.

Je soupire du plus fort que je peux avant de saluer mère d'un revers de la main en quittant la pièce.

Une fois dehors, je décide de parcourir en courant les quelques centaines de pieds qui me séparent de la maison de mon meilleur ami, Bertie.

Bertie est le frère aîné de Lady Bethany, et c'est bien là mon principal problème dans cette histoire de mariage arrangé.

Ils vivent à Londres le plus clair de leur temps, mais la demeure de famille des Comtes de Belthram est ailleurs, dans le comté d'Huntington.

J'y suis allé bien souvent. Au point de faire presque partie de la famille. Mais après cette union avec Bethany, je serai réellement inclus dans leur famille et la mienne pourra alors avoir accès à cet autre monde…

Et pour cela, c'est assez simple. Nous leur apportons l'argent, perdu

depuis bien longtemps par la famille Belthram, qui leur permettra de maintenir en état le domaine ancestral où grandiront nos enfants.

Un titre d'un côté, l'argent de l'autre, pourquoi ne pas réunir les deux par un simple mariage ?

En arrivant chez les Belthram, je suis reçu par un Bertie jovial et en pleine forme.

— La journée va être froide, mais belle, mon petit Will. Nous allons pouvoir en profiter.

— N'oublie pas que je déjeune ce soir avec ta mère et ta sœur.

— Et d'ailleurs, en parlant de ça, mon futur beau-frère, elles sont sorties toutes les deux de bon matin pour aller faire des essayages. Ces dames préparent leurs tenues pour je ne sais quelle réception qui suivra une sortie au théâtre ou à l'Opéra.

— Donc tout doit être parfait…

— D'après ma mère, se montrer là est de la plus haute importance. Elle exhibe vraiment ma sœur comme on le ferait d'un cheval en montrant ses dents sur une foire aux bestiaux ! Pauvre petite Bethany !

Nous éclatons de rire tous les deux.

— En tout cas, nous avons décidé avec Ralph et Howard d'aller leur rendre là-bas une petite visite impromptue. Ça te dit ?

— Pourquoi pas ? Mais pas trop longtemps, j'ai envie de profiter un peu de vous trois et de nos discussions de haut vol avant ce dîner. Ça te va ?

— Et surtout d'une bonne pinte de bière pour te donner du courage !

La porte s'ouvre à ce moment-là sur le majordome, ce qui m'évite de répondre à la question sous-entendue de Bertie.

Les deux complices qui manquaient à notre groupe viennent d'arriver. Nous pouvons nous envoler vers quelques moments de liberté.

Ralph est celui de nous quatre qui aime le plus se donner des allures de mauvais garçon.

Il a déjà eu maille à partir avec des hommes des faubourgs, pour s'être hasardé dans des débits de boisson louches et mal famés, habillé en dandy plus ou moins décontracté.

Je lui ai souvent dit que ce n'est pas parce qu'il retire le foulard de son cou ou ses bijoux qu'il aura l'air d'appartenir à ce monde des bas-fonds. Même avec une chemise dont il aura fait sauter les boutons du haut.

Il passe devant nous tous pour ouvrir à la volée la porte de la maison de couture que les Belthram font travailler à la préparation des tenues de toute la famille.

Dès notre entrée, je ne peux que voir une Bethany perchée sur une estrade, avec à ses pieds une jeune femme occupée à ajuster la robe en cours de réalisation.

Bertie va rejoindre sa sœur et lui glisse quelques mots à l'oreille, qui la font glousser tout en m'envoyant un regard faussement discret.

Et c'est à ce moment-là que je la vois pour la première fois ! La silhouette qui se redresse devant Bethany possède les courbes les plus belles et les plus gracieuses qu'il m'ait été donné de voir.

La jeune femme reste discrète, attendant que Bethany et son frère en aient fini de leur conversation. Je ne peux détacher mes yeux de cette apparition. Son port altier est quasi princier. Quelle élégance naturelle !

Tout à coup, son regard croise le mien et je sens alors monter en moi une chaleur jamais éprouvée à ce jour. J'ai déjà ressenti cette ardeur qui envahit le bas ventre des hommes en présence d'une femme aux formes généreuses qui l'aguiche. Mais là, ce même feu, fort et à vous couper le souffle, a envahi tout mon être.

De par cette simple apparition, pour la première fois de ma vie, j'ai envie, profondément envie d'une femme…

Tout à coup, Lady Bethany pousse un cri honteusement exagéré et s'en prend à cette jeune femme. Mon regard se pose alors sur ma promise, dénuée, elle, de toute élégance et de toute finesse. Le contraste est terrible !

La patronne des lieux envoie la jeune femme ailleurs.

Virginia… elle s'appelle Virginia…

Je ne peux laisser s'échapper ce bel oiseau ! Je me précipite afin de me poser sur son passage, la contraignant à s'arrêter tout contre moi.

— J'ai le sentiment que cela vous coûte de garder vos beaux yeux baissés.

Je ne suis pas très satisfait de ma façon de l'aborder, mais je suis pris de court.

Ses yeux plongent dans les miens. Aussi verts que les miens sont noirs… Elle s'excuse de devoir me faire changer de place. Mais je ne tiens pas compte de ses excuses. Je me présente, qu'au moins elle sache que je m'intéresse à elle.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Je suis William Wentworth, pour vous servir.

Je me penche vers elle et soutiens son regard. Elle est décidément terriblement charmante et la sentir aussi proche de moi me fait ressentir des sensations nouvelles.

Sa voix est au moins aussi enchanteresse que le reste de sa personne. Et que dire de ses yeux ?

Mais la voilà qui se sauve. Je n'ai que le temps d'apercevoir le rouge qui lui est soudain monté aux joues...

Les « cousettes » me jettent un coup d'œil furtif, puis pépient et rient en regardant passer Virginia.

Je me retourne et remarque alors les jeux de regards entre les jeunes apprenties et mes trois complices.

Méfiez-vous, jeunes cailles ! Ces trois-là ont des vêtements bien plus élégants que leurs manières lorsqu'il s'agit de prendre du bon temps avec de jolis minois tels que les vôtres.

Mais la Comtesse a déjà sonné le rassemblement du troupeau en rappelant « son » Bertie à la réalité.

Pour ma part, je me dois de saluer ma future belle-maman, ainsi que sa fille, avant de prendre congé.

— À ce soir, au restaurant, William.

— Oui, Milady, j'attends ce moment délicieux avec impatience, dis-je en souriant à Bethany.

— Allez ! dit-elle en me tendant sa main gantée pour que j'y dépose un baise-main. Filez donc au lieu de conter fleurette à ma fille, dit-elle. Et ne soyez pas en retard !

Nous quittons tous l'atelier, mais je ne peux résister à l'envie de jeter un dernier regard vers la porte où s'est éclipsée mon apparition de tout à l'heure. Rêve ou réalité ?

Elle est là ! Elle me regarde et baisse les yeux à l'instant où les miens se posent sur elle. Sa nuque fine a une courbe émouvante. Que ne puis-je y laisser glisser ma main ? Ou mieux y déposer un baiser qui saurait faire courir des frissons voluptueux tout au long de son échine corsetée...

C'est avec cette image en moi, une nuque, un corset, de fines épaules blanches... que je quitte les lieux en bon dernier. Je sens ma virilité s'éveiller. Le froid de la rue, bienfaiteur, calme aussitôt mes ardeurs.

— Une pinte de bière, messieurs ? crie Ralph en signe de ralliement.

Nous sommes installés au chaud, dans un estaminet où nous pouvons parler tranquilles.

— Alors, commente Howard, elles étaient mignonnes, non, ces petites apprenties ?

— Ah ça ! renchérit Ralph, j'en ai repéré deux qui seraient du plus bel effet dans ma literie de soie !

— Deux ? gouaille Bertie. Et pourquoi pas toutes ?

— Ah non, dit Howard. Il y en a au moins une qui est réservée à notre cher Will. N'est-ce pas mon grand ?

— Laissez donc ces jeunes filles tranquilles, dis-je un peu agacé. Il y a les filles de petite vertu pour ça ! Elles ne demandent pas mieux que

de travailler.

— Il paraît, dit Bertie, qu'elles pourraient nous donner des maladies. Alors que ces petites oies blanches qui n'ont jamais connu l'extase…

— Oui, ajoute Ralph. Et rien de meilleur que ces petits cons bien serrés, que l'on ne trouve que chez les filles qui ne sont pas encore femmes !

— Et si vous les engrossez ? Vous ferez quoi, ensuite ?

— Elles n'ont qu'à mieux calculer la période du mois où elles peuvent écarter les cuisses !

Et tous éclatent de rire, moi avec eux bien-sûr, ne voulant pas paraître en reste. Mais je dois admettre que leur façon de voir les choses me met mal à l'aise.

— Mais toi, Will, tu as une chasse gardée là-bas, non ?

— Comment ça ?

— Oh ! Ne fais pas l'étonné. Nous avons tous vu les regards que vous avez échangés avec la petite demoiselle aux épingles.

— Vir-gi-nia… ajoute Ralph.

— Fichez-moi la paix avec ça ! De toute façon, maintenant, je compte les semaines avant mon mariage.

— Justement ! La gaudriole, c'est on ne peut plus simple aujourd'hui, ça le sera moins dans quelque temps.

Je le regarde.

— Tu devrais en profiter. Et puis, elle est gironde la demoiselle, tu aurais tort de te priver !

Les chopes de bière s'entrechoquent et closent ainsi le débat, même si mes pensées sont accrochées désormais aux images de ce visage et de ce corps à peine deviné, et qui ne veulent pas me quitter…

CHAPITRE 4

- Virginia -

Bethany Belthram a été tellement odieuse que Miss Crawford a fini par demander à Mary de venir me remplacer.

Ce changement de couturière n'a toutefois pas amélioré l'humeur de la jeune femme qui persiste à copieusement insulter ma pauvre Mary.

Au point même que celle-ci, bouleversée par la rudesse de la petite peste, en arrive à piquer, par mégarde, le corps dodu de la jeune Lady, provoquant de nouvelles insultes.

Même la collation que nous avons préparée pour elles n'a pas pu calmer la mauvaise humeur de Lady Bethany. Nous avions pourtant choisi des mets d'excellente qualité pour leurs sandwiches.

Fort heureusement, Lady Belthram, sans doute agacée d'entendre gémir et crier sa fille à longueur de temps, finit par la réprimander, à notre grande joie à toutes, et à mettre fin à cette pénible séance d'essayage.

Il est plus de seize heures et j'observe discrètement ma patronne, tout en commençant à coudre les différents ajustements réalisés sur la tenue de la Comtesse. La lumière commence à décliner et je dois augmenter la luminosité des lampes à pétrole afin d'y voir plus clair.

Minnie est assise dans un des fauteuils réservés à la clientèle, les yeux mi-clos, sans doute en proie à l'une de ses violentes migraines.

Elle est complètement échevelée, et ses mains tremblent légèrement, signe d'une fébrilité provoquée par la constante tension que Bethany a entretenue toute cette fichue journée. J'ai conscience que Minnie joue gros avec ces deux clientes.

Lady Belthram évolue dans le milieu des amis proches de la Princesse de Galles, et si elle n'obtient pas satisfaction, Minnie pourra dire adieu à cette prestigieuse clientèle. Les deux robes qu'elle confectionne pour la Comtesse et sa fille seront vues, et nous l'espérons, admirées, lors d'une soirée mondaine au Royal Opéra, à laquelle participera le couple princier.

C'est une occasion exceptionnelle d'attirer de nouvelles clientes si

par bonheur ses créations sont remarquées.

— Vous devriez vous reposer Miss Crawford, lui murmuré-je en lui apportant une tasse de thé. J'ai commencé à reprendre les modifications sur une des robes. Je vais travailler tard ce soir, et je resterai probablement dormir ici. Sans doute même pour les quelques nuits à venir. Ne vous inquiétez pas, nous ne prendrons pas de retard. Allez donc vous reposer, Miss.

Ma patronne ouvre ses yeux, rougis par la fatigue, et me sourit tandis que j'insère une bûche dans le petit poêle en fonte.

La température commence à baisser et le givre s'installe lentement sur les fenêtres à meneaux de l'atelier.

— Tu es gentille ma Ginie, mais je ne dois pas perdre de temps. Je me repose un peu et je commence les reprises sur l'autre robe. Merci.

Je me relève après avoir passé une main sur le front brûlant de Miss Crawford. Elle est souvent victime de maux de tête violents, et ses nuits sont agitées. Je le constate chaque matin aux cernes de plus en plus sombres qui soulignent ses yeux. Le surmenage et l'angoisse de ne pas satisfaire nos clientes la rendent malade chaque année.

Je cours chercher l'huile de lavande afin de lui masser les tempes. C'est ainsi que j'avais l'habitude de soulager les migraines de Nanou, ma nourrice, la mère de Milton. Elle est, elle aussi très souvent sujette à ces douleurs. J'applique cette méthode sur Miss Crawford.

Au bout d'une dizaine de minutes, je sens que Minnie commence à se détendre et à sombrer dans le sommeil.

Je quitte le salon d'essayage sur la pointe des pieds, fermant doucement la porte derrière moi, et je rejoins rapidement l'atelier afin d'intimer aux apprenties de travailler dans le silence le plus complet pour permettre à Miss Crawford de se reposer.

Je demande à mon amie Mary, la plus ancienne et expérimentée d'entre elles, de m'aider en cousant les reprises sur la robe de Miss Belthram tandis que je retourne à mes aiguilles pour reprendre mon ouvrage.

Après deux bonnes heures de travail, le cou et les épaules endolories, je m'étire et rejoins la petite cuisine afin de mettre la bouilloire à chauffer. Nos jeunes amies sont parvenues à travailler dans un silence monacal pendant deux heures, mais les chuchotements et ricanements commencent à fuser.

Les apprenties n'ont qu'un sujet de discussion : les jeunes idiots qui ont pénétré sans crier gare dans notre atelier ce matin, et dont les regards et réflexions hardies ont émoustillé ces petites écervelées. Je jette un regard désolé à Mary, qui m'a rejointe dans la cuisine.

— Sont-elles sottes ! me dit-elle à voix basse avec un sourire. Mais avoue que ces jeunes hommes étaient plutôt bien mis. Surtout l'un d'entre eux, ce beau brun un peu mystérieux qui n'avait d'yeux que pour toi.

— Ne dis pas n'importe quoi, c'est à cause de lui que Miss Belthram a été odieuse. C'est son fiancé, tu ne l'as pas compris ? dis-je un peu flattée toutefois d'avoir été remarquée par le plus beau des jeunes hommes.

— Et alors ? Ils ne sont pas encore mariés, et il t'a manifestement trouvée très à son goût !

— Parce que tu crois qu'il abandonnerait un projet de mariage aussi prestigieux pour mes beaux yeux ? Soyons sérieuses, je ne suis pas et ne serai jamais qu'un de leur gibier, et pas une promise. Et puis, j'ai Milton.

Le visage de mon fiancé s'interpose alors devant mes yeux. Il n'a rien du mystérieux jeune homme aux yeux sombres, mais je sais qu'il est gentil et intelligent.

Il ne se moquera jamais de moi en me traitant comme une fille de joie, ainsi que le ferait certainement cet homme s'il me venait en tête de me laisser séduire.

Je ne reproduirai pas les erreurs de ma mère. Malgré mon jeune âge, j'ai très vite compris que j'étais ce qu'on appelle une « enfant de l'amour », la marque indélébile du péché. Même si je ne connais pas en détail l'histoire de ma naissance, je traîne comme un boulet cette conscience de n'avoir pas été désirée, d'être une faute, une erreur.

Devant ma mine sombre, Mary comprend vite que je ne suis pas d'humeur à polissonner avec les autres filles.

— Comment va Miss Crawford ? me demande-t-elle pour changer de sujet.

— Je l'ignore. Je lui apporte son thé et nous reprendrons le travail à mon retour.

Je retourne dans le salon d'essayage, plongé dans l'obscurité. La température est douce et Miss Crawford est toujours endormie, un ronflement léger rythme sa respiration.

J'allume une lampe à pétrole et insère une nouvelle bûche dans le petit poêle, ce qui a pour effet de réveiller ma patronne.

Je sais qu'elle n'apprécierait pas que je la laisse dormir indéfiniment, surtout avec le travail qu'il nous reste à faire avant de livrer les robes.

Mais nous avons suffisamment avancé dans notre ouvrage pour éviter de passer une nuit blanche. Miss Crawford saisit la tasse de thé que je lui tends avec un sourire.

— Je serai bien malheureuse le jour où tu me quitteras ma chère enfant, me dit-elle avec un doux sourire.

Je suis touchée par la déclaration de ma patronne.

— Je n'en ai pas l'intention Miss, j'ai encore trop de choses à apprendre.

Minnie soupire profondément.

— Un jour, je te parlerai, je ne veux pas que tu fasses les mêmes erreurs que moi.

Puis elle se lève et, emportant son thé, rejoint d'un pas décidé l'atelier où le calme monacal a laissé place à des plaisanteries et des rires bruyants.

Je la suis, prête à affronter une soirée de travail qui s'annonce longue et fatigante. Nous ne serons pas couchées avant d'avoir entendu les douze coups de minuit.

CHAPITRE 5

- Bethany -

— Mère ! Où Millie a-t-elle encore mis mes bottines qui vont si bien avec la robe que je mets ce soir ?

Ma mère me regarde depuis le seuil de ma chambre. Je poursuis mes dires tout en la prenant à parti.

— Je suis agacée par ce manque de sérieux de notre personnel. Millie devait faire briller mes bottines, puis les déposer dans ma chambre.

— Avez-vous regardé partout, ma fille ?

— Absolument !

— Je crains bien que non.

Je manque d'air face à une telle remarque de mère !

— Mais... mais... mais... comment osez-vous remettre en cause ma parole au lieu de celle du personnel ?

— Je constate tout simplement, ma fille, que vos bottines sont cirées et posées près de votre cheminée. Suffisamment proches pour que vos pieds ne pénètrent pas dans des chaussures froides, mais pas trop, pour éviter d'en abîmer le cuir.

Je pivote aussitôt sur moi-même.

— Oh ! Comment ai-je pu ne pas les voir ? Suis-je étourdie !

J'en pouffe, prise en défaut. Le voilà, ce manque de sérieux que me reproche souvent père ou mère, selon les circonstances.

— Ce qui me gêne dans tout cela, Bethany, ce n'est pas que vous puissiez accuser à tort un de nos gens. Après tout, ils ont déjà bien de la chance de travailler pour nous. Ce qui me soucie, c'est surtout votre spontanéité, qui en certaines circonstances peut paraître charmante, mais qui dans le quotidien peut aussi vous mettre en difficultés et surtout vous faire passer pour une potiche pas très futée. Si vous voulez un jour être respectée par vos enfants, vous allez devoir vous montrer moins impulsive, moins irréfléchie.

— Mère... N'avez-vous pas dit à l'instant même que vous trouviez cela charmant ?

Je minaude un peu. C'est ainsi que je parviens toujours à avoir gain de cause face à mes parents.

— Parce que vous êtes ma fille. Moi, qui suis votre mère, me trouvez-vous charmante ?

Je ne sais que répondre ! Un « non » ne serait guère respectueux, un « oui » n'aurait pas sa place ici.

— Je vais vous soulager d'une tentative de réponse, ma fille. Auprès de votre père, je peux me montrer charmante, mais auprès de mes enfants, il n'en est pas question.

Mère me regarde sans rien ajouter. Lorsqu'elle est ainsi, elle m'impressionne vraiment. Les choses sont plus faciles avec père ! J'obtiens de lui quasiment ce que je veux !

— Me respectez-vous, ma fille ?

Voilà que je déglutis avec peine. Mère va s'en rendre compte et alors je n'aurai pas le dessus.

— Oui, Mère, dis-je en baissant les yeux.

— Parfait ! Voilà pourquoi je n'ai jamais essayé d'être charmante avec vous.

Je ne lève toujours pas les yeux.

— Et maintenant, enfilez prestement vos bottines ! Je vous attends dans le hall. Il est grand temps de partir. Monsieur Wentworth nous attend sans doute déjà. La bienséance nous accorde quelques dizaines de minutes de retard, guère plus. Même si nous sommes le sexe... « charmant » et qu'il convient que nous nous fassions désirer.

Mère partie, je peux enfin pester comme bon me semble, et je ne m’en prive pas !

Cette Millie m'agace et en plus elle se croit plus jolie que moi.

Quand je pense que mère a refusé de la congédier après que je l'ai découverte en train de se pavaner et danser devant mon miroir en portant devant elle une de mes robes !

Sous prétexte que trouver du personnel honnête et travailleur est de plus en plus difficile !

Tout ce que je demande c'est que Mère ne remette pas en cause ma parole, surtout devant nos gens !

Et voilà, j'en ai fini avec ces bottines. Je me regarde dans le miroir. Elles me font vraiment une cheville délicieuse !

Comment William pourrait-il faire autrement que me baiser les pieds, face à de si charmantes chevilles ? Je ris toute seule de mes pensées un peu osées...

Je l'imagine déjà, à mes pieds, genou à terre, implorant mon pardon pour son attitude de ce matin, dans cette horrible échoppe emplie des bavardages de ces idiotes de couturières.

Un homme à genou, j'en rêve ! Moi posant ma bottine droite sur sa

cuisse galbée et enfonçant mon talon dans ses muscles saillants, pour le soumettre à ma volonté. Je l'entends supplier de sa voix suave que j'arrête la pression, tout en posant sa paume bouillonnante de désir sur mon mollet habillé d'un bas de la soie la plus douce.

Ma respiration devient haletante, mes yeux se ferment et se révulsent. Comme je rêve de sentir l'épiderme d'un homme contre le mien, comme j'ai envie de

— Bethany ! ! Je vous attends ! Et je ne suis pas la seule.

Aaaaaah ! Je la déteste ! La voix stridente de Mère vient de me voler la suite de mon rêve favori...

Arrivée en bas de notre escalier, je remarque un magnifique et majestueux bouquet de roses du plus joli tendre qui soit. Un envoi de William, sans aucun doute...

Nous arrivons au restaurant où William a réservé une table. Père est absent en ce moment, il s'occupe du domaine. Et puis, Mère est la plus adroite des deux pour extorquer des informations de mon prétendant et s'assurer ainsi que le choix de Père et Mère est le bon. Il ne faudrait pas aller au devant d'une déconvenue financière, ma famille n'y survivrait pas.

Et mère ne veut se baser uniquement sur les « on-dit » et l'image extérieure. Elle veut se faire sa propre idée et elle n'a pas son pareil pour sentir les choses.

Comme elle le dit, nous sommes bien placés pour savoir qu'entre le paraître et la réalité il peut y avoir tout un monde. Nous-mêmes sommes totalement ruinés et pourtant nous donnons encore l'impression à tout le monde que nous vivons dans le faste.

William est là, assis et lisant un journal en nous attendant. Dieu qu'il est beau !

Mère se fait connaître auprès du maître de salle et j'en profite pour détailler mon futur mari.

Des yeux d'un noir aussi brillant que les boutons de mes bottines (un sacré signe, non ?), de longs cils lui donnant un air hindou, une peau halée par l'exercice physique en extérieur (un champion de l'aviron), une musculature que l'on devine malgré l'étoffe de sa chemise et de sa redingote.

Il a de plus des mains parfaitement manucurées et pourtant pleines de force et pour finir, une stature parfaite lui permettant de porter avec autant d'élégance un smoking qu'une tenue d'aviron.

Et avec ça, une voix et une diction dignes du plus aguerri des acteurs.

Si en plus il vous sourit, c'est certain, on peut défaillir !

— Bethany, ma fille ! Vous rêvassez ? Ce majordome nous conduit à la table qu'a réservée William. Suivez-moi et descendez sur terre, par

pitié !

William est charmant. À notre approche, il se lève et vient tenir ma chaise pour que je puisse m'asseoir à ses côtés. Nous sommes trois et c'est parfait ! Quel que soit le plan de table, je pouvais être certaine d'être près de lui.

J'ai toujours aimé sa compagnie.

Pendant tout le repas, Mère ne cesse de lui poser des questions. Ses réponses la satisfont, je le vois. Elle est douée pour cette façon d'extirper des informations, tout en posant des questions qui se recoupent, tout cela au cours d'une conversation qui se veut informelle et bon enfant. Je ne suis pas certaine d'être un jour aussi douée qu'elle pour ce genre d'exercice !

Tout va pour le mieux, William se montre très prévenant et plein d'humour. Je me sens bien, bercée par avance, et je sais déjà que mes rêves de cette nuit vont être merveilleux et emplis de caresses et autres preuves d'amour...

Je n'ose l'avouer à personne, mais je me réveille souvent en sursaut, sentant sur mon corps les mains d'un homme, qui viennent l'explorer avec insistance. Je sens ses lèvres sur les miennes, son souffle mêlé au mien... Mon Dieu ! Comme il me tarde de pouvoir vivre ma nuit de noces au creux de la couche nuptiale !

— Bethany ?

Mère vient une fois de plus de me tirer de mes rêveries.

— William vient de vous poser une question, ma fille.

— Oh ! Je suis désolée !

— Auriez-vous les pensées occupées par un autre que moi ? me demande William.

— Oh non ! Je pense tout le temps à vous !

Mère me fusille du regard !

— Enfin... je veux dire... nul autre ne saurait vous supplanter auprès de moi, William.

— Vous m'en voyez fort aise. Je vous proposais donc une promenade à cheval, le jour qu'il vous siéra.

— Oh mais oui ! Absolument !

— Formidable ! Dans trois jours, cela vous irait ?

— Oui, bien-sûr !

— Bien. Nous pourrons nous retrouver en début de matinée, si cela vous va Milady, dit-il en se tournant vers Mère.

— Bien-sûr, William.

La suite du repas se déroule de façon très mondaine et très agréable.

Au moment des douceurs, Mère pose sa main près de celle de William et lui pose une question.

— Dites-moi, William, je vous connais depuis longtemps par mon fils, Bertie. Mais aujourd'hui, il est question de vous donner la main de ma fille. Ma fille unique. Et... vous comprendrez qu'une mère a à cœur de savoir que sa fille vivra un vrai bonheur dans sa vie de femme.

— Oui, je comprends tout à fait.

— Bien. J'ai donc une question.

— Je vous écoute.

Oh non ! Que Mère ne gâche pas tout ! Je veux vivre un conte de fées, moi !

La perfection n'est pas de ce monde. Je veux juste être la princesse de mon William.

— Avez-vous des intentions louables ?

— Milady ! Je... Feriez-vous des insinuations sur ma conduite ?

— Pas le moins du monde ! Mais...

— Mais ?

— J'ai cru observer ce matin dans cet atelier de couture des jeux de regards entre vous et une jeune fille. La connaissez-vous ?

— Pas le moins du monde !

— Et... donc ?

William soupire, puis se lance.

— J'espère que vous me pardonnerez, Milady. Mais, il s'agissait d'un pari idiot fait avec Bertie et les autres.

— Les paris sont toujours idiots.

— C'est vrai. Là, nous devions essayer de faire rougir une de ces cousettes. Rien de plus.

— Oh ! Et... que remportait le gagnant ?

— Rien. Je vous l'ai dit, un pari idiot entre jeunes gens pas très malins. Je vous l'accorde, ce n'est guère charitable envers ces jeunes filles.

— Eh bien, voyez-vous, la charité, en l'occurrence, je m'en moque éperdument. Par contre, je suis rassurée en ce qui concerne votre conception de la notion de loyauté maritale. Et c'est tout ce qui compte.

— Je suis soulagé, Milady ! Vraiment soulagé !

Et le voilà qui me sourit. Et moi, j'en ai le souffle coupé de ce sourire qui n'en finit pas me pétrir le cœur.

— Par contre, poursuit Mère, il serait de bon ton, une fois marié avec mon unique fille, que vous cessiez ces enfantillages de jeunes gens insouciants. Ne pensez-vous pas ?

— Absolument, Milady ! Cela va de soi !

Parfois, je déteste Mère. Mais d'autres fois, comme à cet instant précis, je l'admire et je la remercie infiniment de savoir si bien protéger sa famille.

Mère et moi rentrons sans échanger un mot. Je sais que je dois me

taire, elle finit d'associer toutes les informations recueillies...

Je m'installe dans ma chambre et attends Millie, qui doit m'aider à me déshabiller. Que fait-elle, encore ?

Si seulement le monde n'était qu'un conte de fées, avec mon prince charmant pour me prendre dans ses bras !

Millie arrive enfin, me tirant de mes rêves tout doux. Décidément, elle m'agace.

CHAPITRE 6

- Minnie -

Trois heures du matin ! Et je ne dors toujours pas. Allongée dans mon lit, le sommeil tarde à m'engloutir. J'ai probablement trop dormi cet après-midi. Pourtant, la soirée a été longue, nous avons travaillé dur, jusqu'à ce que nos yeux nous piquent, usées de travailler avec trop peu de de luminosité.

Heureusement que ma petite Virginia est là pour me seconder, je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

Je la connais depuis toujours. Je connaissais déjà sa maman. Louise et moi étions les meilleures amies du monde, presque des sœurs. Sa mort m'a anéantie et j'ai définitivement quitté la Cornouailles pour partir à Paris où j'ai trouvé une place d'apprentie pour perfectionner ma technique auprès de mon grand Maître, Charles Worth.

Je me suis alors réfugiée dans le travail.

Mon amie est morte en mettant Virginia au monde. C'était tellement injuste, Louise était si gentille et si douce, elle était de ces êtres qui illuminent vos jours et vous font croire que la vie est belle… jusqu'au drame où tout s'effondre, où la laideur du monde vous saisit en plein cœur.

Jane, la sœur de Louise, ne pouvait ni ne souhaitait s'occuper du bébé. Les deux sœurs étaient si différentes, qu'il est heureux qu'elle ait rejeté sa nièce. Je suis persuadée que Ginie n'aurait pas été heureuse avec elle. Jane était aussi terne et morose que Louise était lumineuse et gaie.

J'ai alors proposé de confier le bébé à Madame Brewster, une femme que je connaissais, et qui m'avait appris les rudiments de la couture. Et comme j'ai proposé de prendre en charge les frais de nourrice, Jane sauta sur ma proposition. Elle était trop heureuse de ne pas avoir à subvenir aux besoins d'une enfant qui n'était que le fruit du péché de sa sœur, et qu'elle méprisait.

Quand la petite a été confiée à cette brave femme, j'ai su qu'elle aurait une enfance heureuse, en Cornouailles. Et je ne me suis heureusement pas trompée. Madame Brewster éleva et aima Ginie comme si elle était sa propre fille. Je lui en serai éternellement reconnaissante.

Quand elle a eu quatorze ans, j'ai proposé à Virginia de venir travailler auprès de moi, ce qu'elle accepta avec enthousiasme. J'avais ouvert ma propre maison de couture à Londres depuis peu, soutenue par mon cher ami, Charles Worth.

Virginia était une enfant vive et bien élevée. Madame Brewster, qu'elle appelle avec affection « Nanou », a su inculquer à cette petite de solides valeurs humanistes, je m'en rends compte chaque jour que je passe avec elle.

Elle est tellement sérieuse, tellement intense, que j'ai peur que son impétuosité ne lui fasse faire des bêtises. Elle peut s'enflammer comme une allumette si elle est confrontée à une injustice. Et ce n'est pas ce qui manque dans une ville telle que Londres.

Je sais qu'elle utilise les chutes de tissus que je lui laisse, non pas pour se confectionner de jolis atours (même si elle le fait parfois), mais pour coudre des vêtements qu'elle donne à des enfants des rues, ou à de pauvres femmes seules.

J'admire sa faculté à être encore compatissante. Je ne le suis plus depuis longtemps. J'ai tellement voulu réussir que j'ai érigé autour de moi une véritable forteresse pour ne plus voir les malheureux qui nous entourent, même ici, dans ce quartier privilégié de Piccadilly.

J'ai perdu cette compassion, cette empathie, pour calquer mon comportement sur celui de mes riches clients. Mais depuis que Virginia est arrivée dans ma vie, la misère de ces laissés pour compte me revient en pleine face, me renvoyant l'hideux visage de ma clientèle, défiguré par l'égoïsme, la cruauté et la bêtise crasse.

Je suis lasse de travailler aussi dur, et je me prends parfois à rêver que je retourne là où j'ai grandi avec Louise, en Cornouailles. J'aimerais sentir à nouveau le vent violent soulever mes cheveux, les embruns fouetter mon visage et donner à mes lèvres un goût de sel. J'ai presque quarante ans, et je suis seule. Je n'ai jamais eu d'enfants, et aucun homme qui m'ait aimée et auprès de qui vieillir.

J'ai payé cher le prix de ma réussite, une vie de labeur, de solitude et d'abnégation. Tout ça pour me retrouver vieillie, flétrie, les yeux et les mains abîmés d'avoir travaillé toutes sortes de tissus sous une lumière insuffisante. Et pourtant, j'aime mon métier.

Je pourrai laisser ma maison de couture à Virginia, je sais qu'elle a les capacités de la diriger. Peut-être même ferait-elle mieux que moi, elle a un don inné pour la création. Elle ose faire des assemblages inédits de tissus afin de créer des compositions exceptionnelles. La robe qu'elle a imaginée pour la Comtesse, avec ce mélange de soie brodée, de velours et d'organza, est tout bonnement magnifique.

Mais le caractère de Virginia est moins souple que le mien. Saura-t-elle se taire et accepter les humiliations que nos clientes nous infligent parfois ?J'en doute. Cette petite a hérité de l'impétuosité de son père.

Ce trait de caractère est malheureusement assez peu apprécié chez une femme, à qui on demande obéissance et réserve.

Je ne peux m'empêcher d'être inquiète pour ma protégée. La séance d'essayage avec la Comtesse et son insupportable fille était l'exemple même de ce que je crains pour Virginia. Est-elle vraiment faite pour servir ce genre de chipies ? J'en doute fort.

À force de côtoyer ce monde, elle finira par s'aigrir, se ternir, et s'oublier, comme moi.

Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle termine sa vie, seule, sans n'avoir jamais pris le temps de vivre et d'aimer. Il est trop tard pour moi, mais pas pour elle.

Et je ne parle pas de ce ridicule projet de mariage avec ce lourdaud de Milton. C'est un gentil garçon, mais il n'est pas fait pour une fille comme Virginia. Elle a besoin de passion, de fougue, d'un grand et puissant amour comme celui que sa mère a eu la chance de connaître. Pourquoi pas avec un bel homme comme celui qui est venu à l'atelier cet après-midi ?

Je me dis que la foudre ne tombera pas deux fois au même endroit, elle ne connaîtra pas le destin funeste de sa mère.

Virginia vivra et sera heureuse, elle le mérite !

CHAPITRE 7

- Virginia -

À peine ai-je mis le nez dehors que je suis surprise par le froid intense. Je referme rapidement la porte du cellier derrière moi pour récupérer quelques bûches dans la petite cour attenante à la maison. Miss Crawford préfère se faire livrer du bois, que Milton nous coupe en bûchettes que nous pouvons insérer dans les poêles à bois de la maison.

La poussière qui s'en dégage est beaucoup moins salissante que la poussière de charbon. C'est préférable pour nos tissus, et d'après Minnie, meilleur pour nos poumons.

Le brouillard est intense, même dans cette courette dont je ne peux pas distinguer les contours. Je frissonne, me hâte de remplir mon gros sac de petites bûches et le soulève avec difficulté.

Cette activité matinale m'a bien réveillée ! Après être rentrée dans l'atelier, j'allume les lampes à pétrole et je relance les différents poêles en fonte, puis je mets les bouilloires remplies d'eau à chauffer.

La maison est encore silencieuse, et j'entends le tic-tac régulier de l'horloge comtoise qui trône dans le salon d'essayage. Miss Crawford l'a ramenée de France et elle l'adore ! Je devine qu'il s'agit d'un cadeau, peut-être de son grand couturier de Paris ! Dans vingt minutes, elle va marquer sept heures et égrener chaque heure du son profond de son gong.

Nous avons toutes travaillé très tard et j'ai préféré dormir avec mes amies dans leur chambrée au-dessus de l'atelier plutôt que de prendre le risque de rentrer seule chez moi en pleine nuit.

Parfois je regrette d'avoir quitté la chaleur de cette grande maison, surtout l'hiver où ma petite chambre est beaucoup trop froide pour être agréable.

Mais quand reviennent les beaux jours, la chaleur étouffante de notre dortoir sous les combles est insupportable et je suis bien mieux dans ma chambrette.

Autrefois, il m'est souvent arrivé de préférer dormir sur une paillasse dans l'atelier plutôt que de remonter dans l'ambiance étouffante de la

chambrée.

Mais en cette période de l'année, la chaleur des poêles de l'atelier et du salon d'essayage se propage à travers les planchers en bois pour réchauffer nos couchages sous les combles, nous offrant des nuits où la température ne gèle pas l'eau dans nos bassines.

Je croise Mary, le visage encore fripé par une nuit trop courte. Comme moi, elle est toujours la première levée.

Nous pouvons ainsi accéder sans bousculade et sans piaillements au petit cabinet de toilette qui nous est réservé.

— Je sors acheter du bacon et des œufs, la journée va être longue, on aura besoin de bien manger, dis-je à mon amie.

— C'est parfait. Je nous prépare un porridge. Et je fais couler un café aussi, répond-elle en étouffant un bâillement. Comment fais-tu pour être aussi en forme après seulement quelques petites heures de sommeil ?

Je lui souris en posant un baiser léger sur sa joue. J'aime beaucoup Mary, c'est une femme qui m'émeut et que j'admire. Elle est un peu plus âgée que moi et a déjà connu de lourdes tragédies. Elle s'est présentée chez Miss Crawford il y a quatre ans, après que son bébé et son mari aient été tués, renversés par une charrette lancée à trop vive allure dans la rue où elle vivait.

Elle est alors devenue une veuve sans ressources. Ayant quelques bases en couture, elle a cherché du travail dans les ateliers, mais s'est retrouvée très vite à la rue, n'ayant plus les moyens de payer son loyer.

Le hasard lui a permis de croiser la route de Minnie, qui rendait visite à l'un de nos concurrents tailleur.

Bien que ma patronne ne recrute que de très jeunes filles, elle a été touchée par le sort de Mary et lui a donné sa chance. Mary a très vite trouvé sa place et travaille maintenant depuis quatre ans dans l'atelier.

J'enfile ma houppelande que je boutonne jusqu'au cou et jette un lourd châle en laine sur mes épaules pour protéger le tissu en cas de pluie ou de chute de neige.

Je récupère l'argent que Minnie laisse dans une petite boîte en fer et qui nous sert à acheter ce qui nous manque en cuisine.

Je vérifie que mon épingle à chapeau est bien dans la poche de mon manteau, elle me sera très utile pour me défendre, le cas échéant. Une piqûre bien placée calme efficacement les ardeurs des messieurs trop entreprenants.

Quand je descends les quelques marches du perron, une bourrasque glaciale me fouette le visage. Je remonte ma capuche et m'engage dans la rue. Les pavés sont glissants et je prends garde à ne pas tomber, en avançant à pas mesurés.

Le jour n'est pas encore levé et les lampadaires à gaz qui éclairent

notre rue percent difficilement l'épais brouillard. Bien qu'usées, mes bottines sont confortables, mais elles ne sont pas très adaptées pour marcher longtemps sur une route pavée.

Je pose un mouchoir devant mon visage pour éviter de respirer les remugles malodorants qui montent de la Tamise, portés par le vent violent. Le long fleuve s'écoule non loin d'ici, et j'évite autant que je peux d'emprunter les ruelles qui descendent vers ses rives boueuses.

Alors que j'avance prudemment, j'entends des pas claquer sur les pavés humides, au même rythme que les miens.

Je jette un regard derrière moi sans distinguer quoi que ce soit à travers l'épais brouillard. Mal à l'aise, je glisse une main dans la poche de mon manteau et suis rassurée de sentir sous mes doigts mon épingle à chapeau. Je croise le jeune laitier qui me reconnait et me fait un signe de la main. J'en profite pour me rapprocher et échanger quelques mots avec lui.

Un vieil homme nous dépasse alors sans un regard vers nous. Comme je suis idiote de m'inquiéter comme je le fais ! Après avoir salué le laitier, je reprends mon chemin pour rejoindre la boutique du boucher.

J'ai encore une centaine de mètres à parcourir sous une petite pluie fine qui me frigorifie. J'entends de nouveau des pas qui résonnent au rythme des miens. *Calme – toi Virginia !*

Je pousse un long soupir quand j'aperçois enfin devant moi les contours de la boucherie éclairée par les lueurs d'une lampe à gaz, déchirant peu à peu le voile épais de la brume.

— Bien le bonjour Miss Reilly ! me lance gaiement la bouchère, une jolie femme d'une trentaine d'années qui dépose de longs boudins de bacon sur un étal.

Elle les recouvre d'une toile de jute avant de se tourner vers moi.

— Bonjour Madame O'Brien. Comment va votre petit Connor ?

Le fils de la bouchère est tombé malade quelques jours auparavant, provoquant la fermeture de leur boutique au grand dam des habitants du quartier.

— Il se remet difficilement, et a encore des quintes de toux violentes, mais la fièvre est tombée. Le docteur dit qu'il se remettra après quelques jours de repos.

— C'est une très bonne nouvelle, j'en suis soulagée pour vous.

Connor est leur dernier fils, les malheureux ont déjà perdu une petite fille et un bébé, sans doute à cause de ce fichu brouillard qui rend les enfants malades.

J'achète du bacon et des œufs et je prends le chemin du retour. Le jour n'est pas encore levé et le brouillard est toujours là, accentué par les fumées des cheminées allumées en raison du froid. L'odeur de brûlé surpasse à présent celle des relents nauséabonds de la Tamise.

Londres s'éveille et la rue se remplit des ouvriers qui partent travailler.

Une silhouette immobile se détache devant moi. Au fur et à mesure que je m'approche, je sens mon cœur battre plus fort dans ma poitrine.

Je ralentis l'allure et sers fort mon épingle à chapeau dans ma main, prête à me défendre. Je sens de grosses gouttes de sueur couler le long de mon dos.

J'ai encore lu dernièrement dans un *Penny Horrible*, ces feuillets qu'on achète un Penny, l'histoire atroce du meurtre d'une malheureuse. Même si c'est de la fiction, ces histoires font écho à de véritables atrocités, comme cette pauvre jeune femme dont le corps a été retrouvé dans la boue de la Tamise. Le *St James's Gazette* en a relaté les détails, que Miss Crawford nous a lus : elle tient à ce que toutes les filles de son atelier gardent en tête les dangers qui rôdent dans les rues de notre capitale. Et moi, je reste à l'affût…

Je vois malgré le brouillard que la silhouette immobile se fait maintenant plus menaçante. Je sors mon épingle à chapeau, bien décidée à vendre chèrement ma vie.

CHAPITRE 8

- William -

Après ce dîner, je ne pouvais pas rentrer chez moi en voiture. Je sentais en moi bien trop d'énergie, qui avait du mal à sortir et me faisait souffler comme un bœuf tellement des pensées contraires se croisaient et me chahutaient.

Je décide de marcher, marcher, marcher. Je n'arrive devant ma porte qu'à l'approche de deux heures du matin. Mais je ne suis pas calmé, loin de là. Je reste assis sur les marches de la demeure familiale, comme un pauvre hère sans le sou. N'eût été mon smoking, on aurait pu y croire, tellement j'avais sué et sentais la transpiration.

Le froid me rattrape pourtant et devient menaçant. Je me lève et regarde l'huis de notre maison. Un fiacre tardif passe, le conducteur me regarde, sans doute étonné. J'entends au loin les cloches du fidèle Big Ben qui m'annoncent deux heures.

Je me décide à entrer chez moi. Au cœur de la nuit, je ne croiserai aucun des habitants de la maison, c'est certain !

La chaleur ambiante est la bienvenue et je vais me poster devant l'âtre du petit salon où les braises me permettent de bien vite faire repartir une flambée. J'ai toujours aimé l'engourdissement que procure la chaleur de la cheminée lorsqu'on se met assez près pour sentir sa peau se dessécher face aux flammes.

J'ai dû finir par m'endormir, car je sursaute et constate que le feu se meurt.

Pas du tout calmé par cet intermède et ne voulant croiser aucun membre de ma famille pour le moment, je décide de repartir dans la nuit.

Je fais tout de même quelques ablutions et me couvre surtout d'un épais manteau, ne sachant trop combien de temps il me faudra pour recouvrer un esprit plus libre et plus à même de réfléchir.

Je démarre mon errance d'un pas rapide, le but étant avant tout de sentir une saine chaleur recommencer à circuler en moi. Ma marche se poursuit sans but précis.

Je commence à croiser les gens des métiers du petit matin, ceux qui

œuvrent avant que les fortunés ne lèvent leurs paupières au fond de leurs lits douillets. Monde confortable dont j'ai la chance de faire partie…

Laitiers, livreurs de toutes sortes, cireurs de chaussures qui installent leur petite affaire, livreurs de journaux, ouvriers qui vont relever les équipes de nuit, personnel de maison empruntant les ruelles à l'arrière des hôtels particuliers.

Je suis un intrus parmi ces gens.

Les fêtards aux poches cousues d'or ne sont pas encore dehors à cette heure. Ils quittent au lever du jour les maisons de plaisir ou les enfiévrées parties de Whist organisées chez un ami ou un autre…

Ceux qui font partie de mon monde et ne sortent pas la nuit pour s'oublier dans des lieux de perdition sont encore couchés et endormis.

Je suis là trop tôt. Ou trop tard.

Mes pas m'ont conduit sur le bord de la Tamise, fleuve magnifique, mais enlaidi par les odeurs nauséabondes qui en émanent.

Ses flots sont couverts d'une brume lourde et épaisse, à nulle autre pareille affirment ceux qui ont sillonné d'autres villes de par le vaste monde. Le brouillard semble ne jamais vouloir se décrocher de là, et pourtant sous peu il va ramper et envahir les rues et les ruelles, glissant sur le sol tantôt pavé tantôt fait d'une terre gluante ou glissante, selon l'heure de la journée ou de la nuit.

Je m'arrête et noie mon regard dans ce brouillard. Impossible d'apercevoir l'eau que je suppose noire et menaçante. Mais le froid me rattrape et je repars.

Big Ben égrène six coups…

Et voilà qu'au fil de mes pensées, je me retrouve dans Jermyn Street. Hasard ? Certainement pas. J'aperçois à quelques dizaines de pieds la porte accueillante de la maison de couture où j'étais hier matin.

Là où j'ai pu apercevoir cet ange venu sur Terre uniquement pour m'envouter.

Virginia.

Où êtes-vous à cette heure si matinale ? Sans doute, déjà debout, prête à vivre votre journée de labeur, au milieu de ces jeunes filles qui cancanent, rient, blaguent, rêvent d'amour, tout en plantant l'aiguille et en tirant le fil.

Je m'approche et reste songeur devant les vitres de la devanture. À cette heure-ci, personne n'en sortira ni n'y entrera !

Tout à coup, je vois une lumière circuler dans le local. Une lampe à pétrole sans aucun doute. Elle vient du fond et avance peu à peu vers l'avant de l'échoppe.

Pourquoi suis-je bloqué sur place, comme une statue dans la nuit ?

Et voilà que la porte est déverrouillée, s'ouvre et qu'une silhouette emmitouflée dans une houppelande sort de là en frissonnant, referme

la porte à clef et s'engouffre dans la nuit glaciale pour venir dans ma direction, tout en regardant le sol.

Cette silhouette et cette façon de se courber vers le sol, et si c'était… ?

Mais oui, c'est bien elle ! Où va-t-elle ainsi ?

Je n'ose avancer vers elle, reculant plutôt dans l'épaisseur de la brume, et la regarde simplement poursuivre sa route. Je décide alors de la suivre, essayer d'en savoir un peu plus sur sa vie…

De loin, je la vois entrer dans une boucherie et faire ses emplettes tout en papotant avec la femme qui la sert.

Un panier bien plein, elle sort de là et revient sur ses pas. Elle retourne à l'atelier. Je décide alors de m'imposer sur sa route.

Mais j'ai dû bien mal choisir l'endroit où l'interpeler : le lieu n'est pas éclairé et ma silhouette qui surgit ainsi lui apparaît comme menaçante. Je le comprends au moment où elle sort des plis de sa robe une arme pointue que je ne reconnais pas tout de suite. Mais avant même que j'aie pu reculer, je la vois brandir cet objet brillant et ressens une douleur fulgurante dans l'épaule.

Mon cri transperce la nuit et le brouillard et je lâche un « Mademoiselle Virginia ! C'est moi ! William Wentworth » qui la stoppe net, sans quoi je recevais une deuxième attaque !

— Monsieur William ! Mais… que faites-vous là ? Vous… vous m'espionnez ?

— Oh non ! Non, mademoiselle ! Certainement pas !

— Ah…

Est-ce une pointe de déception que je viens de percevoir ?

— Enfin, je voulais dire que… je ne me permettrais pas ! Je ne suis pas ce genre d'homme. Je…

— Oh ! Alors tant mieux. Mais… mon Dieu ! Qu'ai-je fait ! C'est terrible, je vous ai poignardé !

— N'exagérons pas. Vous m'avez juste effleuré.

— Vous êtes certain ?

— Absolument. Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis un gaillard solide, d'après ma mère. Je n'aurais pas dû vous surprendre ainsi. C'est entièrement de ma faute.

— Alors, si vous n'avez rien, je suis vraiment rassurée. Mais il va falloir aussi que je revoie ma technique de défense, elle n'est donc pas très efficace.

À cette remarque j'éclate de rire. Et elle ne tarde pas à faire de même !

Elle me regarde et malgré la nuit de fusain, je peux percevoir l'éclairage de la lune dans ses yeux. Ses traits sont masqués par le manque de lumière dans la rue. Seuls les quartiers aisés sont parfaitement éclairés la nuit[1]. Ici, avec quelques lampadaires de loin

en loin, seule la lune peut nous aider…

Cette nuit elle est pleine, fort heureusement.

Malgré tout, je profite du silence qui s'est installé pour repousser légèrement la capuche de Virginia. Même au saut du lit et sans aucun fard ni coup de brosse, elle a un teint lumineux et elle est sublime. Sa peau couleur de lune, piquetée d'une multitude taches de rousseur me rappelle les milliers d'étoiles de la Voie Lactée. Ses cheveux roux et indomptés flamboient et mettent mon cœur et mon corps en émoi.

Elle me regarde, ne s'oppose pas à mon geste pour écarter l'étoffe de sa capuche ni à l'approche de mon visage vers sa bouche d'un rouge carmin naturel. Nos yeux se mêlent, s'approchent, elle ferme les siens et…

Je n'ai que le temps de déposer un fantôme de baiser sur sa bouche qu'elle est déjà partie en attrapant les pans de sa robe pour sautiller entre les plaques de givre qui parsèment le sol.

Je reste pantois, le chapeau à la main, et la regarde s'éloigner en sautant et courant comme le ferait le plus agile des lièvres. Cette demoiselle est d'une légèreté et d'une habileté ensorcelantes !

Elle disparaît dans les écharpes de brume qui ont quitté le lit du fleuve et pris leurs quartiers sur la terre ferme.

Ma seule pensée en quittant les lieux est que… Virginia ne m'a pas repoussé !

Mais tout cela a eu le don de m'épuiser.

Je rejoins une artère plus large et hèle un fiacre qui vient sans doute de déposer chez lui quelque fêtard.

Et je ne me trompe pas ! L'intérieur empeste encore l'alcool et le cigare !

CHAPITRE 9

- Virginia -

Adossée à la porte d'entrée, je reprends mon souffle, j'ai l'impression d'avoir couru sur une très longue distance.

Qui donc est réellement William Wentworth ? À part être un homme dangereusement séduisant, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur sa présence près de notre atelier de si bon matin.

J'ai été terriblement mortifiée en constatant que j'avais failli le blesser, mais pourquoi ne s'est-il pas annoncé plus vite ? C'est à croire qu'il voulait me surprendre.

Je souris bêtement en me rappelant qu'il s'est souvenu de moi. Il me semble bien qu'il m'ait appelée par mon prénom après que je lui aie planté mon aiguille dans l'épaule. Heureusement qu'elle ne s'est pas réellement enfoncée, je m'en voudrais terriblement de l'avoir blessé.

Toutes les apprenties sont à présent réveillées et une joyeuse cacophonie règne dans l'atelier. La jeune Rose, qui porte bien son prénom avec ses petites joues rebondies et déjà couperosées, vient récupérer mon panier pour l'emporter dans la cuisine et commencer les préparatifs du repas.

Miss Crawford exige que nous mangions un solide repas, surtout quand nous avons en perspective une très longue journée de travail.

Je retire mon manteau, mais déjà mon esprit s'égare. C'est flatteur que William se soit souvenu de moi, même s'il s'était amusé à mes dépens dans l'atelier.

Dans la pâleur du petit matin, il m'a semblé encore plus séduisant qu'hier. Je revois son regard intense posé sur moi. Je n'en jurerais pas, mais il paraissait m'attendre, seul dans cette rue sombre.

Hier, avec ses amis, il avait ce regard moqueur qui ne laisse pas deviner ses pensées profondes ; est-ce un homme gentil ou se moquait-il de moi devant ses camarades ? Quoi qu'il en soit, je ne comprends pas ce qu'il faisait non loin de notre atelier de couture dès potron-minet.

Une bonne odeur de café flotte dans toute la maison. Miss Crawford me rejoint dans l'atelier, une tasse fumante enserrée entre ses mains.

Elle me lance un regard scrutateur.

— Tout va bien, Ginie ? me demande-t-elle. Tu as l'air un peu… bizarre. Tout s'est bien passé dehors ?

Fronçant les sourcils, elle a une mine inquiète. Je m'empresse de la rassurer, sans toutefois lui révéler ma rencontre avec William Wentworth.

— Tout va très bien Miss Crawford, n'ayez crainte. Je me suis levée très tôt ce matin et j'ai eu un peu froid, l'hiver sera rude.

Minnie soupire.

— Dorénavant, tu utiliseras mon manchon en zibeline pour sortir. J'ai trop besoin de toi pour te laisser tomber malade ! Surtout en ce moment. Dans quinze jours, tu pourras attraper ce que tu veux, mais pas maintenant !

Je souris. Décidément, Miss Crawford sait se rendre sympathique. Mais je n'ai aucun doute sur son affection pour moi.

Alors que je sors mon attirail d'aiguilles, de fils et de dés à coudre devant moi, Rose fait tinter une clochette, nous signifiant que le repas est servi.

Je n'ai pas très faim, mais l'odeur appétissante du bacon frit m'ouvre l'appétit.

Je préfère manger rapidement et commencer sans attendre mon ouvrage. J'ai surtout envie de me retrouver quelques minutes seule pour penser à ce qu'il s'est passé ce matin.

Après, les apprenties viendront me rejoindre et commenceront à travailler en babinant sans interruption.

Le visage de William Wentworth s'impose de nouveau. Une vague de frissons me parcourt tandis que les images de notre rencontre me reviennent en mémoire. Alors qu'il se tenait devant moi, je me suis sentie sans force, les yeux perdus dans les siens. Quand il s'est approché plus près, j'étais comme hypnotisée par son regard sombre, sans pouvoir ne faire aucun geste pour m'éloigner. En ai-je eu seulement l'envie ?

Je le revois se pencher vers moi, je pouvais sentir l'odeur musquée de son eau de toilette, son visage était tellement proche du mien… son haleine chaude près de ma bouche… la chaleur de son corps presque collé au mien… j'ai fermé les yeux, la tête penchée en arrière, consciente qu'il allait m'embrasser…

Il va m'embrasser, dans la rue, devant tout le monde, me suis-je dit alors, *comme si tout lui était permis !* Je me suis heureusement ressaisie et éloignée rapidement, les joues en feu, le cœur battant la chamade. Jamais je n'avais ressenti une émotion aussi forte !

— Miss Crawford ! Venez vite ! Ginie fait un malaise !

Alors que j'ouvre les yeux, tirée violemment de ma douce et

troublante rêverie, je vois les visages inquiets de mes amies penchés sur moi.

Terriblement gênée, je me sens rougir sous le regard inquisiteur de Miss Crawford.

Décidée à ne plus être prise en défaut, je me lance avec ardeur dans mon travail, découpant et cousant jusqu'à la tombée de la nuit.

CHAPITRE 10

- William -

Lorsque j'entre chez moi ce matin-là, huit heures sonnent au carillon du hall d'entrée. Et je me retrouve face à Mère ! Je masque au mieux ma chemise souillée de sang avec mon manteau jeté sur les épaules.

— Et donc, où étiez-vous cette nuit ?

— Ici et ailleurs, Mère.

— Ici et ailleurs ? Voyez-vous ça ! Et... sauriez-vous me montrer sur une carte de Londres où se trouvent précisément cet ici et cet ailleurs ?

— Pas le moins du monde, Mère.

— De mieux en mieux.

Je n'ose bouger pour aller me jeter dans mes draps, que je suppose chauds et accueillants. Contourner Mère lorsqu'elle n'en a pas fini avec vous reviendrait à vouloir contourner la Princesse de Galles elle-même.

J'attends donc.

— Avez-vous au moins honoré votre rendez-vous d'hier soir ?

— Si cela n'avait pas été le cas, je pense que vous auriez déjà reçu une missive de Lady Belthram nous déclarant la guerre. Ne croyez-vous pas ?

— Je vous fais grâce de votre humour à une heure aussi matinale, mon fils.

— Mais ne vous inquiétez pas, j'ai été le futur gendre parfait, Mère.

Elle me regarde.

— Allons dans la cuisine et prenons un thé, voulez-vous ?

— Ce que Mère veut... dis-je en lui désignant la route de ma main étendue.

Je la suis et nous nous installons à la table de la cuisine.

Les parfums des recettes successives cuisinées ici sont imprégnés dans le bois et les murs. Gamin, j'adorais venir me réfugier ici dans les jupons des cuisinières lorsque Mère me cherchait pour m'infliger quelque punition bien méritée !

— Le personnel est occupé ailleurs, nous avons trente minutes pour discuter tranquillement. Dites-moi tout, mon fils.

— Tout quoi ?

— Eh bien, je ne sais pas précisément, puisque je vous le demande. Mais je sais qu'il y a pour vous fort à raconter et donc beaucoup à découvrir pour moi.

— Mère, non, je… je vous assure, il n'y a rien !

— Je trouve votre réponse assez insolente.

— Pardon ?

— Oui. Insinueriez-vous que je n'ai pas été une mère attentive au bien-être de mes enfants ?

— Pas le moins du monde ! Vous êtes la plus attentive des mères.

— Alors, me trouvez-vous idiote ?

— Mère !

— Dans ce cas, croyez-vous vraiment que je n'ai pas pu sentir que mon fils chéri est en ce moment bien perdu et souvent songeur ?

— Je ne sais que répondre, Mère.

— Je vais donc vous faciliter les choses. Vous avez aujourd'hui vingt-deux ans, vos soucis ne sont donc plus de l'ordre des camaraderies d'enfants, n'est-ce pas ?

— Tout à fait exact, dis-je en souriant.

— Bien. Il reste donc à votre âge deux préoccupations. Je passe sur les parents malades, ce n'est pas le cas. Un frère ou une sœur disparu, ce n'est pas le cas non plus. Un décès récent, Dieu soit loué, nous sommes tous bien vivants. Il reste donc : des soucis sur votre avenir professionnel et des questionnements sur votre avenir affectif.

Je reste pantois devant les déductions de mère.

— Pour l'aspect professionnel, je pense que vous avez compris qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, les affaires de votre père sont florissantes. Il nous reste donc : votre future vie maritale. Me serais-je fourvoyée dans mon raisonnement ?

Je la regarde, interdit. Quelle perspicacité !

— Eh bien, Mère, vous avez entièrement raison.

— La jeune Lady Bethany ne vous plaît pas, c'est cela ?

— Elle est éduquée et souriante. Et je suis certain qu'elle saura fort bien tenir un ménage. Mais, je ne sens rien circuler entre elle et moi. Je… je n'éprouve rien pour elle qui soit plus fort qu'une forme d'amitié.

— Cela peut venir, mon fils. Vous vous connaissez depuis plusieurs années maintenant.

J'observe Mère, puis ose lui poser la question qui brûle mes lèvres, mais après tout, nous en sommes aux confidences, non ?

— Cela a été ainsi pour vous et Père ?

— Oh non ! Nous avons eu la chance, malgré le fait que ce mariage

ait été décidé par nos familles, de tomber sous le charme l'un de l'autre.

— Nous sommes donc des enfants issus d'un véritable amour ?

— Tous les trois, sans exception.

— Mère…

— Oui ?

— Je ne serai jamais amoureux de Bethany. Je la connais depuis longtemps, vous l'avez souligné. Bertie est mon meilleur ami. Si j'avais dû tomber amoureux, cela aurait eu lieu depuis longtemps, ne croyez-vous pas ?

— Vous avez sans doute raison, mon fils. Je comprends tout à fait ce que vous me dites. Les sentiments ne se commandent pas. Mais, à défaut d'amour il peut au moins y avoir de la tendresse, doublée d'un réel respect. Ne pensez-vous pas ?

— J'aurais l'impression dans ce cas de me contenter d'un pis-aller, Mère. Je suis certain que vous me comprenez.

Mère, pour la première fois, baisse la tête et observe le dessin du sol. Puis elle me regarde et poursuit.

— Vous voyez, William, ce carreau au sol, collé à son semblable et auquel il manque un morceau dans l'angle ?

— Oui.

— Eh bien, c'est comme pour vous dans votre mariage avec Lady Bethany. Il vous manque sans doute un petit morceau. Lorsque vous l'aurez trouvé, quelque part dans votre couple, alors tout ira pour le mieux. Vous serez complets, tous les deux.

Je la regarde et réfléchis.

— Et si nous ne le trouvons pas ? Je serai incomplet et donc… malheureux ?

Elle reste silencieuse.

— Si c'est le cas, que devrai-je faire ?

— Je comprends que vous teniez absolument à être heureux en ménage. D'autant plus que votre père et moi vous avons montré que c'est possible.

— C'est vrai. Vous m'avez rendu exigeant.

Nous nous regardons en souriant.

— Et alors, pour ce petit morceau, Mère ? Si je ne le trouve pas dans notre couple ?

— Eh bien… certains vont le chercher ailleurs.

Je la regarde, abasourdi.

— Mère ! Vous voulez dire que… je devrai garder ma famille en place, mais aller chercher l'amour ailleurs ?

— Chuuuut, William. On ne dit pas les choses ainsi, vous le savez bien. Je dis juste que certains trouvent cette solution acceptable.

— Mère, ne me dites pas que pour vous et Père…

— Non, mon fils, je vous l'ai dit, entre votre père et moi, il existe un amour profond. Mais je sais aussi que dans bien des couples, cela n'est pas le cas.

— Mais alors, si vous me comprenez si bien, pourquoi dois-je épouser Lady Bethany ?

— Vous savez que votre père a besoin de cette union pour la pérennité de notre entreprise.

Elle me regarde et poursuit.

— Votre sœur aînée aurait dû être celle qui nous aurait permis une telle union. Mais pour Pearl ce n'est pas possible, vous le savez également. Et par ailleurs, les Belthram ont besoin de notre argent pour sauver leur patrimoine.

— Et si je m'oppose à cette union ?

— Votre père restera intraitable sur ce sujet, mon enfant ! Il vous enverra en Amérique, pour y implanter une branche de notre entreprise et je ne vous reverrai jamais ! Par pitié, ne déclenchez pas une guerre avec votre père. Je n'y survivrai pas, William !

Je ne peux plus rien répondre à cela, je vois bien tout le désarroi qui habite Mère en cet instant précis.

Et puis, j'entends les bruits du personnel qui arrive, nous allons devoir quitter les lieux…

Je rejoins ma chambre et m'empresse dans mon cabinet de toilette. Je fais couler un peu d'eau dans ma bassine et nettoie au mieux la plaie que m'a laissée Virginia pour tout souvenir palpable de notre rencontre. Au moins, je suis certain de ne pas avoir rêvé…

J'entoure la plaie d'un bandage de fortune et prends soin de jeter l'eau souillée de sang par ma fenêtre. Que personne ne puisse se poser de questions !

Après quoi, je me jette dans mon lit. Dormir quelques heures, je ne vois pas d'autre échappatoire pour le moment.

Et puis, peut-être mes rêves seront-ils habités des doux traits de Virginia qui me soufflera LA solution à cette situation insupportable.

CHAPITRE 11

- Minnie -

La nuit commence déjà à tomber et le givre occulte la presque totalité des vitres. Un froid glacial s'est abattu sur Londres depuis ce matin, et il s'insinue sournoisement entre les interstices des fenêtres.

Je me suis isolée quelques instants dans le salon d'essayage, afin de prendre mon thé au calme. Mary nous prépare quelques toasts que nous mangerons avec Virginia, tandis que Rose s'occupe de préparer la collation que les apprenties prendront dans la cuisine.

J'ai toujours interdit toute nourriture et boisson dans l'atelier, afin de ne pas prendre le risque de tacher nos ouvrages.

Je suis satisfaite, la soirée au Royal Opéra est prévue dans moins de quinze jours, pour la soirée du Nouvel An.

Si nous gardons ce rythme de travail, toutes nos robes seront prêtes à temps, peut-être même en avance, et surtout celles des Belthram.

Une réception est prévue à l'issue de cette soirée au Royal Opéra pour fêter le Nouvel An, et je sais que les belles de ce monde n'auront de cesse de comparer leurs toilettes.

La robe de la Comtesse est véritablement unique, Virginia a fait un travail exceptionnel. Le couple princier sera présent, et la Princesse de Galles est, tout comme son époux, férue de toilettes uniques et originales.

Elle va sans aucun doute remarquer celle de la Comtesse.

Cela serait la consécration de ma carrière, et je pourrais laisser à Virginia une maison de couture dotée d'un carnet de commandes qui la mettrait à l'abri pendant de nombreuses années.

Je ne sais pas ce qu'il s'est passé aujourd'hui. Je l'ai surprise à plusieurs reprises le nez en l'air à rêvasser, ce n'est pas du tout dans ses habitudes.

J'espère qu'il ne se trame rien avec ce grand niais de Milton ! Je l'aime bien, mais il ne peut en aucun cas épouser ma Virginia ! Ce serait une véritable mésalliance et je sais que Louise, sa mère, ne l'aurait jamais autorisé ! Et puis, pour nous autres femmes,

éternellement considérées par la loi comme des personnes mineures, sans autre émancipation possible que le mariage, décider de sa destinée seule revient à prendre la décision de rester célibataire ! C'est la décision que j'ai prise, pour rester maîtresse de ma vie, et diriger comme je l'entends ma propre maison.

Mais est-ce ce que désire Virginia ? Elle est si passionnée, si jolie et intelligente, ma pauvre Louise serait si fière de sa petite fille…

Je ne sais pas quoi faire, il arrivera bien un jour où Virginia vivra sa propre vie et cessera de me demander conseil pour aller de l'avant. Mais comment se construire un avenir quand on ne sait rien de son passé ?

J'ai tenté à plusieurs reprises de lui parler de ses parents, mais elle se ferme comme une huître quand je tente de lui en parler. Je ne comprends pas pourquoi elle rejette sa famille avec une telle violence !

Un peu avant la naissance de Virginia, Louise m'a fait promettre de veiller avec elle sur sa fille. J'ignorais alors que je me retrouverais seule avec cette enfant. J'ai respecté sa volonté pendant vingt années.

En rangeant les affaires de Louise, peu après sa mort, j'ai trouvé une enveloppe scellée dissimulée dans son secrétaire. Le destinataire habitait en France.

Ce courrier avait été oublié par le père de Virginia, et Louise m'avait confié qu'elle ne devait en aucun cas parvenir à la famille de son amant. Mais aujourd'hui je m'interroge.

Peut-être cette lettre contient-elle des éléments qui changeraient la vie de Virginia. Parfois, je la sors, en pensant que la tenir entre mes mains m'aidera à prendre une décision, mais il n'en est rien, je ne sais toujours pas quoi faire. Que contient donc cette lettre cachetée ? Et pourquoi Louise ne voulait-elle pas l'envoyer à son destinataire ?

Elle était si mystérieuse. Je retrouve ce trait de caractère chez sa fille. Pourquoi ne me dit-elle pas ce qu'il s'est passé ce matin et qui l'a laissée rêveuse une bonne partie de la journée ?

Alors que je me verse une tasse de thé, Rose m'apporte un message déposé par un jeune garçon, c'est une lettre de la Comtesse de Belthram qui me demande d'effectuer les prochains essayages dans son hôtel particulier. Elle ne tient pas à sortir de chez elle, compte tenu du froid intense qui s'est abattu sur Londres.

Je pousse un long soupir, cela va nous faire perdre beaucoup de temps et d'énergie, mais avons-nous le choix ?

Les essayages sont prévus pour demain. Il va nous falloir préparer tout le matériel dès ce soir pour l'embarquer rapidement dans la voiture que va nous faire envoyer la comtesse demain matin, à neuf heures trente.

Pour le moment, il convient de prendre une solide collation, cette nuit encore va être très longue.

CHAPITRE 12

- William -

Bertie s'est encore mis dans une situation difficile !

Nous sommes sortis hier soir, sur son initiative, pour faire le tour de tous les débits de boissons les plus mal famés de la capitale. Son goût immodéré pour les lieux sombres, les personnages violents et sales, et les femmes de petite vertu commence à me peser. Nos deux amis et moi-même passons notre temps à le sortir de situations de plus en plus compliquées. J'en arrive à craindre parfois pour ma vie !

Nous l'avons accompagné pour ce qui devait être au départ une tournée des estaminets et autres tavernes, mais qui s'est terminée dans une maison de plaisir, où il aime souvent finir ses virées et dans lesquelles certaines pièces sont transformées en fumeries d'opium et autres consommations morbides.

Cherche-t-il ainsi à courir à sa perte ?

Pour ma part, depuis quelque temps déjà je ne me sens plus l'âme d'un compagnon de beuverie. En tout cas pas dans ces extrêmes.

Hier soir, il était fier de nous annoncer qu'il avait pu soudoyer un homme travaillant à la morgue de l'hôpital pour que celui-ci nous fasse visiter les salles où sont entreposés les cadavres. Ralph était le seul à trouver cela très drôle.

Howard et moi, et grâce à la complicité involontaire de Ralph, sommes parvenus à le faire suffisamment boire pour qu'il oublie ce rendez-vous macabre et que nous le ramenions chez lui avant l'aube.

Il m'a fallu dormir sur place pour m'assurer qu'il ne réalise pas en pleine nuit qu'il avait raté sa visite et ne parte pour tenter de rattraper le coup.

Grand bien m'en prit ! À quatre heures du matin, il était debout, prêt à partir vers l'hôpital, à pied s'il le fallait...

Ce matin, je sais que la comtesse Belthram et sa fille doivent recevoir une visite, mais j'ignore de quel ordre.

Peut-être parviendrai-je à m'éclipser avant l'arrivée de leurs invités ?

Je dois avouer que j'aspire à un repos mérité auprès de ma famille. Un peu de normalité et de douceur me réconciliera avec la vie, après

cette nuit éreintante.

Maintenir un ami dans le droit chemin n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'il a décidé de faire tout ce qui est en son pouvoir pour réduire sa vie en miettes !

Après une toilette sommaire, je m'habille et descends au rez-de-chaussée, laissant mon ami dormir tout son soûl.

Croiser Lady Belthram est toujours pour moi une chose délicate qui me met mal à l'aise. Surtout depuis qu'il est question qu'elle devienne ma belle-maman. Mais ce matin, je n'y échappe pas.

— William ! Comment allez-vous ? J'imagine que vous avez encore joué le garde-malade auprès de mon fils ?

— Je l'ai raccompagné, en effet, Milady. Et après cela, il ne voulait plus me laisser partir.

— Tout cela était bien compréhensible et tout à fait acceptable auparavant, jeune homme. Mais dorénavant je vous saurais gré de ne plus dormir ici, sous le même toit que votre future épouse, avant vos noces. Vous comprenez, n'est-ce pas, que c'est devenu tout à fait inconvenant ?

— Oui, Milady. J'y veillerai.

— Bien. Pour cette ultime fois, j'accepte donc volontiers que vous partagiez notre *Breakfast.* Cela vous sied-il ?

— J'en suis honoré.

— Parfait. Et mon fils, pensez-vous qu'il se joigne à nous ?

— Cela me semble compliqué.

— Dites-moi, supportez-vous mieux que lui les excès ou est-il simplement plus excessif que vous ?

— Je ne saurais dire.

Elle me regarde alors de la tête aux pieds.

— Hum ! Vous êtes décidément très loyal envers ce jeune écervelé. Le mérite-t-il seulement ?

— Je ne puis dire, Milady.

— Ne pas répondre à une telle question vaut réponse, jeune homme. Et je crains de devoir être de votre avis…

Je sais d'ores et déjà que Bertie va essuyer de sacrés coups de semonce à son réveil ou tout au moins dès que sa mère sera dégagée de ses obligations.

Nous nous attablons et commençons à déjeuner.

— Ma fille ne mangera pas ce matin. Elle est contrariée.

— Oh ! Rien de grave ?

— Je ne sais pas encore. Nous verrons. C'est ainsi avec Bethany. Difficile de savoir si elle va bien ou pas ni pourquoi. Vous devrez apprendre à la connaître.

Décidément, Lady Bethany fait ce qu'elle veut et sait obtenir ce qu'elle désire de ses parents.

La suite du repas se déroule dans le plus complet silence, pesant, presque menaçant.

La Comtesse prend congé en ayant à peine bu une tasse de thé et croqué du bout des dents dans un toast beurré.

Je me lève pour la saluer, puis me rassieds dès qu'elle a quitté la pièce. Je me plonge dans mes pensées : il est grand pour moi de me centrer sur mon avenir, à tous points de vue, et de prendre mes décisions propres.

Bien malgré moi, la Comtesse, qui est revenue sur ses pas, m'extrait de mes réflexions. Je me lève aussitôt pour me tourner vers elle et l'écouter.

— Pourriez-vous me rendre l'immense service de sortir mon fils de son état léthargique et de lui demander de se rendre présentable, avant que vous ne preniez vous-même congé ?

— Bien-sûr, Milady !

— Nous avons de la visite ce matin. Ce n'est que du petit monde, mais malheureusement indispensable. Je ne tiens pas à ce que des commérages se répandent à propos de mon fils, s'il avait la mauvaise idée de paraître devant ces personnes en piteux état. Il lui est déjà arrivé de déambuler entre ces murs tout en étant abominablement débraillé.

— Bien, Milady. J'y vais de ce pas.

— Parfait. Je compte sur vous, William.

Elle tourne les talons, quitte la pièce et je peux enfin respirer à ma guise. Par contre, mon petit déjeuner doit être écourté…

Je quitte la pièce et croise le majordome.

— Monsieur Robert prendra-t-il un café ou quelques toasts, à votre avis, monsieur William ?

— Je ne pense pas qu'il soit en état d'avaler quoi que ce soit, mon brave Henry !

L'homme sourit. Il a vu grandir Bertie, avec qui nous courions gamins entre ses pieds et ceux des servantes. Il a de l'affection pour lui, je le sais, mais je sais aussi qu'il se désole de voir le mauvais chemin que prend son jeune maître.

Pour ma part, je me demande quelle peut bien être cette visite…

— Allez mon vieux, debout !

Je viens d'ôter d'un revers de la main l'édredon dans lequel était roulé mon ami. Il pousse un cri et se lève d'un bond pour s'engouffrer dans une courtepointe.

— Ta mère demande que tu te lèves et te rendes présentable. Elle et

ta sœur attendent de la visite. Tu dois…

Et j'ouvre grand la fenêtre pour faire entrer le froid et finir de le faire émerger.

— … te réveiller ! dis-je en éclatant de rire.

— Mais tu es fou ! Ferme cette fenêtre ! Tu vas faire entrer tous les miasmes qui envahissent les rues et ne demandent qu'à nous rendre malades[2].

— Comme il vous plaira, monsieur le Comte !

Bertie s'est déjà réfugié dans son cabinet de toilette et procède à ses ablutions. Il ressort de là habillé de pied en cape et complètement ragaillardi.

— Magnifique ! On pourrait presque croire que tu as passé toute ta nuit dans ton lit.

Je passe à mon tour dans le cabinet de toilette pour remettre en place ma cravate dans le miroir. Je n'apprécie guère cette nouvelle mode du nœud papillon. Ce que je découvre là me désole et l'odeur qui y règne ne laisse aucun doute.

— Bertie !

— Oui, mon cher ?

Je brandis la fiole de whisky que je viens de découvrir.

— Tu bois donc dès le lever, maintenant ?

Il ne nie pas et ne se montre pas non plus gêné d'avoir été confondu.

— Et comment crois-tu que l'on puisse survivre à une confrontation avec Mère, dès le lever ?

Je ne sais que répondre. Un tel argument ne peut que me rendre triste et bien peu optimiste pour l'avenir de mon ami.

Nous descendons les marches sans une parole et nous entendons déjà que l'on piaille comme dans une basse-cour du côté de l'office.

— Il se passe quoi ce matin, Bertie ?

— Aucune idée ! Allons nous renseigner auprès d'Henry. Selon la réponse, nous nous joignons aux festivités ou nous nous éclipsons pour aller nous divertir ailleurs. Direction l'office !

Les soubrettes et autres cuisinières cancanent tout en buvant un café. À notre arrivée, elles s'arrêtent net et saluent Bertie.

— Bonjour mesdames ! Sauriez-vous nous dire ce que ma mère a encore fomenté ?

La gouvernante prend la parole.

— Milady et Lady Bethany font aujourd'hui des essayages pour leurs nouvelles robes, et ce sont les couturières qui se sont déplacées. La neige a commencé à tomber et Lady Bethany tremblait déjà à l'idée de mettre le nez dehors.

Bertie se tourne vers moi, jovial.

— Oh oh ! Voilà qui est intéressant, n'est-ce pas mon cher ami ?

Il se retourne vers le personnel.

— Eh bien, nous vous laissons à vos… palabres, mesdames.

Lorsque nous quittons les lieux, les discussions reprennent de plus belle. Je m'arrête derrière la porte et tends l'oreille.

— Tu réalises, dit l'une d'elles, que nous allons pouvoir jeter un œil à toutes ces belles étoffes et aux nouvelles tenues de nos maîtresses !

— Oui, il paraît que la robe de madame est une merveille ! C'est la jeune femme qui seconde Miss Crawford qui en aurait eu l'idée. Moi qui ne sais pas tenir une aiguille sans me piquer le doigt !

Elles se mettent toutes à pouffer et continuent à piailler.

— Et alors ! m'interpelle Bertie, on écoute aux portes ? Allons rendre visite à Mère et ma peste de sœur. Il y a là de jolies mésanges à faire rougir. Tu m'accompagnes, tu n'as pas le choix, mon cher ami.

— Ta mère m'a clairement fait comprendre que je devais prendre congé.

— Devant tout ce petit monde, elle n'osera rien dire.

— Elle n'en pensera pas moins.

— Alors je vais faire ce qu'il faut pour te couvrir, mon cher.

Nous entrons dans le salon où se tiennent les essayages après que Bertie ait tout juste frappé à la porte. La Comtesse me fusille du regard, Lady Bethany ne me quitte pas des yeux et sourit béatement.

— Mère, c'est moi qui ai menacé Will pour qu'il reste ! Je sais qu'il ne devrait pas dormir ni même rester trop longtemps sous le même toit que sa promise…

Et il jette un regard à Virginia. Mais à quoi joue-t-il ?

— … mais que voulez-vous, je ne peux pas me passer de lui !

— Eh bien, faites-vous oublier dans ce cas.

Le travail des couturières reprend et j'ai bien du mal à poser mon regard ailleurs que sur le doux visage de Virginia.

Malgré tout, la bienséance veut que je salue Lady Bethany, ce que je fais en me courbant sans pour autant l'approcher, laissant œuvrer la jeune apprentie qui est à ses pieds et n'en finit pas de planter des épingles et donner des coups de craie.

— Mère ! dit Bertie, vous allez être flamboyante dans cette robe. Ne craignez-vous pas de faire ombrage à l'épouse du Prince de Galles ?

— Lui faire ombrage est impossible, voyons ! Mais, me faire remarquer me suffirait amplement.

— Certes.

Bertie se met à tourner autour des deux apprenties qui ont accompagné Miss Crawford et Virginia.

Il se comporte comme un acheteur sur un marché aux bestiaux ! Sa mère ne le quitte pas des yeux, il va au-devant de problèmes, une fois de plus.

Les deux demoiselles sentent d'ailleurs les regards inquisiteurs de mon ami, qui n'hésite pas à détailler leur anatomie. Elles se raidissent sensiblement, gênées par cette situation. Mais lui se rapproche encore, faisant mine de s'intéresser à la technique déployée par les deux jeunes filles.

— Bertie ! Pourriez-vous vous écarter et laisser ces personnes officier à leur aise ?

— Bien-sûr, Mère !

J'ai profité du petit jeu de mon ami pour planter mon regard sur Virginia, qui l'a senti, et a tourné à plusieurs reprises ses si jolis yeux verts vers moi. Nos échanges muets sont troublants, jamais je n'avais ressenti une telle attirance pour une femme.

Mais cela a assez duré et je lève les yeux pour regarder en direction de lady Bethany. Lorsque nos regards se croisent, je comprends qu'elle n'a rien perdu de mes échanges silencieux avec Virginia. Aussitôt, elle darde son regard sur elle avec mépris et colère. Heureusement, Virginia n'a rien vu, elle poursuit son travail.

La Comtesse lève la gêne qui découle de tout cela en prenant la parole.

— Je commence à avoir très mal au dos ! C'est toujours ainsi lorsque les premiers flocons se montrent. Mesdames, nous allons arrêter là. Avez-vous de quoi travailler jusqu'au prochain essayage ?

— Absolument, répond Miss Crawford. Pouvons-nous fixer une date ?

— Disons, dans deux jours. Ici même. Un cocher passera vous prendre à la même heure.

— Bien, Milady.

Elle aide la Comtesse à descendre de son estrade et je fais de même avec lady Bethany, tout en m'arrangeant pour croiser le regard de Virginia qui se remet debout et aplatit de ses deux mains les plis de sa robe.

Elle si belle et si indépendante !

— Et maintenant, messieurs, vous pouvez disposer, clôture Lady Belthram.

Bertie et moi sortons de la pièce.

— Et voilà, on a la date de la prochaine venue des demoiselles. Je vais dire à Howard et Ralph d'être présents. Ce sera encore plus amusant !

— Fais comme tu veux, Bertie. Moi, je n'en serai pas. Je ne tiens pas à risquer l'incident avec ta mère.

— Eh ! Tu te défiles ?

— Vois ça comme ça, si ça t'arrange. Mais je ne serai pas des vôtres.

Je quitte les lieux prestement. J'ai juste le temps d'entendre la voix de Bertie avant que la porte ne se referme.

— Mais enfin, mon vieux Will, tu ne peux pas m'abandonner !

CHAPITRE 13

- Minnie -

La séance d'essayage chez la Comtesse a été particulièrement pénible. Il nous a fallu transporter notre matériel à travers toute la ville, et accepter la présence insupportable du rejeton Belthram.

Ce jeune faquin est arrivé fort heureusement quand les essayages se terminaient. Je n'ai jamais vu un tel sans-gêne, il est incompréhensible que la Comtesse ait pu laisser son fils se comporter aussi mal. Je me suis fait violence pour ne pas le rabrouer quand je l'ai vu tourner autour de Mary et Betty comme s'il était dans une de ces maisons de plaisir et s'apprêtait à choisir sa ribaude. Je suis folle furieuse, et s'il n'y avait la perspective d'offrir à mon travail une exposition aussi prestigieuse, j'aurais depuis longtemps laissé cette cliente retourner voir la concurrence.

Alors que la voiture de la Comtesse nous ramène chez nous, je rumine sans pouvoir encore me calmer. Ce foutriquet en redingote ne vaudrait rien sans sa particule, je plains celle que l'on condamnera à vivre à ses côtés !

J'ai le visage fermé, et je peine à maîtriser ma colère, mais il me faut me calmer pour rassurer mes protégées que je sens inquiètes devant ma brusquerie. Cela n'est évidemment pas dirigé contre elles.

— Je suis profondément navrée, mes pauvres petites, que cette séance se soit déroulée dans de telles conditions. Il va de soi que je ferai part à la Comtesse de notre souhait de ne pas être dérangées lors des prochains essayages.

— Je crains que vous ne puissiez obtenir gain de cause, Miss Crawford. La Comtesse ne prendra jamais notre parti contre son paltoquet de fils, me répond Virginia en soupirant.

— Détrompe-toi ma petite. Il me semble évident que les toilettes que nous leur confectionnons leur plaisent énormément. Si, lors du prochain essayage, ces messieurs sont encore présents à vous reluquer et à vous traiter avec aussi peu de respect, je la menacerai de ne pas pouvoir terminer les robes en temps voulu si elle nous impose de travailler dans une ambiance aussi délétère. Et si cela ne suffit pas,

nous plierons bagage et elle se retrouvera sans toilette pour le grand évènement.

Je suis vraiment décidée !

— Crois-moi, la soirée est dans moins de quinze jours, elle ne trouvera personne pour lui réaliser quelque chose d'aussi exceptionnel que ce que nous lui proposons, en si peu de temps !

— Mais elle se retournera contre nous ! me rétorque Virginia.

— N'aie crainte, la Comtesse cédera pour obtenir ses toilettes, et elles auront un tel succès lors de la réception qu'elle oubliera bien vite ses griefs. Il est d'ailleurs fort probable qu'elle nous passe d'autres commandes. Dans ce milieu, les apparences sont primordiales. La Comtesse fera tout pour attirer les regards et l'envie, et nos toilettes sont exactement ce qu'il lui faut.

Rassérénée par mon propre discours, je commence à me détendre. J'écarte les rideaux de la voiture qui nous ramène chez nous et observe les rues défiler sous mes yeux. Le brouillard s'est levé pour dévoiler un ciel d'un gris très pâle. Des flocons de neige tourbillonnent et recouvrent les rues d'une fine pellicule blanche, qui noircit rapidement au passage des fiacres et autres charrettes.

Nous atteignons rapidement Regent Street, le cocher tourne à notre croisement et nous dépose enfin devant le perron de mon atelier. Nous sommes accueillies par les apprenties, curieuses d'avoir des détails sur la demeure des Belthram.

J'entends Betty raconter avec force détails notre désagréable matinée pendant que je m'installe dans le salon d'essayage, fatiguée par cette difficile séance.

Virginia et Mary me rejoignent, avec une théière pleine et des *scones* confectionnés par Rose en notre absence. Nous sommes affamées, la Comtesse n'ayant pas eu le savoir-vivre de nous offrir au moins un thé.

Je me sens fatiguée, et pourtant, un après-midi bien rempli et une longue nuit de travail nous attendent encore. Il nous faut prendre des forces.

Mary, comme à son habitude, mange en silence tandis que Virginia apporte des précisions au récit de Betty, en imitant à la perfection la jeune Bethany dont elle se moque avec talent.

Tout cela est très drôle et parvient à me sortir de ma mauvaise humeur. Mais il est temps de se remettre au travail et nous nous installons toutes dans l'atelier.

Je remarque qu'aujourd'hui encore, Virginia me semble rêveuse. Elle sourit sans raison, tout en cousant, et paraît d'heureuse humeur.

Après ce que j'ai pu observer chez la Comtesse, je pense à présent connaître les raisons de ses rêveries : le beau jeune homme brun qui

ne l'a pas quittée des yeux lors de la séance d'essayage.

Se pourrait-il qu'elle soit sensible au charme de ce garçon au regard sombre ? Il porte en lui la promesse de passions plus sensuelles et tumultueuses que ce benêt de Milton, mais n'est-il pas aussi beaucoup plus dangereux ?

Je n'oublie pas que cet homme est l'ami du fils Belthram, ce jeune prétentieux imbu de lui-même. Ils ont forcément des goûts et des habitudes en commun, et ça n'annonce rien de bon. Finalement, je pourrais bien regretter le gentil Milton.

Et comme par hasard, alors que je pense justement à lui, le voilà qui frappe à notre porte.

— Bonjour Miss Crawford.

C'est un solide gaillard dont on pourrait penser qu'il serait suicidaire de le provoquer, mais son regard doux dément toute impression de violence ou d'agressivité. Il affiche un large sourire dès qu'il aperçoit Virginia, qui s'empresse de le rejoindre et de le serrer dans ses bras.

Quelle drôle de fille ! Je suis sûre qu'elle rêvait encore au beau jeune homme mystérieux quelques minutes plus tôt, mais la voilà qui enlace tendrement celui qui deviendra très certainement son époux.

Et ce n'est peut-être pas un destin aussi terrible que je le pensais, au regard de ce qui pourrait lui arriver si elle s'amourachait d'un homme dans le genre du fils Belthram.

Que savons-nous de son bel ami au regard passionné ? Il est peut-être aussi malsain et dangereux que son camarade de jeu.

Je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour l'avenir de ma protégée, alors qu'elle rayonne et embrasse son prétendant, folle de joie qu'il lui ait offert un paquet dont je devine qu'il contient un livre.

Et là, stupéfaite, je surprends le regard de Mary posé sur le jeune Milton… Serait-il possible que ?.. Non ! Certainement pas ma douce et fragile Mary !

Je pousse un soupir et demande à Milton et aux deux jeunes garçons qui l'accompagnent, de me livrer dans la petite cour, le bois qu'ils ont dans leur charrette. Et de faire vite, car nous avons beaucoup de travail !

Et j'aimerais bien que mes jeunes apprenties cessent de glousser et de minauder devant ces garçons !

Une demi-heure plus tard, nous retrouvons enfin le calme nécessaire pour reprendre le travail. Nous devons présenter nos robes dans deux jours pour un nouvel essayage. D'ici là, les toilettes devront être prêtes et ne nécessiter que de menus travaux d'ajustement. Entre les broderies et le reste des accessoires à prévoir pour compléter les tenues, nous avons encore beaucoup à faire.

Alors que je prends congé d'une cliente venue passer commande d'une nouvelle robe, un jeune homme se présente sur le perron de

l’atelier et me tend une enveloppe cachetée, adressée à Virginia.

Un cachet en cire marqué de deux *W* entrelacés scelle l’enveloppe.

CHAPITRE 14

- William -

Comment ai-je pu ne pas voir plus tôt que Bertie commençait à prendre des chemins de plus en plus sombres ?

Nous avions bien remarqué avec Howard qu'il développait une affinité avec Ralph, attiré par son côté noir comme peut l'être un papillon par une lumière dans la nuit.

Leurs apartés ne nous ont pas échappé non plus et nous savons Ralph capable d'actes bien pires que les nôtres.

Lui aussi, nous le connaissons depuis longtemps, et nous constatons depuis quelques années qu'il utilise volontiers sa fortune pour accéder à des lieux et des produits qui ne peuvent lui apporter que des ennuis.

Il a souvent des échanges avec des personnages dangereux sans aucun doute recherchés par la police, en pleine connivence avec eux. Howard le soupçonne même d'avoir participé à des mauvais coups.

Nous pensons être loin de savoir jusqu'où peut aller sa noirceur, tout en refusant d'en savoir plus.

Bertie, quant à lui, est clairement sous son influence.

Howard, plutôt influençable lui aussi, a renoncé à essayer de mettre Bertie en garde et m'a donc abandonné ce rôle de protecteur. Mais pour moi, cela devient de plus en plus pesant chaque jour. Je dois avant tout penser à construire mon avenir. Et cela ne passera pas par Bertie !

Le temps de ces réflexions, me voilà arrivé chez moi.

Je retrouve Mère près du feu et dépose un baiser dans sa chevelure relevée en un chignon sage et odorant. Comme j'aimais, enfant, me plonger dans la chevelure dénouée de mère, juste avant le coucher ! Elle venait me souhaiter bonne nuit et nous parlions de la journée qui venait de passer. Serré contre elle, je retrouvais ainsi le giron maternel, seul capable de me protéger, estimais-je alors, des tempêtes de la vie.

— Avez-vous eu, Mère, mon message pour avertir de ma nuit chez Bertie ?

— Oui, mon fils. Mais vous savez qu'il conviendra désormais de ne plus dormir sous ce toit, qui est aussi celui de votre promise ?

— Oui, Mère. Lady Belthram m'a fait un discours à sa façon sur le sujet !

— À sa façon ?

— Oui. Nous étions avec plutôt dans le registre du chien de garde enragé.

— William !

— Le pire, Mère, c'est que j'imagine tout à fait que Lady Bethany ne manquera pas de prendre le même chemin. Je m'apprête, sur la volonté unique de mon père, à convoler avec une personne qui ne me rendra pas heureux.

— Mon Dieu ! C'est à ce point, William ?

— Mère ! N'avez-vous pas compris que lady Bethany m'inspire au mieux du respect et au pire de la pitié ? Elle n'a aucune personnalité, aucun intérêt pour quoi que ce soit, aucune passion, aucune… vie ! Elle ne m'inspire pas plus d'envie de la caresser qu'un vulgaire morceau de plâtre ! Et vous me parlez mariage ! Quelle ironie !

— Mon fils ! Vous me mettez au supplice. Le mariage n'est pas encore prévu et déjà vous êtes l'homme le plus malheureux de la Terre…

— C'est un peu ça, oui. Mais enfin, notre entreprise est florissante et de nouveaux projets très prometteurs s'ouvrent à nous.

— C'est vrai, mon fils.

— Avons-nous donc absolument besoin de nous associer à cette famille ? Ne pouvez-vous ouvrir les yeux de Père sur la situation dans laquelle il me met ?

— Le problème n'est pas tant pour votre père l'entreprise et son avenir, donc le vôtre, que le prestige d'associer notre nom à la vieille noblesse.

— Eh bien, dans ce cas, pourquoi ne pas marier Pearl à un jeune noble un peu « lent » comme elle et que sa famille désespère de voir convoler un jour ? Après tout, c'est Pearl l'aînée.

— Mais enfin, William, il faut penser à la descendance ! Et il n'est pas question pour Pearl d'avoir un jour des enfants.

— C'est vrai, Mère. Je suis désolé, j'ai laissé parler ma colère. La pauvre Pearl… Mais tout cela ne fait que nous déchirer, Mère. Je vais vous laisser vous reposer et je vais moi-même m'allonger un peu, dis-je en me levant. La nuit avec Bertie n'a pas été de tout repos.

— Oh ! Et alors, comment va-t-il, notre Bertie ?

— Je crains qu'il ne soit sur la mauvaise pente.

— Oh, mon Dieu, comme c'est triste ! Il a de mauvaises fréquentations ?

— Oui. Et cela semble le satisfaire pleinement !

— Comment réagit sa mère ?

— Justement, elle ne réagit pas… Et c'est bien là le problème, je pense.

Je me penche vers elle et dépose un baiser sur le dos de sa main.

— À plus tard, Mère, je déjeunerai avec vous trois. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu une bonne discussion bien virile avec Roy !

— Cela ne pourra que combler la mère que je suis, mon enfant. À tout à l'heure.

Une fois dans ma chambre, je m'allonge et cherche le sommeil. Mais il a décidé de ne pas venir. Allongé sur le dos, j'observe le plafond comme le font les enfants avec les nuages.

Quelques lézardes occupent mon esprit pour un temps. La silhouette de Virginia se dessine sur la blancheur du plafond et son sourire vient caresser mon cœur.

Suis-je en train de vouloir délaisser Lady Bethany uniquement pour aller au-devant de cette Virginia dont le rang social ne s'accorde en rien au mien ?

Je dois me montrer raisonnable…

Oui, mais, l'amour est-il raisonnable ? Et puis, est-il ici question d'amour ? Avec Virginia, je suis touché, j'éprouve des choses jamais ressenties, je ne veux qu'une chose, être à ses côtés. Est-ce cela l'amour ?

En raisonnant, j'en arrive à la conclusion que la rencontre avec Virginia n'a fait qu'accélérer mon désir de tout rompre avec Lady Bethany. Juste accélérer, et non pas provoquer. Une rencontre opportune.

Et encore, quand je dis « rencontre » nous n'avons même pas encore eu un seul tête-à-tête !

Je bondis hors de mon lit et me glisse sur la chaise face à mon secrétaire. Il va falloir remédier à cela ! C'est décidé, je vais proposer à la douce Virginia une vraie rencontre pour faire connaissance. Dans un lieu public tout ce qu'il y a de plus correct… et discret…

Un feuillet, une plume, de l'encre, une enveloppe. Voilà tout ce qu'il faut pour, peut-être, rendre un homme heureux.

Je ne trace que quelques mots, espérant trouver auprès de Virginia l'attention que j'espère.

Dois-je apposer mon cachet de cire avec mes initiales ? Cela ne risque-t-il pas de creuser un peu plus le fossé qui existe déjà entre nos deux conditions ? J'hésite.

Et puis, après tout, je suis un homme, non ? Et j'ai décidé de prendre mon destin en main. J'assumerai donc celui que je suis !

Je prends une bougie, l'allume, m'empare du bâtonnet de cire rouge et laisse tomber quelques gouttes épaisses au dos du pli, engluant le fil de soie plié en deux que j'y ai déposé. Puis j'applique mon sceau qui scellera ainsi mon destin.

La missive est prête, j'y inscris le mot Virginia, réalisant soudain que je ne connais pas son patronyme…

Je descends retrouver notre cocher et lui confie la lettre pour qu'il aille en fin d'après-midi la remettre à Virginia, après sa journée de labeur, à l'atelier dont je lui indique l'adresse.

Les dés sont jetés, je n'ai plus qu'à attendre demain, à l'endroit où je lui ai donné rendez-vous…

CHAPITRE 15

-Virginia -

Alors que nous étions chez la Comtesse, j'ai, de nouveau, aperçu William Wentworth. Il ne semblait pas souffrir du méchant coup d'aiguille que je lui ai malencontreusement assené ce matin, et c'est heureux !

Je m'en voudrais beaucoup de le savoir souffrant à cause de mon terrible réflexe. Quelle idée aussi de surgir devant moi sans crier gare !

J'ai été surprise de le rencontrer à nouveau chez les Belthram, puis je me suis rappelé qu'il devait probablement faire sa cour auprès de la jeune Lady.

J'ai bien compris qu'ils allaient prochainement se marier. Qu'un homme aussi séduisant projette de l'épouser, fait d'elle la femme la plus chanceuse du monde ! Elle doit être folle de lui !

Pourtant, il ne se comporte pas comme un prétendant devrait le faire. À chaque fois que je regardais dans sa direction, j'avais l'impression qu'il me dévorait des yeux.

Je me fais certainement des idées, mais enfin, à la place de Lady Bethany, je ne serais pas très heureuse de voir mon prétendant aussi peu empressé autour de moi !

C'est probablement ce qu'elle s'est dit, car elle était encore une fois d'une humeur affreuse. À moins que cela ne soit son caractère ordinaire, et dans ce cas, je souhaite bonne chance à ce pauvre William !

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire avec malice en pensant au triste sort qui attendait William si le caractère de la jeune Bethany était aussi effroyable.

Mais j'ai bien vite repris mon sérieux ! Miss Crawford m'observait avec un air sévère.

J'ai constaté qu'elle me surveillait ces derniers jours. Pourtant je sais qu'elle est très satisfaite de mon travail, et je ne pense pas lui avoir donné matière à se fâcher contre moi.

Mais quelque chose la tracasse à mon sujet, et je ne sais pas de quoi il s'agit.

Je reprends mon ouvrage en affichant une attitude concentrée, pour rassurer ma patronne.

Tandis que je couds, mes pensées me ramènent encore une fois à cette dernière rencontre avec William Wentworth. Finalement je ne sais rien de lui, je ne sais pas s'il est de ces rentiers qui ne travaillent pas où s'il exerce une profession.

Et quelle profession pourrait-il avoir ? J'ignore totalement ce que les hommes de son rang peuvent bien faire pour assurer leur train de vie. J'ai peur de me faire de trop belles idées sur lui.

Il est très souvent en compagnie du fils Belthram qui lui, ne travaille sans doute pas, comme la plupart des Lords.

William est peut-être comme lui, suffisamment riche pour se permettre de ne rien faire de sa vie. J'ai le sentiment qu'il est pourtant très différent, ou peut-être est-ce simplement un espoir que je nourris.

Belthram a un comportement déplorable, notamment ce matin quand il est entré dans le salon alors que nous finissions à peine de travailler sur les robes de nos clientes.

J'ai détesté le voir tourner autour de mes amies, Mary et Betty, comme un loup qui flaire sa proie. Et savoir que cet homme répugnant est l'ami de William me laisse perplexe.

Je n'aime décidément pas cette famille Belthram, et j'espère ne plus rien avoir à faire avec eux quand nous aurons livré leur commande.

Milton est passé nous voir à l'atelier, pour aider à rentrer le bois que Miss Crawford avait commandé. Il est venu avec un cadeau spécial, que je connais déjà : il a relié lui-même un livre de Jane Austen et me l'a offert en cadeau de Noël. Il doit rentrer en Cornouailles pour les fêtes, et a souhaité m'offrir ce cadeau avant son départ.

Il sait que le travail à l'atelier va m'occuper à temps plein et que nous n'aurons pas la possibilité de nous revoir avant plusieurs jours, sans doute après le Nouvel An.

Je lui ai confié en retour des cadeaux pour lui et sa mère, à n'ouvrir que le jour de Noël. J'ai confectionné une très belle chemise pour lui, et une cape doublée de fourrure pour Nanou.

Milton est tellement différent de William ! Avec lui, je sais exactement à quoi m'en tenir, c'est un homme si gentil, et pas compliqué. Alors qu'avec William, je suis devant un abîme d'incertitudes. Je sens au fond de moi que je lui plais, mais j'ignore ce qu'il espère.

Il n'est pas question que j'entretienne une relation avec cet homme, comme le ferait une comédienne. Je ne peux rien espérer de sérieux, moi qui ne suis qu'une simple couturière.

Et pourtant, Dieu sait que cet homme me trouble… Je me sens vivre

avec intensité dès qu'il est près de moi, quand je sens son regard intense posé sur moi.

Jamais je n'ai éprouvé d'émotions aussi fortes avec Milton ! Nous nous connaissons depuis l'enfance. Avec lui, je suis en terrain connu, il n'y a aucun mystère, aucune zone d'ombre entre nous. Il est rassurant et j'ai en lui une totale confiance.

Mais est-ce suffisant pour assurer un ménage heureux ? Jusqu'à hier, j'aurais répondu sans hésiter que oui. Aujourd'hui, j'ai peur que cela ne me suffise plus.

Mais pour rien au monde je ne voudrais faire souffrir mon cher Milton.

De toute façon, j'ai bien vu que des sentiments beaucoup plus forts sont en train de naître entre Mary et lui. Une rupture ne serait pas aussi tragique à vivre pour Milton.

Je me frotte les yeux qui commencent à me démanger, et j'augmente la luminosité de la lampe à pétrole posée près de moi. Mes amies sont elles aussi concentrées sur leurs ouvrages et toutes ont les yeux rougis de fatigue. Miss Crawford nous a laissées pour recevoir une cliente, mais nous rejoint bientôt.

— Prenez donc une pause les filles, nous dit-elle en souriant. Et profitez-en pour rentrer un peu de bois pour la nuit. Virginia, tu veux bien me suivre dans le salon ?

Je me lève en étirant ma nuque qui me brûle un peu et j'accompagne ma patronne. Je suis étonnée qu'elle ferme la porte derrière moi. De quoi veut-elle donc m'entretenir à huis clos ?

— Virginia, j'ai réceptionné une lettre qui t'est destinée. Je pense savoir de qui elle émane. Je te demanderai de réfléchir avant de consentir à ce que cet homme va probablement te demander.

J'ouvre grand les yeux, interloquée par son discours. Que veut-elle dire ?

Miss Crawford soupire longuement et me prend les mains.

— Tu es jeune et encore innocente ma chère enfant. Je veux que tu gardes à l'esprit que certains hommes ont des intentions dangereuses, notamment envers de jeunes et jolies femmes comme toi. Ne te laisse pas éblouir par les beaux discours, surtout s'ils sont tenus par des hommes qui ont la beauté du diable.

Je comprends ce qu'elle veut dire, en découvrant la lettre dont le cachet porte les initiales de William Wentworth.

Je regarde Miss Crawford en hochant doucement la tête.

— N'ayez crainte, Miss. Je ne ferai pas les mêmes erreurs que ma mère.

En suis-je bien certaine ?

CHAPITRE 16

- William -

Je n'ai pas partagé un déjeuner avec ma famille depuis des lustres ! Je me sens aussi nerveux qu'une jeune fille à son premier rendez-vous galant, intimidé par ma propre famille !

Je réalise, en voyant arriver Pearl vers moi, qu'elle est vraiment une très jolie jeune fille. C'est tellement dommage qu'elle ne puisse avoir une vie normale.

— Will !

Pearl vient de me sauter au cou comme elle le faisait quand nous étions tout petits. Elle n'a guère évolué depuis cette époque-là !

— Ma Pearl chérie, dis-je. Tu sais que tu es une jeune fille, tu devrais te comporter avec un peu plus de retenue.

Elle prend aussitôt une mine bougonne et se dirige vers mère en baissant la tête.

— Will pas content, maman. Il veut pas mes câlins.

— Bien-sûr que si ma chérie ! N'est-ce pas, Will ?

— Allez, viens là sœurette, viens me faire un gros câlin. Je te taquinais. Tu sais bien que j'aime te faire marcher, non ?

Elle se précipite dans mes bras.

— Will coquin. Maman, Will coquin ? dit-elle en se tournant vers Mère.

— Oui, ma chérie, ton frère a toujours été un farceur.

Elle nous regarde tous.

— Allez, tout le monde à table, vous voulez bien ?

Une fois installés, c'est Roy qui prend l'initiative de la conversation.

— Mon grand frère, j'ai une nouvelle à t'annoncer.

— Tu vas te marier ?

— Ah non ! Pas question. J'attends que tu aies convolé pour y penser à mon tour.

— Pearl aussi va se marier, ajoute notre sœur, comme les poupées !

Mère lui prend la main et la presse légèrement, lui donnant ainsi la consigne de se taire.

Pearl obéit en boudant un peu tout de même.

— Alors, mon frère ? Qu'as-tu à m'annoncer que Mère ne m'ait pas encore dit ?

— Mère, vous lui avez parlé ? demande-t-il en se tournant vers elle.

— Mais non ! Vous voyez bien qu'il vous fait marcher, et vous, vous courez à la place !

— Allez ! Dis-moi tout.

— Eh bien, aussi incroyable que cela puisse te sembler, mon équipe d'aviron a remporté toutes les compétitions auxquelles nous avons participé et à ce titre, nous allons faire une rencontre amicale pour le Nouvel An au profit des déshérités.

— Mais c'est magnifique ! Bravo ! Tu vas devenir bien meilleur que moi si tu continues.

— Oh, attends ! Tu ne sais pas le plus beau.

— Alors là, je brûle d'impatience. Je t'écoute.

— Tout d'abord, cette rencontre se disputera contre Oxford, avec d'autres équipes. Il y aura plusieurs poules. Et selon nos résultats, ceux d'entre nous qui désirent entrer dans cette école auront une chance supplémentaire.

— Ah, mais ça, c'est une occasion incroyable !

— Je ne te le fais pas dire ! Et maintenant, deuxième excellente nouvelle.

— Quoi ? Il y a encore mieux ?

— Devine quelle place j'ai décrochée à cette occasion ?

Je le regarde, ébahi.

— Non ! Ne me dis pas que tu...

— Si, grand frère, je serai le barreur !

— Mon Dieu ! Mon petit frère n'est donc plus si petit, tout cela est exceptionnel ! Nous allons passer un sacré Nouvel An !

Je me tourne vers notre mère.

— Mère ! Vous vous rendez compte !

— Oui, les enfants, je me rends parfaitement compte. Et je suis... si fière de vous, mes petits. Si fière de vous...

Pearl bat des mains, exprimant ainsi sa joie. Elle est loin de comprendre la portée de tout cela, mais elle sait qu'il est question d'aviron. Et ça, elle adore.

La suite du repas est très animée. Cette excellente nouvelle a mis du baume au cœur à tout le monde. J'en ai quasiment oublié mes soucis personnels.

Au moment du café, Pearl est encouragée à rejoindre sa chambre pour y faire déjeuner ses poupées. Elle n'est pas autorisée à boire du café, mais en a toujours envie. Elle nous embrasse tous en serrant Roy un peu plus fort.

— Bravo Roy, dit-elle. Toi, tu vas faire plus fort que Will, ajoute-t-elle en me regardant d'un air taquin.

— Eh ! Vilaine fille, tu me fais bisquer, c'est ça ?

— Pearl taquiner Will ! dit-elle en tapant ses mains de plaisir.

Puis elle part vers sa chambre, accompagnée par sa nurse, qui garde toujours un œil sur elle lorsque Mère ne s'en occupe pas elle-même.

Je prends la main de Mère et l'embrasse doucement.

— Père et toi avez été exceptionnels en gardant Pearl parmi nous. C'est loin d'être le cas dans les familles qui ont de tels enfants.

— Elle est gentille, dit mère. Pas toujours facile à garder sur la ligne droite. Mais elle a beaucoup appris au fil des années. Une enfant de trois ans enfermé dans le corps d'une belle jeune fille…

Elle prend nos mains à Roy et moi et nous sourit tendrement.

— Nous formons une famille et rien ni personne ne pourra nous atteindre.

Mère serre un peu plus fort nos deux mains, puis les relâche et fait sonner la cloche posée près d'elle. Notre majordome arrive et attend.

— Vous pouvez nous servir le café.

La chaleur du breuvage nous fait du bien. Je le sirote lentement pour réchauffer l'intérieur de mon corps.

Après avoir encore félicité Roy et l'avoir serré dans mes bras, je vais lire un peu dans la bibliothèque. Je me surprends à devoir relire plusieurs fois la même page, tant ma concentration est fragile. Le visage de Virginia ne cesse de s'interposer entre mes yeux et les pages.

Ses lèvres bougent et m'envoient des mots doux, sa peau blanche et diaphane appelle le contact de ma paume, ses cheveux de feu dansent comme les flammes de l'âtre. Je ressens une chaleur intense au creux de mon ventre et imagine sa tête posée sur mon épaule. Comme il doit être doux de caresser ses épaules, son visage, les courbes de son corps.

Et puis, comme elle s'accorderait avec ma famille. Elle y trouverait sans problème une place parfaite. C'est du moins ce que j'aime à croire…

Je m'endors ainsi, blotti en rêve dans ses bras, laissant glisser au sol le livre que je ne parvenais pas à lire.

Comme toute la maisonnée, je suis surpris par le son de la cloche d'entrée qui résonne dans le hall. Mère attendrait une visite ? Elle ne m'a rien dit, pourtant.

Des voix se font entendre, celle de la Comtesse Belthram et sa fille. Que font-elles là ?

Je sais déjà de quoi il retourne. Je vais payer cher les jeux de regards au cours de la séance d'essayage.

CHAPITRE 17

- Édith Wentworth -

Je cache mon étonnement lorsque notre majordome m'annonce la présence de la Comtesse de Belthram et de sa fille. Cette visite n'avait pas été annoncée et me laisse perplexe.

William est allé se reposer dans la bibliothèque et je suis seule dans le petit salon, occupée par mon courrier, en compagnie de ma petite Pearl, qui dessine calmement. C'est la seule activité qui canalise suffisamment longtemps son énergie et pour laquelle elle a développé un certain talent. Toute fière, elle me montre chaque dessin terminé.

J'invite la Comtesse et sa fille à prendre place auprès de moi. Je ressens immédiatement une colère sous-jacente dans les gestes vifs de la Comtesse, qui évite mon regard.

La jeune Bethany, quant à elle, lance un regard sévère à ma petite Pearl qui, fort heureusement, garde le nez collé à sa feuille de dessin et n'en voit rien.

— C'est un plaisir de vous recevoir, Madame la Comtesse. J'espère que vous n'avez pas pris froid, il est très courageux de sortir alors qu'un monceau de neige encombre nos rues.

— Vous comprenez donc que l'objet de ma visite ne peut en être qu'important, me rétorque-t-elle en s'affalant dans un fauteuil.

Je fronce les sourcils, heurtée par le ton péremptoire de la Lady.

— Que se passe-t-il donc pour que vous preniez de tels risques ?

Elle jette un regard à sa fille qui baisse les yeux en rougissant. Je commence à craindre un problème entre elle et mon fils.

— Je vous en prie, dis-je, ne me laissez pas si longtemps dans l'ignorance.

C'est ce moment que choisit ma fille pour enfin lever la tête et se rendre compte que nous avons de la visite. Son joli visage s'éclaire brusquement, et elle s'élance vers nous pour saluer nos visiteuses.

—Bonjour ! Je suis Pearl. Pearl Wentworth.

Elle a bien retenu ce que nous lui avons appris sur la façon correcte de se présenter. Je souris devant ses efforts, mais suis aussi émue, en

la voyant faire beaucoup d'efforts pour maîtriser son enthousiasme, comme je lui ai souvent commandé de le faire en présence d'inconnus.

Elle chiffonne nerveusement le devant de sa robe, en dodelinant sa tête.

— Voici ma fille, Pearl. Je me place près d'elle, prête à l'arrêter si l'envie la prenait de se jeter dans les bras de la Comtesse ou de sa fille.

Lady Belthram ne peut dissimiler sa surprise et nous regarde, les yeux grands ouverts.

— Votre fille ? Nous pensions que vous n'aviez que vos deux garçons.

— J'ai effectivement deux garçons… et ma petite Pearl.

Je me tourne vers Pearl et lui saisit les mains.

— Bethany est la jeune femme qui va se marier avec ton frère, lui dis-je en plongeant mon regard dans ses yeux rieurs.

Pearl se met à taper joyeusement dans ses mains en poussant de petits cris de joie. Bethany s'est immédiatement raidie et s'enfonce dans son fauteuil, comme si l'attitude de sa future belle-sœur l'effrayait. Elle échange un regard stupéfait avec sa mère.

Sans que j'aie pu l'en empêcher, ma fille se précipite vers la jeune Lady et la saisit par la main pour l'entraîner avec elle.

— Viens ! Pearl va te montrer les oiseaux ! Viens !

Bethany retire violemment sa main et pousse un cri de frayeur.

— Mère ! crie-t-elle. Ne la laissez pas me toucher !

Effrayée, ma fille vient se réfugier près de moi.

Je cache difficilement mon mécontentement, et je sonne la gouvernante de Pearl, afin qu'elle l'emmène loin de nous.

— N'ayez crainte, dis-je d'une voix dure. Cette enfant est aussi inoffensive qu'un chaton.

Puis je me tourne vers la Comtesse.

— Pouvons-nous en revenir à l'objet de votre visite, Madame ?

Je lisse nerveusement le devant de ma robe en reprenant place dans mon fauteuil.

— Pourquoi Bethany n'accompagnerait-elle pas votre chère enfant ? propose la Comtesse d'une voix radoucie. Elle serait enchantée d'aller voir les oiseaux dont votre fille lui a parlé. Allez ma fille, et comportez-vous bien.

Lady Belthram, consciente que leurs attitudes à toutes les deux étaient sans doute offensantes, jette un regard sévère à Bethany, qui ne peut que s'exécuter.

— Nous ignorions que vous aviez une enfant… particulière, reprend-elle quand nos deux filles sont sorties. Vous n'avez jamais envisagé de la confier à une institution spécialisée ? Je sais qu'il existe à Londres, un endroit de ce type, dirigé par des aliénistes et où sont internés des

enfants comme votre fille. Savez-vous qu'on y rencontre des membres de familles issues des meilleurs milieux ? Quel drame effroyable !

Je garde mes mains jointes afin de les empêcher de trembler. Cette litanie faussement bien pensante m'a dégoûtée au plus haut point.

Jamais nous n'avons pu nous résoudre à confier notre petite Pearl à ces institutions. Il fut un temps où Walter l'avait envisagé, pour aider notre fille, quand nous pensions que c'était encore possible.

Mais en allant visiter des institutions, il a pu voir la façon dont les résidants étaient traités. Les pauvres enfants vivaient dans des conditions atroces, soumis aux expériences les plus inhumaines, dont il refusa toujours de me donner les détails. Comment aurions-nous pu infliger cela à notre propre fille ?

— Nous n'avons jamais considéré que vivre avec Pearl soit un drame effroyable, dis-je froidement.

La Comtesse me regarde fixement.

— Bien-sûr, mais dans notre milieu, enfin, je veux dire, celui de ma famille, il est impensable que des êtres… fragiles, puissent être… exposés. Comprenez-moi, je n'ai absolument rien contre votre enfant, qui me semble délicieuse, mais nul ne doit connaître l'éventualité d'un problème qui pourrait se retrouver chez nos descendants. Enfin, vous me comprenez ma chère. Il n'est pas possible que cette possibilité soit dévoilée. Je vous ferai parvenir le nom d'un célèbre aliéniste qui pourra prendre en charge votre fille.

Je suis prise d'une folle envie de chasser cette femme odieuse de ma maison, mais je parviens à garder mon calme.

— C'est inutile, mon mari et moi savons exactement comment nous occuper de notre fille. Mais j'imagine que ce n'est pas l'objet de votre visite.

— Non, évidemment, rétorque la Comtesse, agacée. Je voudrais aborder avec vous un sujet dont j'estime qu'il convient de ne pas le laisser s'alourdir.

— Rien de grave, j'espère ?

— Vous jugerez par vous-même. J'ai promis à ma fille d'éclaircir un sujet qui lui a causé de la peine.

—Je vous écoute, dis-je en me penchant vers elle en signe d'intérêt.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, il s'agit de votre fils. Vous savez peut-être qu'il était avec Bertie ce matin ? Dans notre demeure.

— Oui, il l'a évoqué.

— Nous avions une séance d'essayage, ma fille et moi. Bertie et votre fils se sont joints à nous avant le départ des couturières, et William a échangé à plusieurs reprises des regards insistants et déplacés avec une des jeunes cousettes.

— Oh ! C'est donc cela… Je ne sais que vous répondre.

— Je ne suis ici que pour une chose : savoir si votre fils est coutumier de ce type de comportement.

— Je vous comprends…

— Auquel cas, cela signifie-t-il que nous devions remettre en question l'union de nos deux familles ?

Je garde les yeux baissés, afin de ne pas lui montrer la colère qui m'étreint. Après avoir effrayé ma fille de façon inconséquente, après avoir insinué qu'elle devait être internée pour ne pas salir l'image de leur famille, la voilà qui vient accuser, sous mon toit, mon fils de se comporter comme un vulgaire voyou.

— Je connais assez mon fils, Madame, pour être certaine qu'il ne peut se comporter de la sorte. Nous sommes des mères, mais aussi des femmes, et comme moi, vous connaissez les hommes et leur besoin de plaire, dis-je enfin, conciliante.

— J'aimerais tout de même avoir votre assurance que cela ne se reproduise pas. Je réfléchis en effet sérieusement à protéger ma fille Bethany en vous permettant de reprendre votre parole, avant que nous ne soyons plus engagés…

C'est donc là qu'elle voulait en venir. Aurait-elle trouvé un parti plus intéressant pour sa fille ? Si tel était le cas, je crains que William et moi n'ayons quelques difficultés à dissimuler notre soulagement…

Mais je sais aussi à quel point Walter souhaite cette union.

— Je comprends parfaitement votre position, Madame. Bon nombre d'épouses se retrouvent enfermées dans un mariage avec des maris qui se comportent de la pire des façons avec elles. J'ai peine à croire que mon fils puisse un jour se comporter de la sorte. Mais si telles sont vos craintes, il nous faut alors en discuter avec votre époux et le mien, afin de délier les arrangements qu'ils ont déjà pris.

Je regarde, impassible, les couleurs quitter le visage de la Comtesse. Je ne suis pas sans savoir que mon époux a déjà consenti un prêt très important au Comte de Belthram.

— Mon époux est fort occupé dans notre domaine familial, je pensais qu'une simple discussion entre mères pourrait assainir cette situation, répond-elle avec un sourire crispé.

— Oui, bien sûr, je comprends qu'il soit occupé. J'imagine que l'entretien d'un tel domaine nécessite beaucoup de travail… et de moyens financiers.

La Comtesse se tortille à présent dans son fauteuil, visiblement mal à l'aise, et en a oublié de boire sa tasse de thé.

— Oh, vous n'avez pas touché à votre thé ! Il doit être froid à présent ! Je nous fais apporter une théière bien chaude, pour continuer notre conversation, entre mères.

La Comtesse a perdu de sa superbe, et c'est avec un ton plus

doucereux qu'elle reprend la parole.

— Je vous remercie… Eh bien, pourriez-vous toucher un mot de notre conversation à monsieur votre fils ? Voyez-vous, ma chère petite a été très chagrinée par cet incident. Elle est très attachée à votre fils et construit déjà son avenir sur cette union.

— Je comprends tout à fait. Entre mères, nous ne pouvons que nous comprendre, n'est-ce pas ?

Nous nous levons et nous apprêtons à sortir de la pièce lorsque nous entendons des cris venant *a priori* du petit salon.

CHAPITRE 18

- William -

Je n'ai pas souvenir que Lady Belthram et Bethany devaient visiter ma mère, et je suis sûr que c'est une surprise pour ma mère aussi. Que viennent-elles faire ici ? Probablement se plaindre de mon comportement de tantôt. Bethany a, sans aucun doute, perçu l'attrait qu'avait sur moi la jeune et jolie couturière qui confectionne sa robe. Viennent-elles se plaindre ? Viennent-elles mettre un terme à ce projet insensé de fiançailles ? Je n'ose en rêver, je sais que mon père ne l'accepterait pas aussi facilement.

Je me verse un verre de cognac et m'installe tranquillement dans mon fauteuil préféré, près de la cheminée. Je fais lentement tourner l'alcool dans mon verre, pour le réchauffer. Sa couleur me rappelle la magnifique chevelure cuivrée de Virginia.

J'entends soudain les cris de joie de Pearl, qui surgit, suivie de sa gouvernante et de Bethany. Le bruit ne tarde pas à attirer Roy qui nous rejoint dans la bibliothèque.

— Je suis désolée, Monsieur William ! Je n'ai pas pu la retenir.

Ma sœur est très agitée, elle a senti une situation qui sort de l'ordinaire.

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien, viens me voir ma petite Pearl.

Lady Bethany nous observe, effarée. À mon sens, elle n'a jamais rencontré Pearl et je ne suis même pas certain qu'elle connaisse la particularité de notre sœur. Bertie lui-même ne l'a jamais vue. Ou alors lorsque nous étions enfants.

— Bethany, je vous présente ma sœur, Pearl. Vous connaissez déjà Roy, je crois.

— Oui, tout à fait. Ravie de vous revoir.

Et elle tend sa main à Roy, qui pratique fort bien le baise-main. Pearl me regarde, ne sachant que faire, mais voyant son frère baiser la main de Bethany, elle se précipite vers elle et la prend dans ses bras en éclatant de rire et en criant « Amie Pearl ! Amie Pearl ! ».

Les nouveaux venus ont toujours déclenché chez elle une sorte de sur excitation, un débordement d'affection et d'expression de celle-ci.

Lady Bethany, totalement paniquée, se met à hurler et essaie de détacher les bras de Pearl qui l'enserre.

Mais plus elle tire sur les bras de ma sœur, plus celle-ci resserre son étreinte.

Roy et moi intervenons, prenant fermement les mains de Pearl et lui parlant gentiment à l'oreille, même si les hurlements stridents de Lady Bethany couvrent à coup sûr nos voix, et contribuent à l'effrayer.

À force de gestes doux et précautionneux, nous parvenons à séparer les deux jeunes filles et Roy entraîne une Pearl toute frémissante et terrifiée dans une autre pièce.

— Mais enfin ! hurle Lady Bethany, cette jeune fille ne peut être votre sœur ! C'est impossible ! Votre mère m'a dit la même chose, et pourtant c'est inconcevable ! Ce monstre s'est jeté sur moi, vous en êtes témoin, William ?

Je me retiens de répondre.

La Comtesse, alertée par les cris de sa fille, arrive sur ces entre-faits, suivie de ma mère, qui me jette un regard bien sombre.

— Mère ! J'ai de nouveau été agressée par cette attardée ! Elle est terriblement dangereuse. Elle a voulu m'étouffer dans ses bras. C'était affreux !

La Comtesse attrape la main de sa fille et la tire à elle.

— Qu'est-ce qu'il vous prend, ma fille, de réagir aussi violemment à une banale marque d'affection de cette jeune fille ? Votre future belle-sœur ! Pour qui nous faites-vous passer ?

— Mais enfin, mère, cette… espèce de… elle m'a agressée comme une bête sauvage ! Elle voulait me faire du mal, vous dis-je !

— Taisez-vous ! Quelle godiche vous faites ! Cessez de vous donner en spectacle et présentez vos excuses à Madame Wentworth. Sa fille est charmante ! Un peu impétueuse, sans doute, mais charmante. Quant à vous, vous n'êtes qu'une… une impertinente, et beaucoup trop timorée.

— Mais, Mère…

— Présentez vos excuses à toute la famille Wentworth, ma fille. Immédiatement !

Lady Bethany n'eut d'autre choix que de s'exécuter. Ce qui lui coûta beaucoup, de toute évidence. Elle dut même présenter ses excuses à Pearl, encore en pleurs.

— Pauvre petite, dit la Comtesse. Regardez ce que vous avez fait, ma fille. Cette jeune fille est toute retournée par votre faute.

Lady Belthram prend rapidement congé en compagnie de sa fille.

Elle trouve tout de même le temps de glisser une dernière phrase à ma mère.

— J'espère, ma chère, que vous ne nous tiendrez pas rigueur de cet incident… ?

— Ne vous inquiétez pas. Ma fille est un ange, voyez-vous. Mais un ange un peu particulier...

La Comtesse lâche pour toute réponse un sourire pincé, qui lui a de façon évidente demandé beaucoup d'efforts pour s'exprimer.

Lady Bethany se retourne tout à coup vers moi.

— William, notre sortie à cheval demain matin tient-elle toujours ?

Je regarde ma mère qui me signifie d'un abaissement de ses paupières qu'il vaut mieux acquiescer.

— Bien-sûr. Je serai aux écuries à neuf heures. Cela vous convient-il ?

— Absolument ! Je vous y rejoindrai en compagnie de mon amie Lady Ashley.

— Dans ce cas, parfait. J'arriverai en avance et ferai préparer vos montures, dis-je n affichant un sourire sans joie.

Nous nous saluons tous. La Comtesse semble satisfaite.

Lorsqu'elles sont parties, Mère se tourne vers moi.

— Je crois que je vais devoir provoquer une discussion avec votre père au sujet de cette union. Quant à vous, mon fils, voyez demain ce que cette sortie équestre pourra vous apporter.

CHAPITRE 19

- William -

De bon matin, je me suis levé pour faire quelques exercices avant de partir aux écuries en périphérie de Londres, où nous aimons monter. Je préfère échauffer un peu mes muscles avant de monter. Une demi-heure de pompes et autres échauffements me suffit pour sentir mon corps se réveiller.

Après cela, je vais me détendre dans un bain chaud que je termine en m'aspergeant d'un broc d'eau glaciale.

Me voilà prêt à en découdre avec le plus fougueux des étalons !

Aussi tôt le matin, j'apprécie de prendre une boisson chaude dans la cuisine, en compagnie de la cuisinière, qui officiait déjà chez nous avant ma naissance. Elle me reçoit en me serrant dans ses bras herculéens.

— Monsieur William ! Nous ne vous voyons plus beaucoup par ici ces derniers temps !

— C'est vrai, Martha, j'avoue que je vais ai un peu abandonnée depuis quelque temps.

— Je vous revois encore en train de plonger vos narines dans mon lait de poule, après avoir joué dans la neige avec monsieur Roy et mademoiselle Pearl.

— Ah !.. Votre lait de poule, Martha ! Un breuvage qui devrait être recommandé par les médecins aux personnes frappées de mélancolie !

Martha éclate de son rire qui fait trembler les murs de notre demeure depuis toujours.

— De quoi avez-vous besoin, monsieur William ?

— Un grand bol de café brûlant et quelques tartines dont vous avez le secret, Martha.

Pendant que son aide prépare un bol de café, Martha attrape l'énorme miche de pain et la cale contre sa poitrine pour y couper une longue tranche, qu'elle passe dans le four pour la griller. Elle sait que j'adore regarder fondre le beurre sur le pain chaud et croustillant avant de croquer dedans à pleines dents.

Avec une telle prévenance pour démarrer la journée, celle-ci sera

forcément bonne.

Je quitte notre demeure quinze minutes plus tard. Il me faut compter une demi-heure pour parvenir aux écuries.

Une fois sur place, je vais demander aux palefreniers de sortir nos trois chevaux afin que les garçons de courses puissent les préparer.

Aujourd'hui, Lady Ashley sera notre chaperon. Elle est une amie et une confidente de longue date de Bethany. C'est une jeune fille très sage et très réfléchie, qui a la capacité de mettre un peu de plomb dans la tête de son amie. Ce qui est une excellente chose !

Je n'attends pas longtemps. Leur calèche arrive déjà et les deux demoiselles descendent, en tenue d'équitation. Ce qui me permet de mieux remarquer encore une fois que Lady Bethany présente un réel embonpoint, qui la gêne dans ses mouvements.

Nous partons en promenade quelque quinze minutes plus tard et Lady Ashley reste en retrait derrière nous, de façon à ne pouvoir entendre notre conversation, tout en ayant un œil sur notre comportement. Mais je sais bien que sur leur retour, Bethany racontera l'intégralité de notre promenade à son amie !

Au départ, nous n'entendons que le bruit des sabots de nos montures, sur le sol encore gelé de la forêt.

— Dites-moi, William, puis-je vous poser une question ?

— Bien-sûr, Lady Bethany.

— Par pitié, appelez-moi juste Bethany. Vous m'avez presque vue naître. N'oubliez pas que nous avons quatre années d'écart et que vous connaissiez Bertie avant ma venue au monde.

— C'est pourtant vrai… Bethany.

Un court silence nous permet de réfléchir.

— William, dites-moi si je me trompe, mais il me semble que vos sentiments pour moi sont bien moins intenses que ceux que j'ai pour vous. N'est-il pas ?

— Lad… Bethany, c'est très difficile pour moi de parler de cela avec vous.

— Écoutez William, nos parents ont décidé de nous marier. Il s'agit d'un engagement d'une vie. Nous ne pouvons pas traiter cela à la légère.

— C'est pourtant vrai.

— Alors, dites-moi, qu'éprouvez-vous pour moi, William ?

Je la regarde, mais elle est concentrée sur notre route.

— Confiez-moi d'abord vos sentiments pour moi, si vous en êtes d'accord.

Elle tourne son visage poupin vers moi.

— Eh bien, lorsque j'étais enfant, bien sûr j'étais amoureuse de l'ami de mon grand frère. Je vous observais en cachette et je rêvais de vous voir un jour venir demander ma main à Père.

— Oh…

— Oui ! Des rêves de gamine, de petite étourdie qui voudrait être une princesse ayant trouvé son prince charmant. Alors, lorsque Père et Mère ont commencé à me parler de cette union, j'ai cru que mon vœu de petite fille s'exauçait. J'étais aux anges !

Je ne pouvais que garder le silence.

— Soyez honnête, William, que suis-je pour vous ?

— Eh bien, vous l'avez dit, Bethany, je vous connais depuis votre naissance. Je me rappelle encore le jour où je vous ai vue pour la première fois, dans votre lit de bébé !

— C'est vrai ?demande-t-elle, le visage rayonnant.

— Oui ! C'était la première fois que je voyais un bébé et que je pouvais m'en souvenir. Roy est né quand j'avais onze mois. Je n'ai aucun souvenir de lui à cette époque.

— C'est étonnant, effectivement. Mais c'est tout de même un peu gênant de se dire qu'on va épouser quelqu'un qui vous a connue bébé…

— Oh ! Je ne voyais pas les choses ainsi.

— Et donc ? Qu'éprouvez-vous pour moi ?

— Je crois, Bethany, que je vous ai toujours vue comme une petite sœur. Une petite sœur qu'il convenait de protéger.

— Donc, épouser une petite sœur, ce n'est pas possible ?

Arrêtant nos montures, nous nous regardons quelques instants.

— C'est sans doute cela, oui, Bethany.

Elle ne répond pas.

— Mais… et vous, Bethany ? N'êtes-vous pas meurtrie par ma réponse ?

— William, je crois avoir réalisé il y a peu que le fait de vous épouser était une sorte de rêve. Un idéal, en quelque sorte. Mais qu'il était aussi tout à fait idiot de vouloir faire de ce rêve une réalité !

— Que me dites-vous, Bethany ?

— Je vous dis que… dans cet immense besoin d'amour qui m'étreint en permanence, j'ai cru que vous seul pourriez combler ce manque d'amour.

Elle s'arrête un peu avant de poursuivre.

— Mais j'ai compris aussi que je me trompais. J'ai pour vous beaucoup de tendresse et d'admiration. Et j'ai été amoureuse comme une petite fille de l'ami parfait de son grand frère. Mais aujourd'hui, mon cœur ne bat plus de cette façon pour vous.

— Bethany, ai-je bien compris ?

— Je crois que oui ! dit-elle en riant.

— Pourtant, votre mère, hier encore, me parlait de votre immense amour pour moi. Je ne comprends pas.

— Ma mère a vu ce qu'elle voulait voir. Elle a donné à mes

sentiments pour vous le sens qu'elle voulait leur voir.

— Mais alors, qu'allons-nous faire ?

— Faire, je ne sais pas. Mais espérer, ça oui, je sais. Espérer qu'un *deus ex machina* vienne nous libérer de ce projet.

— Nous risquons d'attendre longtemps !

— Je vais essayer de mon côté d'en parler à mon père. Il sait m'écouter et a un cœur d'or.

— J'en ai déjà parlé à ma mère.

— Oh ! Voyez-vous ça !

— Mais je crains que nous ne soyons prisonniers des décisions de nos familles. Nous sommes déjà très engagés l'un envers l'autre. Mon père, vous le savez sans doute, a d'ores et déjà remis au votre des sommes conséquentes pour les réparations de votre demeure familiale.

— Alors, William, nous allons devoir multiplier nos prières pour que le destin décide de nous aider.

— En espérant que toutes ces prières soient suffisantes…

Nous avons terminé notre promenade sans mot dire, mais chacun pouvait ressentir le soulagement de l'autre. Parler avec honnêteté, dire ce que l'on pense est toujours apaisant pour l'âme.

Nous laissons nos chevaux aux palefreniers et revenons vers les fiacres qui nous attendent.

Mon cocher ouvre déjà la porte du mien et je salue Bethany et Lady Ashley.

La porte du fiacre des deux Ladies s'ouvre et le frère de Lady Ashley en descend. Il vient me saluer. C'est un jeune homme d'une grande gentillesse et débordant de vie.

Il rejoint sa sœur et Bethany.

Ah… Mais voilà à quoi ressemble le regard d'une jeune fille dont le cœur bat à en exploser à la vue de celui qui est fait pour elle ! Bethany éprouve donc pour ce jeune homme autre chose que de la simple camaraderie…

Ce même regard que j'ai pu lire sur le visage de la douce Virginia lorsque nos yeux s'accrochent…

Cette sortie équestre aura décidément été riche en révélations !

Je rejoins notre maison de fort bonne humeur.

Et en plus de tout, je dois rencontrer Virginia en fin de journée !

Mère, me voyant aussi jovial, m'interroge du regard. Je l'embrasse alors sur la joue, ce qui a l'heur de la faire rire.

— Mon fils ! Qu'est-ce qui vous rend aussi joyeux ? Que se passe-t-il ?

— Il y a, Mère, que Lady Bethany ne m'aime pas !

— Comment ? Mais c'est affreux !

— Mais non, Mère ! Bethany est amoureuse. Je suis amoureux. Mais pas l'un de l'autre.

— Mais enfin, William, qu'allons-nous faire ?

— Nous allons, pour le moment, attendre que le destin veuille bien nous apporter son aide.

— Je ne comprends rien à tout cela, mon fils.

— Ne vous inquiétez pas, Mère. Pour l'heure, je suis rassuré. Ni Lady Bethany ni moi n'avons envie de nous marier. C'est un soulagement immense.

Mère me regarde, les bras lui en tombant.

— Je vous laisse, Mère, j'ai à faire. Et je mangerai à l'extérieur.

Je monte deux par deux les marches qui mènent à ma chambre. Mère m'envoie une dernière phrase.

— Mais enfin, William, dans ce cas, de qui êtes-vous amoureux ?

— Chaque chose en son temps, Mère ! Chaque chose en son temps.

Je l'entends pousser un soupir de lassitude, avant d'aller vers l'office pour jeter un œil aux derniers préparatifs du déjeuner.

À treize heures, je suis attablé dans l'auberge où j'aime manger seul lorsque je dois réfléchir. J'y viens toujours avec un livre. Aujourd'hui, c'est Jane Austen, « Orgueils et préjugés »... Plutôt d'actualité pour moi en ce moment !

Lorsque je quitte l'auberge, il est déjà quinze heures trente et après un peu de marche, je suis de retour dans ma chambre à seize heures trente. À partir de là, les aiguilles de la pendule semblent s'être collées au cadran, refusant avec obstination d'avancer à une vitesse normale.

J'ai fixé rendez-vous à Virginia dans cette même auberge, fort bien fréquentée et chaleureuse pour dix-huit heures. Je connais bien le couple adorable qui tient les lieux, ils sauront se montrer discrets. Une table un peu isolée et masquée du reste de la salle nous est réservée.

J'attendrai Virginia à l'extérieur.

Je lui ai laissé toute latitude de venir, si elle le désire, en compagnie d'une amie, si cela lui permet de se sentir plus en sécurité.

J'arrive sur place avec un quart d'heure d'avance et retourne saluer le couple d'aubergistes. Puis je me poste à l'extérieur et commence à attendre, scrutant l'espace autour de moi, en tous sens.

Le temps passe, des clients arrivent et entrent. De dehors, j'entends qu'on fait ripaille là-dedans !

Ce jour-là, j'ai patienté jusqu'à dix-neuf heures trente avant de partir.

A-t-elle reçu ma lettre ? Lui est-il arrivé quelque chose ?

J'aurai bien à un moment les réponses à mes questions, même si je dois pour cela me rendre jusqu'à l'atelier de Miss Crawford.

CHAPITRE 20

- Minnie -

Je suis très satisfaite du travail réalisé par mes filles depuis deux jours. La prochaine séance d'essayage sera la dernière, nous avons bien avancé et je pourrai présenter à la Comtesse et à sa fille, les étoles et les gants assortis à leurs toilettes. Il nous fallait encore préparer les tenues afin de les emmener une nouvelle fois chez la Comtesse demain matin.

— Vous êtes épuisée, Miss, me dit Virginia.

Je sursaute, car elle m'a surprise alors que je terminais ma broderie.

— Laissez-nous finir pour aujourd'hui et allez prendre un peu de repos. Je vous monte un lait de poule que vous boirez avant de vous coucher.

Je souris, le ton de Virginia n'appelait aucune contestation, je n'ai pas le cœur à lui rappeler que je suis sa patronne et non son enfant.

Je la vois s'inquiéter pour moi depuis quelques jours, et j'en éprouve une grande émotion. Elle est la fille que je n'ai pas eue, je ne crois pas que j'aurais pu aimer davantage un être sorti de mes entrailles.

Comme d'habitude, je suis épuisée lors de la période qui précède les fêtes de Noël. Il en est de même pendant la saison qui débute avec la rentrée des parlementaires, quand toutes les grandes familles reviennent de leurs maisons de campagne pour profiter des évènements mondains qui sont alors organisés pour leur retour à Londres.

Mon atelier est alors assailli de commandes que je mets un point d'honneur à toutes honorer.

Cette fin d'année a été particulièrement chargée, ma nouvelle clientèle me réclamant des toilettes plus extravagantes les unes que les autres. Je ne vais pas m'en plaindre, j'ai travaillé dur pour obtenir ce succès, et j'ai agrandi mon équipe de couturières pour faire face à ce surcroit de travail.

J'ai conscience que les créations imaginées par Virginia ont

contribué à ce que mon atelier connaisse un essor sans précédent, depuis quatre ans. Je sais que je laisserai cet atelier entre de bonnes mains. Et si Mary reste avec elle, elles formeront un tandem extraordinaire.

Quant à moi, je suis lasse. Lasse de supporter les humeurs de ces dames, lasse de les entendre me raconter des problèmes que je n'aurai jamais les moyens financiers d'avoir, lasse de ce métier où le prix de la plus modeste de mes robes pourrait suffire à subvenir aux besoins d'une famille d'ouvriers pendant plus d'une année !

Mais j'obéis aux injonctions bienveillantes de Virginia, et je souhaite une bonne soirée à mes filles, qui affichent elles aussi des traits tirés.

Leur jeunesse les aide à mieux surmonter cette fatigue et je les entends déjà rire alors que je me dirige vers ma chambre.

Quand Virginia quitte ma chambre après avoir déposé un lait de poule assorti d'une généreuse tranche de pain tartinée de confiture, je sors une boîte à chapeau de dessous de mon lit. Je la pose avec précaution sur ma coiffeuse, et soulève doucement le couvercle.

Cette boîte m'est très précieuse, et je ne l'ouvre qu'à de rares occasions. Elle contient tous mes souvenirs de jeunesse, cette partie de ma vie que j'ai passée avec Louise, mon amie, ma sœur. Après sa mort, j'ai rassemblé les objets qui m'étaient le plus chers, et les ai précieusement conservés pour les remettre un jour à Virginia.

Je caresse avec émotion une mèche des cheveux blonds de Louise, qu'elle m'avait donnée quand nous étions encore adolescentes.

Je hume en vain le parfum, depuis longtemps disparu, d'un mouchoir en dentelle qu'elle portait au quotidien. Je touche ses bijoux, une bague qui lui venait de sa mère, la montre que son père avait offerte à sa mère.

Comme moi, Louise était fille unique, et à la mort de ses parents, elle a été placée à six ans dans une pension pour jeunes filles orphelines, où nous nous sommes connues pour ne plus jamais nous quitter.

Je regarde, attendrie, son portrait peint en miniature dans un joli cadre en laiton. C'est son amant qui l'avait fait réaliser quelques semaines avant son voyage vers la France.

Il s'appelait Antoine, et c'était un très bel homme, un français, comme l'était ma mère. Je crois me souvenir qu'il appartenait à une vieille famille normande.

Louise était follement amoureuse de lui, et je sais que lui aussi aimait passionnément mon amie.

Antoine n'avait malheureusement pas eu l'occasion de récupérer la miniature auprès du portraitiste avant son départ pour la France, et sa tragique disparition en mer.

L'artiste avait su capter la fragilité et la bonté qui caractérisaient ma douce Louise, au-delà de sa beauté.

Virginia a hérité de sa bonté, mais c'est une femme beaucoup plus forte et exubérante que sa mère. Elle tient indéniablement ces traits de caractère d'Antoine, ainsi que la couleur de ses cheveux, et ses yeux d'un vert pâle peu commun.

Enfin, je me décide à ouvrir un petit coffret en bois qui renferme les lettres que Louise conservait précieusement.

L'une d'elles, encore cachetée, était destinée au père d'Antoine, le grand-père de Virginia. Le jour de son accouchement, Louise m'avait fait promettre de ne jamais la détruire ni de l'envoyer à son destinataire.

J'ai longtemps pensé qu'Antoine et mon amie s'étaient secrètement mariés lorsque j'étais à Londres, et j'en concevais une certaine amertume envers elle, qui ne m'avait pas associée à ce moment si important. Mais je n'en ai jamais eu la certitude.

Peu de temps avant la naissance de Virginia, Antoine a reçu un courrier lui apprenant le décès de son frère aîné. Son père le suppliait de rentrer sans tarder. Mais le malheureux a disparu corps et bien alors qu'il traversait la Manche pour rejoindre la France.

Quelque temps après cette tragédie, Louise a mis au monde Virginia, puis elle est morte, elle aussi.

J'ai honoré ma promesse en n'envoyant pas cette lettre au grand-père de Virginia, mais aujourd'hui, alors que je dois prendre la décision de lui céder mon atelier de couture, je m'interroge.

Est-ce vraiment la meilleure chose à faire pour elle ? Sera-t-elle heureuse dans cet univers de servitude où seules règnent les apparences ? Je me prends à en douter chaque jour davantage. Virginia est une jeune fille passionnée, et ces derniers jours n'ont fait que confirmer ce que je savais déjà : elle ne sera pas heureuse en menant une vie de solitude, comme fut la mienne.

Et si cette lettre permettait à Virginia de connaître sa famille paternelle ? Elle pourrait peut-être envisager une autre vie, un autre avenir.

Je n'ai pas le choix, je dois savoir ce que contient cette lettre que Louise ne souhaitait pas envoyer à son destinataire.

Les mains tremblantes, je décachette avec mille précautions la lettre et prends connaissance de son contenu.

Je comprends alors pourquoi, après le décès d'Antoine, Louise ne voulait à aucun prix que cette lettre parvienne au grand-père de son bébé. Il aurait pu alors lui retirer son enfant, et l'emmener en France.

Elle n'imaginait pas, alors, qu'elle ne survivrait pas à son

accouchement, et laisserait une orpheline seule au monde.

J’ai entre mes mains, qui tremblent d'émotion, le certificat de mariage de Louise Virginia Reilly et d’Antoine Pierre Louis de Montambert.

CHAPITRE 21

- Virginia -

Je termine les derniers arrangements sur les toilettes des Belthram, en regardant avec fébrilité l'horloge. Elle affiche dix-sept heures trente. Bien que j'aie décidé de ne pas me rendre au rendez-vous que m'a fixé William Wentworth, je me sens très nerveuse.

Je n'ai pas répondu à son message, et j'imagine qu'il doit être déjà sur place, à m'attendre en vain.

Je sais que Minnie a eu raison de me mettre en garde contre lui, mais je ne peux contrôler les émotions qui m'envahissent dès que je le vois.

Je pense presque constamment à lui, et pourtant, il ne s'est rien passé entre nous qui justifie mon attachement pour lui.

Miss Crawford a accompli un travail éreintant et ces nuits sans sommeil commencent à venir à bout de sa résistance. Mary et moi décidons de terminer sans elle les derniers détails avant l'ultime séance d'essayage demain matin.

Nous savons d'expérience que le plus fastidieux reste à faire, les derniers ajustements, les dernières reprises, les broderies finales… et j'ai en tête quelques améliorations qui pourraient rendre la toilette de Bethany encore plus éclatante.

Si ma proposition est acceptée, cela nous fera évidemment du travail supplémentaire.

Bref, mieux vaut profiter de cette soirée un peu plus calme pour passer une nuit de sommeil réparateur avant les nouvelles nuits blanches traditionnelles qui précèdent un évènement mondain.

Je prends le temps de préparer un lait de poule pour Miss Crawford, en omettant de rajouter du rhum, comme elle a l'habitude de le faire. Comme à son habitude, elle néglige de se nourrir correctement.

Nous terminons nos tâches vers vingt-deux heures, et nous allons nous coucher. Je retrouve avec plaisir l'ambiance bon enfant de notre dortoir, même si j'apprécie encore plus l'intimité de ma petite chambre. Ce soir, nous sommes toutes fatiguées, et les fous rires et

plaisanteries s'éteignent vite, remplacés par des ronflements plus ou moins discrets. Parfois on entend les murmures plaintifs de la jeune Betty, quand la journée a été difficile ou excitante.

Mary aussi parle beaucoup dans son sommeil. La perte de son mari et de son enfant a longtemps hanté ses nuits. Mais le temps a fait son œuvre et son sommeil est un peu plus serein aujourd'hui.

Cela ne l'empêche pas de parler, et parfois de râler après l'une ou l'autre des apprenties alors qu'elle est déjà endormie.

Cette particularité nous amuse toutes beaucoup, car Dieu sait que Mary est d'une douceur extrême, et que jamais elle n'a élevé la voix à l'encontre de qui que ce soit. Elle dort dans le lit près du mien, et a vite sombré dans le sommeil.

Je souris en l'entendant murmurer le nom de Milton, confirmant ainsi ce que j'avais déjà deviné : ma belle amie est amoureuse de Milton, et cette attirance est réciproque, je l'ai lue dans les yeux de mon ami d'enfance. J'en suis sincèrement heureuse et soulagée. Cela nous permettra de reprendre joyeusement notre promesse d'enfant, et ne pas nous lancer dans des fiançailles qui ne nous auraient rendus heureux ni l'un ni l'autre.

Malgré ma fatigue, je ne trouve pas le sommeil, toutes mes pensées sont tournées vers William, qui m'a probablement attendue en vain ce soir. Mais que pouvais-je espérer de cette rencontre ? Qu'il m'embrasse comme il a déjà tenté de le faire ? Que je cède à ce désir violent d'être à lui ? Et après ? Que, comme ma mère, je me retrouve seule, avec le fruit de cette passion sans lendemain qui grossit en moi ? Avec la honte qui me rongera d'avoir été un objet de plaisir que l'on jette après s'être lassé…

Je ne sais pas ce que la vie me réserve. Je serai probablement couturière, comme Miss Crawford. Et célibataire.

Je sais que je ne partagerai pas la vie de Milton, et je n'en conçois aucune amertume. Un homme comme lui aurait été le partenaire idéal pour moi. Nous nous respectons énormément, et jamais il ne m'obligera à quitter mon travail pour m'occuper de notre foyer, comme le font la plupart des maris. Jamais il ne me maltraiterait. C'est un garçon sérieux et solide. Mais c'est avec Mary qu'il fera sa vie. Mary sera heureuse avec lui et lui avec elle.

Mais moi…

La perspective de travailler avec Minnie toute ma vie n'est pas effrayante, elle n'est pas non plus passionnante. Le bonheur de Mary me fait prendre conscience que cette vie de solitude sera bien terne et triste…

Épuisée, je m'endors en rêvant d'une vie que je sais impossible, avec William.

CHAPITRE 22

- Bethany -

Je me sens infiniment soulagée d'avoir pu parler de façon directe avec William. Comme allégée. Et puis, ce matin les couturières viennent à la maison pour s'occuper des derniers essayages de nos robes, à Mère et moi. Je suis toute excitée à l'idée de porter cette tenue pour la soirée du Nouvel An. Mais la robe de Mère est encore plus éblouissante que la mienne !

Je crois que Bertie, malgré les remontrances de Mère, va encore s'amuser à s'incruster dans cette séance. Je l'ai entendu en parler avec Howard tout à l'heure. J'espère qu'il va se montrer plus discret et surtout plus courtois que la dernière fois.

Mère et moi sommes perchées sur nos estrades depuis une demi-heure. Ces séances sont toujours fatigantes, encore plus en compagnie de Mère qui n'a de cesse de me surveiller pour que je me tienne droite.

Les jeunes couturières, en plus de dame Minnie, sont les mêmes que la dernière fois. La jeune femme qui s'occupe de moi est la dénommée Virginia. D'après ce que j'ai compris, c'est elle qui a conçu le dessin de la robe de Mère et qui a eu l'idée des différentes étoffes à associer. Mère dit que c'est très innovant.

Tout à coup, la porte s'ouvre après qu'on ait vaguement entendu quelqu'un frapper.

Bertie entre le premier, suivi de Ralph et Howard. William n'est pas là. Les trois garçons sont sur excités ! Ils parlent fort, vont et viennent en tous sens, rient, font des remarques sur les jeunes apprenties. Ils ont bu ! Ce n'est pas possible autrement.

— Bertie ! Mon fils, sortez d'ici avec vos amis ! Immédiatement !

Mère n'obtient malheureusement aucun résultat, sauf une excitation encore plus forte des trois forcenés.

Ralph finit par s'approcher de celle qui s'appelle Mary, me semble-t-il. Il est tellement près qu'elle doit pouvoir sentir son souffle dans son cou. Je crois même qu'il lui dit des choses à l'oreille ! La pauvre est tétanisée et ne peut plus travailler tellement elle tremble !

Howard se contente de tourner autour de la plus jeune, une gamine d'à peine quatorze ou quinze ans ! Elle est mal à l'aise et ne bouge

plus.

Bertie, quant à lui, s'est accroupi aux côtés de Virginia, à mes pieds ! Comment ose-t-il se comporter ainsi ? Pourquoi Mère ne dit-elle rien ?

— On pourrait peut-être se voir en dehors d'ici, jeune caille ? Tu en dis quoi ?

Je me tourne vers Mère. Va-t-elle enfin réagir ? C'est affreux ! Mon frère est en train de devenir complètement fou ! Et ses yeux ! Révulsés, rouges. Les lèvres retroussées, il est comme un animal, prêt à mordre. Qu'a-t-il pu consommer pour être dans cet état ? De l'alcool ? Autre chose ?

Et finalement, c'est Miss Crawford qui casse cette escalade dans la violence. Elle se dresse d'un coup et regarde Mère.

— Milady, je suis vraiment désolée, mais nous ne pouvons pas poursuivre notre travail dans ces conditions. Si ces jeunes gens restent ici, nous allons devoir vous laisser et abandonner les retouches de vos robes, qui ne pourront sans doute pas être prêtes pour le Nouvel An.

Cette intervention a le mérite de « réveiller » Mère, qui congédie immédiatement Bertie et ses amis. Et cette fois-ci, ça fonctionne ! Dieu soit loué.

Les trois garçons quittent la pièce, visiblement très en colère.

Bertie claque la porte, je l'entends hurler à l'attention de ses deux amis : « On s'en moque ! On s'en occupera autrement, de ces petites cailles appétissantes ! Et ce sera bien plus drôle qu'ici ! »

Ils sont dehors avant que Mère n'ait prononcé un mot de plus.

Miss Virginia, qui s'est levée tout comme les autres apprenties, se tourne vers moi et me fait une proposition qui a le don de détendre l'atmosphère.

— Lady Belthram, je pense que nous pourrions faire quelques modifications à votre robe, si vous le désirez.

— Oh ! Et pourquoi donc ?

— Ajouter quelques parcelles d'étoffe pour rappeler la robe de votre mère et faire des broderies qui feraient également un rappel. En vous voyant côte à côte, ce pourrait être du plus bel effet.

Je me tourne vers Mère, l'interrogeant du regard.

— Eh bien, dit celle-ci, si cela peut aider à nous faire remarquer. À notre avantage, bien sûr.

Elle pose la question à Miss Crawford.

— Ma foi, dit cette dernière, après tout pourquoi pas, c'est Virginia qui a créé votre robe, Milady.

La séance se termine ainsi et les couturières repartent bien vite. Miss Crawford semble très remontée, et il y a de quoi. Bertie et ses amis ont eu un comportement absolument déplorable !

Je suis déçue par l'inaction de ma mère, qui n'a pas su faire le nécessaire assez vite, n'a pas réagi face à l'attitude des trois compères.

Et même si elle avait du mal à s'en prendre à Bertie, qu'elle ménage toujours comme si elle craignait ses réactions, elle aurait pu au moins jeter à la porte ces deux autres paltoquets !

Maintenant, Bertie est parti avec eux, et en leur compagnie il peut lui arriver des choses graves, ou être entraîné par les deux autres à commettre l'irréparable.

J'observe Mère, qui est livide et dont les lèvres tremblent.

— Mais enfin, finit-elle par dire, si cela se sait, que vont dire les gens ?

Et voilà, Mère est toujours guidée par le « qu'en-dira-t-on » la peur d'être montrée du doigt, ou pire, d'être mise de côté. Elle ne supporte pas qu'on l'ignore ! C'est pour elle la seule chose qui compte !

Mais moi, avant toute chose, je m'inquiète beaucoup pour Bertie. Son comportement est de plus en plus odieux ces derniers temps. Il a changé, beaucoup trop changé.

Que s'apprête-t-il à faire encore ?

CHAPITRE 23

- Minnie -

Je quitte encore une fois la résidence des Belthram dans un état proche de la crise de nerfs. Le fils de la Comtesse et deux de ses amis étaient de nouveau présents lors de notre séance d'essayage et ont une nouvelle fois importuné mes filles.

Ils se sont comportés comme de véritables voyous. Je suis scandalisée que la Comtesse ait laissé son fils et ses comparses se comporter comme ils l'ont fait, et proférer des menaces à notre encontre, sous son propre toit. La soi-disant bonne éducation de la classe supérieure est bien déplorable.

Ces hommes, pourtant appelés à devenir des parlementaires siégeant à la chambre des Lords ne sont que de vulgaires voyous, dangereux et répugnants !

Cette fois, mes filles ont très mal vécu cette agression, et gardent le silence dans la voiture qui nous ramène chez nous.

Alors que nous prenions congé, j'ai signifié mon mécontentement à la Comtesse.

Pour la livraison et l'habillage, il est de coutume que je sois présente, ou que j'envoie Virginia ou Mary, pour m'assurer que mes clientes enfilent correctement mes toilettes, notamment quand elles sont très ajustées, ou comportent de fragiles ornements.

C'est le cas pour la robe de la Comtesse, mais je n'ai pas proposé mon aide, et l'ai sèchement informée qu'il lui revenait de faire envoyer quelqu'un pour récupérer ses toilettes, car je refusais de remettre les pieds dans une maison si mal fréquentée.

Et tant pis si je perds sa clientèle, cela n'aura pas de conséquence vitale pour mon commerce, et je refuse que mes filles soient traitées avec aussi peu de respect.

Virginia a proposé quelques modifications sur la tenue de la jeune lady Bethany, que celle-ci a acceptées avec enthousiasme.

Cela va nécessiter un nouvel essayage, et j'ai posé comme condition qu'il se déroule dans notre atelier, et non plus chez les Belthram.

Lady Bethany, enchantée par les changements proposés, a accepté

sans hésitation. Virginia a donc une journée pour réaliser ces modifications avant que notre jeune cliente ne vienne à l'atelier.

Je vois que ma petite Betty, qui n'a que quatorze ans, est bouleversée par ce qu'il s'est passé. Mary et Virginia tentent de l'apaiser et de calmer les tremblements qui l'agitent.

— Vous les avez entendus comme moi, dit-elle en reniflant. Ils ont dit qu'ils viendraient s'occuper de nous ! Ils vont nous faire du mal, j'en suis sûre.

— Ils étaient ivres et n'ont pas supporté d'être rabroués comme des enfants, devant de simples couturières, dit Mary d'une voix qu'elle voulait rassurante.

— Tu ne crains rien ma petite Betty, renchérit Virginia. Ces pourceaux parlent haut, mais agissent rarement. Et nous ne sommes pas sans défense, Milton et ses amis seront auprès de nous quand il nous faudra sortir. Mary, tu as prévu de nous ravitailler en aiguilles et fils à coudre à la mercerie demain dans la matinée, je pourrais contacter Milton pour qu'il t'accompagne.

Je vois la jeune fille rougir en baissant les yeux. Ainsi donc Virginia a elle aussi remarqué l'attirance qui existe entre ces deux-là ! Elle ne paraît pas en prendre ombrage et semble même vouloir favoriser leur rapprochement. Pour être honnête, le caractère de Milton se marie plus aisément avec le tempérament doux et réservé de Mary que celui de Virginia.

Je suis un peu triste de constater la fin des projets de Milton et Virginia. Serait-elle donc condamnée à la solitude, elle aussi ?

Le ténébreux jeune homme qui n'avait d'yeux que pour elle n'était pas présent lors de l'incursion de ses amis ce matin. J'ai le sentiment qu'il n'aurait pas laissé la situation aller aussi loin, s'il avait été là.

Son absence m'étonne un peu. Est-ce en lien avec le fait que Virginia n'a pas répondu au message qu'il lui avait fait parvenir ? Je ne sais pas ce qu'il contenait, mais je sais qu'elle n'a pas quitté l'atelier depuis longtemps. S'il voulait la rencontrer, elle n'a pas répondu à son invitation.

Plongée dans mes pensées, je ne vois pas que nous sommes déjà arrivées à destination.

Nous récupérons nos affaires et passons à table pour manger le délicieux ragoût mitonné par Rose et dont le parfum embaume dans toute la maison. Nous n'avons pas mangé de viande depuis longtemps et ce vrai repas redonne des couleurs à Betty et Mary.

Virginia reste morose, et ne participe que très peu aux vives discussions autour des évènements de la matinée.

Je sens que certaines de mes filles sont effrayées par le récit de Betty, qui insiste bien sur les menaces proférées par ces trois voyous.

Je me demande si je ne devrais pas en toucher deux mots au jeune

policier qui venait souvent nous rendre visite, avant que Rose ne l'éconduise. Il n'a pas perdu espoir et je le vois encore parfois passer autour de l'atelier.

J'ai peur qu'en donnant les noms et pedigrees de nos agresseurs potentiels, leur qualité soit un frein à l'action de la police. Je doute que des policiers se présentent chez des Comtes, ou des Ducs, pour faire la leçon à leurs rejetons, d'autant que leurs victimes potentielles ne sont que de simples petites couturières sans importance à leurs yeux.

J'en toucherai toutefois deux mots à l'épouse d'un parlementaire haut placé, qui compte parmi mes clientes les plus fidèles, sans négliger de préciser les noms de ces scélérats.

L'air absent de Virginia me préoccupe. Elle est d'ordinaire la première à se rebeller et à motiver ses camarades dans ce genre de situation.

Je dois lui parler sans tarder, je ne veux rien faire sans son accord, mais j'ai pris la décision d'envoyer un message à son grand-père, avec une copie du certificat de mariage entre Louise et Antoine. Nous verrons ce qu'il en sortira.

Je dois la convaincre que c'est une bonne décision. Elle ne peut ignorer tout un pan de son histoire familiale.

Vingt années se sont écoulées depuis ces évènements, et son grand-père est peut-être décédé, mais je ne peux rester avec cette information sans rien faire.

J'ai une sensation d'urgence, et j'ai toujours fait confiance à mon intuition.

Alors que les filles terminent leur repas, je demande à Virginia de me suivre, non pas dans le salon comme nous en avons l'habitude, mais dans ma chambre, ignorant les regards étonnés qu'échangent mes petites. Craignent-elles que je la rabroue ?

Je ferme la porte derrière elle et l'invite à s'asseoir sur un fauteuil, en face du mien.

Penchée en avant, je prends ses mains entre les miennes pour déchiffrer ses réactions et ses mouvements involontaires.

— Il faut que tu me parles ma chère enfant. Je t'observe depuis toujours, et je t'ai rarement vue aussi renfermée. Tu sais que tu peux tout me dire.

— Je le sais Miss Crawford, mais ne vous inquiétez pas pour moi, je suis seulement un peu fatiguée.

Je secoue la tête sans la quitter des yeux.

— Je te sais préoccupée, et j'en devine la raison. Il n'est pas honteux, à ton âge, d'éprouver une attirance très troublante pour un jeune homme, surtout quand il est aussi charmant que celui qui te convoite.

Le visage de Virginia se couvre de plaques de rougeur.

— Je ne peux rien espérer si ce n'est souffrances et douleurs. Vous me l'avez dit vous-même à demi-mot. Je sais que vous vouliez me mettre en garde, afin que je ne reproduise pas la tragique erreur de ma mère. Et je suis d'accord avec vous.

Elle me regarde de ses yeux volontaires.

— Je ne céderai pas à un homme, aussi beau et attirant soit-il, pour ensuite me retrouver seule, abandonnée comme une fille, après qu'il se soit amusé avec moi.

Je soupire en me rejetant en arrière.

— Parce que tu crois que c'est ce qui est arrivé à ta mère ?

Virginia a levé ses yeux remplis de larmes.

— Bien sûr ! C'est la raison pour laquelle vous m'avez prise sous votre aile, et c'est aussi pour cela je porte son nom, Reilly.

— Les choses ne se sont pas passées comme ça, ma chère enfant ! Tu te méprends sur le compte de ta mère, qui a été une femme merveilleuse.

Virginia sort un mouchoir en dentelle et essuie ses larmes en reniflant.

— Je comprends Miss Crawford. Vous étiez très amies, et vous m'avez dit un jour que vous aviez grandi ensemble. Je ne voulais pas vous faire de la peine.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de ton histoire familiale. Tu ignores qui tu es et qui est ta famille.

Virginia me regarde en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne crois pas que je t'ai caché volontairement des informations. J'ai découvert hier une chose si étonnante que je ne peux attendre plus longtemps pour t'en parler.

Je raconte donc ce jour-là à Virginia l'histoire de ses parents, et l'existence possible d'une famille en France.

CHAPITRE 24

- William -

J'ai perdu toute mon énergie depuis que j'ai essuyé ce rendez-vous raté avec Virginia, hier.

Les pires éventualités me passent par la tête. J'espère avant tout qu'il ne lui soit rien arrivé de grave.

Et la pire option après cela, ce serait qu'elle ne veut pas apprendre davantage à me connaître.

Je reste enfermé chez moi, et ne cesse de passer de la bibliothèque à ma chambre, de ma chambre au salon, du salon à la cuisine, de la cuisine à la bibliothèque. J'ai dû lire trois pages au total de mon livre en cours. Chacune au moins sept ou huit fois.

Le visage de Virginia est devant mes yeux en permanence et moi je me morfonds, incapable de prendre la moindre décision pour quoi que ce soit. Je suis même incapable de dire si j'ai faim ou pas, envie ou non de boire un thé ou un jus de fruit. Je n'ai envie de rien.

Je n'ai même pas envie d'avoir de nouveau envie…

Roy est venu me voir et a essayé de me faire parler, mais je l'ai envoyé au diable vauvert. Et puis, Pearl a passé elle aussi sa tête par la porte de ma chambre pour que je vienne voir ses oiseaux. J'ai bien failli me mettre en colère contre elle, ce qui ne m'a pas plu. J'ai toujours été très gentil avec elle et elle le mérite bien. Mais voilà, je ne supporte rien ni personne…

Je ne me supporte pas moi-même !

Mère l'a bien compris, elle me laisse tranquille.

Eh mince ! J'ai parlé trop vite ! Mère m'appelle et en plus elle insiste. Je vais essayer de me montrer diplomate pour lui demander de respecter mon silence et mon besoin de solitude.

Je vais jusqu'au palier sans regarder en direction du rez-de-chaussée. Juste dire à mère que je suis indisponible jusqu'à nouvel ordre.

— Mère, je…

— Oui, William, j'ai compris que vous vouliez vous isoler. Mais votre ami Howard est là. Il attend dans le petit salon.

— Ne pouvez-vous pas lui dire de me laisser tranquille ? Nous nous verrons demain, ou plus tard.

— C'est-à-dire qu'il me donne l'impression de ne pas aller bien. Il est tout… étrange. Comme terrifié.

— Il vous a dit quelque chose ?

— Non, il ne veut parler qu'à vous. Il m'a juste dit qu'il s'agit d'une affaire qui ne peut attendre et qui vous touche personnellement.

Je me décide enfin à la regarder.

— Il est dans le salon ?

— Oui.

— Voulez-vous bien lui dire de monter ?

Là-dessus, Howard émerge du salon et me regarde.

— J'arrive, Will.

Mon Dieu ! Il est blanc comme un morceau de craie ! Des cernes noirs entourent ses yeux. Et… il a l'air d'être terrifié par quelque chose.

— Howard, tu veux un whisky ?

Il s'effondre dans le fauteuil que je lui ai désigné et prend son visage entre ses mains.

— Volontiers !

Je lui verse une sérieuse rasade de notre vieux whisky et je m'en serre moi aussi une dose généreuse.

— Tiens, celui que tu préfères.

Il lève la tête et me regarde.

— J'ai vraiment honte de mon comportement de ce matin… Quel manque de jugeote ! Je n'aurais jamais dû les suivre dans leurs idées… répugnantes !

— Mais enfin, mon vieux Howard, peux-tu me dire précisément de quoi il s'agit ? Tu me fais peur !

— C'est Bertie !

— Quoi, Bertie ?

Il a voulu que nous retournions assister à l'essayage de sa mère et de Bethany.

— Chez elles ?

— Oui ! Les mêmes couturières que la dernière fois. Ralph et lui voulaient absolument y aller plus fort. Et c'est ce qu'il s'est passé. Will, ils ont été odieux !

— Quoi, odieux ? Qu'ont-ils fait ?

— Ralph s'en est pris à une jeune femme, je ne sais plus son nom… Et Bertie, lui… Oh mon Dieu !

— Mais enfin, dis-moi !

— Il a dit des choses horribles à cette jeune fille rousse.

— Virginia ?

— Oui, c'est ça !

— Mais, il est complètement fou ! Et… quoi d'autre ?

— Rien. Sa mère nous a mis à la porte. Enfin, après que la couturière ait mis les pieds dans le plat. La dame qui dirige la maison de couture, je crois.

— Et vous êtes partis ?

— Oui, bien sûr. Moi, je ne voulais pas être en reste, je les suivais. Mais là, je me sentais vraiment mal à l'aise.

— Et c'est tout ? Tu es sûr ?

— Pour ce matin, oui. Mais en sortant de là, Bertie était sur excité. Nous avons déambulé dans les rues quelque temps avant de nous poser dans un estaminet. Et là, ils ont encore bu au-delà de leurs limites. Ils étaient incontrôlables ! L'aubergiste nous a même jetés dehors !

— Et toi ?

— Je n'étais pas très à l'aise. Je les ai écoutés, observés et pas grand-chose de plus.

— Mais alors, pourquoi es-tu là ?

— Will ! Ils ont décidé d'aller conter fleurette à leur façon aux jeunes couturières. En les attendant à la sortie de leur atelier.

— Quand ça, Howard ?

— Demain matin, à l'aube.

— Et tu ne le dis que maintenant ?

Il prend de nouveau sa tête entre ses mains et commence à sangloter.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu…

— Howard ! Je pense que l'heure n'est pas aux lamentations ! Qu'ont-ils l'intention de faire ?

Il relève la tête brusquement, son regard est halluciné, ses yeux rouges et exorbités, et se met à crier.

— À TON AVIS ?

— Mais, Howard, c'est monstrueux !

— Bien-sûr ! Pourquoi crois-tu que je sois venu te voir ? Will, je suis un monstre…

— Non, Howard ! Tu as pris le parti de les laisser à leurs projets et de venir m'avertir.

Il reprend ses sanglots tout en regardant le sol, les bras ballants entre ses jambes.

— Viens ! Nous allons de ce pas rendre compte à la police de tout cela, pour qu'ils protègent les pauvres jeunes filles à la sortie de leur atelier.

Je pars aussitôt, alors que lui ne bouge pas.

— Howard ! Tu m'accompagnes ! Tu as plus de renseignements que moi à leur donner.

Je l'attrape par la manche et nous partons en trombe.

Je préviens Mère que je ne serai pas avec elle pour dîner et vais trouver notre cocher pour partir au plus vite vers le poste de police.

Une fois sur place, nous sommes reçus rapidement, eu égard au titre d'Howard.

Le policeman qui s'occupe de nous, nous écoute et prend des notes. Il inscrit surtout les noms des personnes concernées. Puis il nous demande d'attendre et nous voyons arriver son supérieur.

Les minutes qui suivent nous clouent sur place.

Ce personnage nous fait comprendre que nous nous sommes sans doute fourvoyés sur les intentions du jeune Comte Robert Belthram, qui devait avoir un peu bu et a joué un mauvais tour aux jeunes filles et à leur ami Howard.

Il conclut en nous disant que notre ami ne peut pas avoir de mauvaises intentions, Comte qu'il est.

Là-dessus, il nous raccompagne à la porte en nous rassurant : ces jeunes filles ne craignent rien, selon lui, et ajoute-t-il, « quand bien même... ».

— Mais quelle horreur ! me dit Howard. Cet homme est un monstre.

— Non, cet homme a peur. Si tu ne lui avais pas donné le nom de Bertie, ils nous auraient écoutés.

— Mais alors ?

— Alors ? Eh bien, nous allons nous occuper nous-mêmes de la sécurité de ces demoiselles.

— Comment veux-tu... ?

— Nous ne parviendrons pas à raisonner ces deux lascars. Il ne nous reste plus qu'à nous poster non loin de cet atelier, demain bien avant le lever du jour.

— Mais, ils vont sans doute être armés !

— Nous le serons aussi, mon ami.

Howard me regarde. Il est décomposé. Terrifié, outré, indécis, mais aussi en colère.

Quant à moi, je suis prêt à tout pour défendre l'honneur et la vie de la douce Virginia.

Dans le fiacre qui nous ramène chez moi, Howard me demande de signifier au cocher que nous devons prendre la direction de sa demeure.

— Père, me dit mon ami, fait partie d'un club de tir. Il possède toute une collection d'armes à feu, avec les munitions correspondantes. Et il m'a appris à me servir de la plupart de ses armes.

— Parfait ! C'est un sport que j'ai pratiqué un temps, moi aussi. Il a des armes blanches ?

— Oui, c'est un sacré collectionneur !

— Excellente chose !

Je sens mon ami pensif et hésitant.

— Quelque chose te gêne, Howard ?

— Tu réalises, Will, que nous allons peut-être devoir nous battre contre nos amis ?

— Je sais, Howard. Mais nous devons nous concentrer sur le fait que des personnes sont en danger.

— C'est vrai.

— Et tu as pu constater que la police n'a nullement l'intention d'intervenir.

— Oui. C'est terrible.

— Nous sommes dans notre bon droit. Et qu'après cela, la police ne vienne pas nous reprocher de nous faire justice nous-mêmes !

Howard réfléchit.

— Tu as raison, Will. Il est grand temps d'arrêter Bertie et Ralph dans leur escalade.

Nous sommes arrivés chez Howard. Le fiacre s'arrête et nous pénétrons chez lui.

Après cela, nous irons chez moi et nous dormirons un peu. Nous allons avoir besoin de toutes nos forces.

CHAPITRE 25

- Virginia -

Depuis ma conversation avec Miss Crawford, j'ai le sentiment d'être une autre personne.

J'ai un père… il était français, et a vécu une merveilleuse histoire d'amour avec ma mère. Ils se sont secrètement mariés. Leur histoire est si triste et pourtant si romanesque ! Un monde nouveau s'ouvre devant moi. Je ne suis plus une orpheline qui ne connaît pas l'identité de son père, et j'ai de la famille en France !

Virginia de Montambert.

C'est ainsi que j'aurai pu m'appeler.

En découvrant le certificat de mariage de mes parents, une vanne s'est ouverte en moi. Je ris et je pleure à la fois, tellement heureuse de n'avoir pas été cette enfant non désirée, dont la naissance a été vécue comme une malédiction. Mes parents se sont passionnément aimés et je suis le fruit de cet amour.

Virginia de Montambert.

Je me sens une énergie nouvelle. En sortant de la chambre de Miss Crawford, les yeux bouffis d'avoir tant pleuré, mes amies m'ont entourée, inquiètes et anxieuses de connaître les raisons de ma peine. Elles ont lancé des regards chargés de reproches à cette pauvre Miss Crawford qui n'en méritait pas tant.

Je les rassure vite, sans pour autant tout leur raconter, et c'est dans une ambiance joyeuse que je reprends mon ouvrage.

Je n'arrive pas à me concentrer sur mes reprises. Dieu soit loué, elles sont minimes, et Mary se propose gentiment de les réaliser pour moi. J'ai la tête ailleurs, en Normandie, où je projette d'aller rencontrer cette famille, ma famille.

Mais je ne suis pas idiote, je sais bien que je ne serai pas forcément accueillie à bras ouverts. Cela ne calme malgré tout pas mon enthousiasme, et c'est le cœur léger que je vais me coucher.

Paradoxalement, je dors comme un bébé, rêvant qu'un couple de jeunes gens, que j'imagine être mes parents, m'entourent et me sourient. J'ai presque l'impression de sentir une caresse sur ma joue.

Le lendemain matin, je me réveille, émue, avec une sensation de bien-être.

Il est six heures du matin, et la chambrée résonne encore des ronflements de mes amies. J'entends Miss Crawford s'activer à relancer les poêles en fonte au rez-de-chaussée.

— Tu me sembles bien gaie de si bon matin, me dit-elle en m'accueillant dans la cuisine.

— Je crois que j'ai rêvé de mes parents. La jeune femme ressemblait à la miniature que vous m'avez montrée hier, et le jeune homme était grand et très beau, avec des cheveux de la même couleur que les miens.

Miss Crawford sourit et me montre un courrier qu'elle a rédigé la veille après notre entretien.

— J'ai écrit à ta famille. Ce courrier partira aujourd'hui. En payant un peu plus, il arrivera plus vite. Tu es toujours d'accord ?

— Bien sûr ! lui dis-je.

Je taperais presque dans mes mains de joie, comme une enfant.

— N'espère pas trop de cette prise de contact, reprend-elle en fronçant les sourcils.

Je sais qu'elle s'inquiète pour moi, mais quoiqu'il arrive, je ne me sens plus seule.

— J'ai une faim de loup ce matin, Miss Crawford, me permettez-vous d'aller nous chercher de quoi nous faire un solide repas ? Nous avons le temps de manger, les Belthram ne viennent pour l'essayage qu'à quinze heures.

— Je ne sais pas s'il est bien prudent de sortir seule, Ginie. As-tu oublié ce qu'il s'est passé hier, et les menaces que nous avons reçues ?

J'ai effectivement oublié. Je viens me planter devant ma patronne, en esquissant quelques pas de danse, puis je pose un léger baiser sur sa joue.

— N'ayez crainte ! Ce n'était probablement que des menaces en l'air. Ils étaient ivres et ont déjà oublié ce qu'il s'est passé. Et quand bien même, à cette heure aussi matinale, ces voyous doivent encore être au fond de leur lit ! On ne va pas s'empêcher de vivre, et surtout de manger pour cette bande d'idiots !

Miss Crawford me sourit en secouant la tête.

— Tu es impossible. Attends au moins que Mary se lève pour t'accompagner.

— Trop tard ! Je meurs de faim et je refuse d'attendre. Je suis de retour très vite, Miss.

Je pars en sautillant. Je prends tout de même mon aiguille à chapeau, même si je doute qu'elle me soit d'un grand secours en cas d'agression, si j'en crois le peu d'effet qu'elle a eu sur William lorsque je l'ai frappé.

William… toute à ma joie de me découvrir une vraie famille, j'ai assez peu pensé à lui ces dernières heures.

Comme il est doux de penser à lui maintenant, quand je me sens aussi légère.

En ouvrant la porte d'entrée de l'atelier, un voile de brouillard s'immisce dans le couloir. Je m'empresse de refermer derrière moi, et je me retrouve plongée dans l'obscurité la plus totale. Le brouillard est si épais que la lumière des lampadaires ne parvient pas à le percer. Le jour n'est pas encore levé et le froid me saisit alors que j'avance prudemment pour ne pas glisser sur le sol gelé.

Au bout d'une centaine de mètres où je progresse à pas prudents, j'entends au loin un ricanement. C'est un homme, j'en suis sûre, mais je ne saurais dire à quelle distance il est de moi.

Je me sens soudain inquiète au souvenir des menaces proférées contre nous. Je suis bien imprudente finalement, et j'envisage de rentrer, mais il me faudrait sûrement les croiser. Je n'ai pas le choix, et j'accélère pour atteindre au plus vite la boucherie de Madame O'Brien.

Heureusement, j'entends la clochette de la petite charrette du laitier, et me dirige vers lui.

Nous échangeons quelques mots, tandis qu'un homme portant un chapeau haut de forme passe près de nous, emmitouflé dans un manteau. Il disparaît immédiatement dans l'épais brouillard.

Rassurée, je reprends mon chemin, mais entends très vite, derrière moi, des pas résonner sur les pavés. Il me semble qu'ils accélèrent.

Apeurée, je suis soudain attrapée par la taille et plaquée dans l'embrasure d'une porte cochère !

Je suis sur le point de hurler quand je reconnais le visage de William collé au mien.

— Ne dites pas un mot, faites-moi confiance, me murmure-t-il rapidement à l'oreille.

Tremblante, je hoche doucement la tête, et il retire la main qu'il avait posée sur ma bouche.

J'entends alors une conversation animée, entrecoupée de jurons. Deux hommes se disputent et se rapprochent de la porte cochère où William m'a entraînée.

Je le sens se raidir contre moi, et je devine sans les voir, deux hommes passer non loin de nous sur la route. Le brouillard et si épais qu'il nous dissimule totalement. Ils s'arrêtent un peu plus loin, se disputant toujours. Je comprends qu'ils essaient d'entendre mes pas résonner sur les pavés pour me localiser et me rattraper. Le bruit de la clochette du laitier, qui tinte au rythme de sa charrette, les empêche de bien entendre.

William me serre plus étroitement contre lui. Il n'est pas beaucoup plus grand que moi, et je sens ses lèvres sur ma tempe. Ses bras me tiennent serrée et son pouce semble me caresser le dos.

Je n'ai plus peur, et je me sens submergée par le désir de le toucher moi aussi. Je tourne doucement la tête vers lui pour enfouir mon visage contre son cou. L'odeur musquée de son eau de toilette m'enivre, et je me blottis plus étroitement contre lui. Nos deux corps s'emboitent parfaitement, et je glisse mes mains autour de sa taille.

Les pas de mes agresseurs s'éloignent encore, mais William ne relâche pas son étreinte.

Je ne veux pas que cela s'arrête. Je l'entends murmurer mon prénom tandis que ses mains me caressent le dos. Je n'ai jamais ressenti un désir aussi fort, j'oublie le brouillard, le froid, la pluie fine qui commence à tomber. J'oublie les deux sales types qui sont à mes trousses.

Il n'y a plus que William et moi, serrés l'un contre l'autre, dans l'obscurité de cette fin de nuit.

Je lève doucement le visage vers lui, et plonge dans les méandres de son regard sombre, intense, qui me dévore.

Il murmure encore mon prénom… comme il est doux et troublant de l'entendre dans sa bouche. Ses lèvres se posent sur ma joue, il me picore de légers baisers sans que j'aie la moindre volonté de le repousser. J'en suis bien incapable.

Sa main remonte le long de mon dos et saisit doucement ma nuque. Je suis folle de désir, et me plaque encore plus étroitement contre lui. Ses lèvres parcourent mon visage et mon cou pour enfin se poser sur les miennes.

Il gémit doucement tandis que sa main remonte vers ma poitrine. Il me caresse tandis que son baiser se fait plus passionné. J'ai l'impression de perdre la tête, plus rien ne compte, il n'y a que lui qui me caresse et que j'embrasse à en perdre le souffle.

Mais des bruits derrière la porte cochère nous ramènent brutalement à la réalité, les habitants vont sortir de chez eux et nous surprendre. Je dois m'arracher à son étreinte et nous partons main dans la main, courant presque, pour nous éloigner.

Malgré le froid matinal, je me sens brûlante, les joues en feu. Nous échangeons un regard où se lit encore le désir que nous avons l'un de l'autre. William me sourit et s'arrête. Il m'attire de nouveau contre lui, je ne lui résiste pas et l'embrasse passionnément.

Soudain, je me sens violemment tirée en arrière. Je tombe sur le sol tandis que William se débat avec un homme qui tente de le ceinturer. Mes agresseurs nous ont retrouvés.

— Will ! Qu'est-ce que tu fiches ? Dégage ou ça va te coûter cher. Laisse-la nous !

— Tu ne la toucheras pas, Ralph, rugit William en lui décochant un violent coup de poing, l'envoyant tutoyer le ruisseau.

Ralph se relève l'air mauvais. Je sens que cet homme est capable du pire, même envers quelqu'un qu'il considère comme un ami. Il sort un couteau de sa poche et se penche en avant, prêt à bondir sur William.

Je pousse un cri d'effroi tandis que Robert Belthram, « Bertie », que j'ai reconnu, m'empêche de bouger en me maintenant serrée contre lui.

Ralph s'élance vers William qui évite sa lame et lui décoche un nouveau coup de poing.

Bertie me relâche brusquement pour prêter main-forte à son comparse. Il assene un violent coup de canne sur l'épaule de William, qui pousse un cri. Courbé par la douleur, il ne peut pas parer le coup de couteau de Ralph.

Je pousse un hurlement et, armée de mon aiguille à chapeau, je me précipite et l'enfonce dans l'épaule de Ralph avant qu'il ne plonge à nouveau son couteau dans le ventre de William.

Il pousse un hurlement et se retourne vers moi, le regard mauvais. Je me recule, toujours armée de ma simple aiguille. J'essaie d'afficher une assurance que je suis loin de ressentir.

William se relève difficilement, les mains couvertes de sang. J'étouffe un gémissement, et essuie les larmes de peur et de rage qui m'aveuglent.

Ralph avance doucement vers moi, il a un sourire où se devine la perversité la plus répugnante.

Bertie semble tétanisé par la violence de Ralph, et n'intervient pas quand William, dans un élan, se précipite sur Ralph pour le ceinturer.

Sa blessure l'empêche malheureusement de retenir Ralph qui le repousse, et s'apprête à lui donner un nouveau coup de couteau. Je profite de son inattention pour me jeter sur lui et enfoncer de nouveau mon aiguille dans son cou. Cette fois, il pousse un hurlement terrible et s'affaisse sur les pavés. Je me jette en pleurs sur William, prête à faire barrage de mon corps pour le sauver. Je ne peux pas le perdre !

Un coup, sans doute une arme à feu, résonne dans la nuit noire.

— Will ! Où es-tu ? Will ! Je ne te vois pas avec ce brouillard. Will ! Parle-moi !

Puis le sifflet caractéristique de la police retentit. Ralph se redresse en jurant, pressant une main sur son cou, et disparaît dans le brouillard.

À bout de nerfs, je pleure en serrant William, inconscient, contre moi, criant pour diriger la police vers nous.

Reste avec moi mon amour, reste avec moi...

CHAPITRE 26

- William -

Ralph est vraiment un sale type. Mais bon sang, il sait se battre !

J'ai senti le sang chaud et poisseux couler le long de mon flan dès que nos deux corps se sont collés pour en découdre.

Je tenais avant tout à éviter que Virginia ne soit atteinte par cette attaque, et j'ai fait une barrière de mon corps.

Je ne me suis pas rendu compte avec précisions de tous les mouvements qui se sont enchaînés, ni de ce qui fut fait ; par qui et à quel moment.

Et puis, lorsque j'ai été blessé, en perdant autant de sang, j'ai vite tourné de l'œil. Sacré chevalier servant ! Heureusement que Virginia est une femme qui n'a peur de rien ni de personne.

Me voilà étendu sur un lit dans l'atelier de Miss Crawford. Je ne sais même pas qui m'a transporté ici !

J'essaie de m'asseoir, mais cela déclenche une douleur fulgurante dans le ventre.

Je me rallonge et j'attends que quelqu'un arrive.

La porte s'ouvre tout à coup.

— Oh ! Vous êtes revenu parmi nous !

C'est Miss Crawford, et elle est suivie d'un homme qui doit être un médecin.

— Où est Virginia ?

C'est la seule chose que je veux savoir.

— Ne vous inquiétez pas, elle va bien. Un sacré petit bout de bonne femme, vous savez !

— Ça oui, je m'en suis rendu compte.

— Je vais vous laisser, monsieur Wentworth. Le médecin qui est ici va s'occuper de vous. Vous avez une vilaine blessure au ventre et vous avez perdu pas mal de sang. Je vais chercher l'eau que Rose a mise à bouillir et des linges propres.

Le médecin s'assied près de moi et soulève ma chemise. Il grimace en regardant ma blessure.

— Eh bien, jeune homme, nous avons du travail.

Miss Crawford revient avec l'eau bouillante et les linges, puis repart

sans dire un mot.

Le médecin est efficace et rassurant. Je n'ai jamais été blessé de ma vie. Mais là, en plus de la blessure, il y a eu cette fichue bagarre et en particulier l'affrontement avec deux hommes qui ont été mes amis.

Et puis, le corps à corps avec Ralph a été vraiment effrayant. Ce garçon semble aimer la violence et l'odeur du sang !

— Essayez de penser à autre chose, me conseille-t-il.

Voilà qui n'est pas difficile.

Je me replonge aussitôt en pensées dans nos échanges de caresses et ce premier baiser avec Virginia. La tenir dans mes bras était un bonheur intense qu'il me tarde de renouveler à l'envi…

Mais le travail du médecin me ramène à la douloureuse réalité. Tout en recousant ma plaie, l'homme me fait parler de l'agression.

L'effet de cette conversation est bénéfique. C'est comme si je me vidais, me lavais de ces instants qui m'ont terrifié.

Cet homme a de l'expérience. Il sait que parler de ce que l'on a vécu doit se faire au plus vite après l'incident. Il ne serait pas bon d'attendre trop longtemps, tout comme pour soigner mes blessures.

— Et maintenant, jeune homme, vous allez sagement garder la chambre sur la semaine qui vient. Trois jours sans bouger du lit, avec une infirmière qui devra veiller sur vous nuit et jour. Je lui demanderai de bien vous avoir à l'œil, vous pouvez encore présenter des complications. Après cela, vous pourrez vous lever un peu, du lit au fauteuil et pas plus. Si votre état le permet, bien sûr. D'ici une grosse semaine, vous pourrez marcher, avec l'aide d'une canne pour ne pas trop tirer sur mes travaux de couture.

— Décidément !

— C'est-à-dire ?

— Des travaux de couture par un médecin, au beau milieu d'un atelier de confection. On pourrait presque en rire.

— Je ne vous le conseille pas, monsieur Wentworth.

— Et pourquoi donc ?

— Essayez donc de rire avec la couture que vous avez au ventre. Vous allez perdre le goût pour l'humour pour quelques jours !

Je décide de lui faire confiance.

— Vous allez vous dormir un peu, maintenant. Vous devez être éreinté.

— C'est tout à fait exact. Je me sens totalement vidé de toute force.

— Et c'est bien normal ! Je vous laisse, mais je repasserai un peu plus tard. Je veux être sûr que votre état ne se dégrade pas dans les heures qui viennent.

L'homme me serre la main et repart en prenant soin de bien refermer la porte.

Est-ce que je suis en train de délirer ? Je suis réveillé par la voix de Mère, affolée, qui parle dans la pièce voisine avec Miss Crawford apparemment. Il y a aussi une voix d'homme. Ce ne peut être le médecin. Sans doute un policeman.

J'ai du mal à tout entendre, les cousettes n'en finissent plus de piailler au milieu de tout cela.

Je regarde la pendule. Mon Dieu ! J'ai dormi deux heures depuis le départ du médecin ! Il faut dire qu'entre les émotions de la bagarre de ce matin et le manque de sommeil de ces derniers jours, j'avais sans doute besoin de repos...

Il est déjà dix heures.

De l'autre côté de la porte, ça discute dans tous les sens, je ne saisis pas grand-chose des échanges.

Tout à coup une voix de stentor fait taire tout le monde en demandant le silence pour faire le point avec le policeman qui est présent.

Je reconnais enfin cette voix : c'est celle de Père !

Pourquoi ne vaque-t-il pas à ses occupations à une heure aussi avancée de la matinée ?

Il se lance dans une conversation où je reconnais bien l'esprit organisé et synthétique de Père !

La porte s'ouvre doucement et je vois passer le visage enfantin de la jeune Rose, qui me sourit. Puis elle se tourne vers les occupants de la pièce voisine et lâche un « Il est réveillé », qui fait réagir Mère.

— Forcément, avec tout ce bruit !

Surgissent alors mes deux parents, qui se précipitent vers le lit où je repose. Père s'assied le premier près de moi et me prend dans ses bras.

— Mon fils ! dit-il.

Je ne peux retenir un cri. Cette embrassade virile a tiré sur ma plaie.

— Mais enfin, Walter ! le sermonne Mère. Vous lui faites mal !

Père relâche son étreinte et se relève. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir une larme au coin de l'œil de l'homme que je croyais le plus inébranlable sur Terre.

Le regard de Mère croise celui de Miss Crawford, qui lui sourit en haussant discrètement ses épaules.

— Ah, ces hommes ! lui dit Mère, tous les mêmes !

Elle se penche alors vers moi et me tient la main tout en déposant un baiser sur ma joue, qu'elle finit par caresser avant de se lever.

Elle se penche à mon oreille.

— Je n'ai jamais vu votre père se faire autant de souci, depuis le jour de vos naissances à vous trois, me glisse-t-elle à voix basse.

Père, Mère et Miss Crawford m'expliquent alors que Bertie a été emmené au poste de police, arrêté par le policeman qui était sur

place, à la demande de Miss Crawford, qui le connaissait un peu.

Howard est également intervenu en tirant un coup de pistolet en l'air pour faire fuir nos agresseurs. Mais Ralph, en passant près de lui a de nouveau joué du couteau. Juste une estafilade, grâce à Dieu !

Par contre, ce monstre de Ralph a échappé aux forces de l'ordre. Il est recherché et finira bien par « sortir du bois », au moins quand il sera à court d'argent…

Mais je suis préoccupé, moi, par toute autre chose : comment va Virginia ? On m'a dit qu'elle n'était pas blessée, mais elle a dû avoir si peur !

Et puis, nos caresses et notre baiser sont encore si vivaces en moi. Je voudrais tant la sentir contre moi à ce moment même !

N'osant cependant prononcer son nom, je demande comment se porte la jeune fille que nous avons secourue.

— Elle va bien, me répond Mère. Mais, William, que faisiez-vous là à une heure aussi matinale ?

— Howard avait entendu Bertie et Ralph préparer leur mauvais coup et la police n'a pas voulu venir protéger ces jeunes filles malgré notre insistance. Nous avons donc décidé d'y remédier par nous-mêmes. Et d'ailleurs, où est Howard ?

— Il a été transporté chez lui avant notre arrivée. Lui aussi est blessé. Mais vous rendez-vous compte que vous auriez pu mourir ?

— Aurais-je dû, Mère, ne rien faire ?

— Oh ! Grand Dieu non !

— Mais vous auriez pu m'en parler, ajoute Père. J'aurais pu faire appel aux hommes qui gardent nos entrepôts la nuit. Avec eux, l'affaire aurait été rondement menée, faites-moi confiance !

Je le regarde, abasourdi.

— Eh oui, je peux aussi être votre allié, mon fils.

Il s'approche de moi.

— Promettez-moi d'y penser si une autre occasion se présente, au lieu de jouer les héros !

— Père, je vous le promets.

Mais pour l'heure je me sens fatigué et j'ai surtout horriblement mal au ventre.

Et même si j'aspire à me blottir contre Virginia, il me tarde de rentrer chez nous et de récupérer mes forces au fond de mon lit.

— Et maintenant, conclut Mère, laissons William se reposer un peu avant de la ramener chez nous. Allez, ouste ! Tous dehors !

Et elle fait jouer sa paire de gants pour chasser tout le monde. Puis se tourne vers Miss Crawford.

— Excusez-moi, Miss. Je prends mes aises comme si j'étais chez moi ! Je vous prie de me pardonner cette attitude un peu cavalière.

— C'est bien normal, madame Wentworth. Le bien-être de votre fils

passe avant toute chose. Si je garde toutes mes ouvrières indemnes, c'est bien grâce à lui !

La porte est aussitôt refermée. Et j'entends avec amusement que la féminité de Mère reprend vite le dessus maintenant qu'elle est rassurée.

— Mais vous avez une maison de couture extraordinaire, Miss Crawford. Toutes ces étoffes sont superbes ! Et ces robes en cours de finition, avec ces broderies qui étincellent ! Vous faites des petits miracles entre ces murs, dirait-on.

— Vous êtes trop aimable, madame Wentworth.

— Eh bien Miss Crawford, nous serons amenées à nous revoir, en compagnie de ma petite Pearl. Et cette fois-ci pas pour venir rechercher mon fils transpercé d'un coup de couteau !

— Avec grand plaisir, madame !

Et les voilà parties à rire, avant de boire une boisson chaude.

Et moi, je n'ai toujours pas croisé le doux regard de Virginia depuis ce moment où j'ai perdu connaissance dans la rue.

Je sombre à nouveau, et c'est la main du médecin sur mon front qui me fait sortir de mes rêves agités où je revis la scène de ce matin.

— Vous êtes chaud, monsieur. Un peu trop à mon goût. Je n'aime guère cela. Monsieur votre père m'a dit que vous alliez rejoindre dès à présent la chaleur de votre maison. Je note ici les produits nécessaires à vos soins, qu'il faudra se procurer chez un apothicaire. Pour faire tomber la fièvre, vous prendrez une décoction d'écorces de saule.

Il prend mon pouls et ajoute :

— Pourtant, un policeman désire vous voir pour vous poser quelques questions, si vous en êtes d'accord. Un de vos deux agresseurs semble avoir échappé aux forces de l'ordre et le moindre élément pourrait les aider à se mettre sur sa piste.

— Bien-sûr ! Mais je n'ai guère de souvenirs de tout cela.

— Je le leur ai dit. Et je vais aussi leur demander d'être très brefs ! L'Académie de Médecine parle par ma bouche et recommande le repos aux blessés.

Il sort de la chambre et laisse entrer deux policemen, qui se montrent au demeurant prévenants et allant à l'essentiel dans leurs questions.

Je ne peux que leur donner des précisions sur les habitudes de Ralph, car il s'agit bien de lui, Bertie étant déjà derrière les barreaux du poste de police.

Mes maigres renseignements semblent les satisfaire et ils me remercient chaleureusement avant de prendre congé.

Cette conversation de quelques minutes à peine m'a épuisé !

Père et Mère arrivent bientôt, accompagnés de notre cocher et d'un homme robuste qui me transportent jusqu'à l'ambulance qu'ils ont fait venir. Je suis incapable de me déplacer tant j'ai mal et je me sens faible.

Perdu dans une sorte de brouillard, j'ai juste le temps d'apercevoir Virginia, dont l'inquiétude qu'elle ressent se lit sur son si joli visage.

Après quoi, je ne me souviens plus de rien, jusqu'à mon réveil, beaucoup plus tard…

CHAPITRE 27

- Édith Wentworth -

Je suis inquiète. L'état de santé de William est très sérieux, et le médecin exige qu'il soit transporté au plus vite chez nous pour recevoir des soins plus intensifs. Il préconise qu'une infirmière soit à son chevet jour et nuit. Il faut à William un repos complet. La blessure au ventre est assez profonde, et il a reçu un coup violent au niveau de l'épaule, qui lui laisse un hématome énorme, mais il n'a rien de cassé. Il a aussi la trace d'une blessure plus ancienne, infligée avec une lame extrêmement fine, d'après le médecin, mais qui est en passe d'être guérie. Se serait-il déjà battu avant cette horrible agression ?

Les quelques heures passées dans l'atelier de Miss Crawford ne sont qu'agitation et inquiétudes. Je ne peux toutefois m'empêcher d'admirer la qualité et l'originalité des toilettes qui y sont exposées, serais-je donc une mauvaise mère ?

William n'a en tête que la jeune fille à qui il a sauvé la vie. J'ai peur qu'il entretienne à son égard une passion insensée.

Elle est probablement très jolie pour provoquer un tel élan amoureux, mais ce n'est qu'une obscure couturière dont l'imprudence a bien failli coûter la vie à mon fils !

Walter nous rejoint enfin à l'atelier et demande à voir immédiatement notre enfant. Mon mari est bouleversé, il faut dire que le message que nous avons reçu de Howard était très inquiétant. Mais fort heureusement, la vie de William semble ne pas être en danger. Nous sommes impatients de comprendre ce qu'il s'est passé.

Si ce genre d'agression est monnaie courante dans les bas-fonds londoniens, les choses sont différentes dans ce type de quartiers. Je crains que l'augmentation de la criminalité, y compris dans les quartiers plus bourgeois, ne laisse présager rien de bon.

Miss Crawford, une femme charmante, nous emmène mon époux et moi-même dans une chambre où repose William en attendant d'être transporté chez nous.

Sur ces entre-faits, des policiers et un inspecteur se présentent à sa porte et demandent à s'entretenir avec William, pour savoir ce qu'il

s'est exactement passé. Mais ils vont devoir patienter et interroger la jeune fille agressée en attendant.

Après avoir vu notre fils, nous ressortons de la chambre et mon époux en profite pour aller dans le salon d'essayage avec le médecin, afin de s'entretenir de l'état de santé de William, autour d'un verre d'alcool que Miss Crawford leur propose.

Les policiers vont trouver William.

Nous échangeons, Miss Crawford et moi, un regard complice et remontons discrètement à l'étage. Nous nous approchons sans bruit de la chambre (la sienne, me précise-t-elle) pour écouter ce qu'il se dit entre William et la police.

Je suis scandalisée d'entendre que les agresseurs de mon fils sont ses très vieux amis, Ralph et Bertie. Il ne saurait plus être question d'un mariage entre William et la jeune Bethany, je m'en fais la promesse. Mon mari ne pourra de toute façon pas accepter une union avec une famille dont le fils aîné a tenté de tuer William.

Le récit de mon fils est bouleversant, et je me surprends à serrer la main de Miss Crawford, qui semble aussi affectée que moi. En apprenant que Virginia a probablement sauvé la vie de William, je ressens un élan d'affection profond pour cette jeune fille.

Un policier désire revenir vers elle pour voir si son récit et celui de William concordent, et nous nous éloignons prestement afin de ne pas être surprises à écouter aux portes.

Miss Crawford se propose d'aller chercher Virginia, qui était partie se laver et se changer. Elle serait en effet rentrée à l'atelier, couverte de boue et de sang. La couturière revient, tenant une très jolie jeune femme par la taille, et la conduisant près du poêle en fonte qui trône dans le salon d'essayage.

Ses cheveux, d'un magnifique roux cuivré, sont encore légèrement humides, et je frissonne en pensant qu'ils étaient peut-être tachés du sang de mon fils.

Virginia semble encore en état de choc. Ses lèvres sont pâles et des cernes bleutés cerclent ses yeux d'un vert étonnant.

Elle garde ses mains serrées, mais ne peut dissimuler leurs tremblements. J'entends Virginia demander d'une voix chevrotante des nouvelles de William.

— Grâce à vous, ma chère enfant, mon fils vivra, lui dis-je en serrant ses mains glacées entre les miennes.

Miss Crawford exige de rester près d'elle pendant que la police l'interroge, tandis que le médecin, mon mari et moi quittons le salon d'essayage.

Il est grand temps à présent de ramener William chez nous. Notre médecin nous a fait envoyer une ambulance, et nous pouvons à présent laisser cet atelier retrouver sa tranquillité.

Avant de partir, je demande à m'entretenir avec Miss Crawford. Je lui promets de lui donner des nouvelles de William, et la prie de me tenir informée de la santé de Virginia.

Je lui demande aussi un rendez-vous pour me faire confectionner quelques toilettes. Mon Dieu, je suis vraiment une très mauvaise mère… J'ajoute que j'aimerais aussi des tenues pour ma fille Pearl, ainsi j'ai le sentiment d'être moins égoïste.

Alors que nous venons de rentrer chez nous, l'état de William s'aggrave soudain. Il a une forte fièvre et des douleurs abdominales. L'infirmière que nous avons choisie, bien qu'expérimentée, ne parvient pas à faire chuter la fièvre, malgré les décoctions d'écorces de saule.

Elle ne parvient pas non plus à calmer les douleurs de William, sauf en lui administrant de forts sédatifs.

Après une première nuit difficile, je fais revenir notre médecin au plus vite. Il ne peut que constater la détérioration de l'état de William. Je fonds en larmes, le suppliant de sauver mon fils.

— La fièvre doit tomber. Sinon, c'est le signe d'une infection profonde. J'ai donné comme consigne à la nurse de changer ses pansements très régulièrement. Je vais lui faire porter des compresses à appliquer sur la plaie, et des cataplasmes. Je repasserai ce soir. Ah, pardonnez ma curiosité, mais qui est cette Virginia qu'il réclame sans cesse ?

— Son ange gardien, dis-je sans réfléchir.

— Eh bien, j'espère qu'elle va venir veiller sur lui. Gardez espoir Madame Wentworth, William est un garçon très solide.

Malgré des soins attentifs, l'état de William ne s'améliore pas. Roy reste constamment au chevet de son frère, dont la fièvre ne semble pas diminuer depuis hier.

Pearl est bouleversée elle aussi. Son petit cerveau a compris que son frère chéri est très malade, et elle reste prostrée dans sa chambre, avec parfois de violentes crises de colère.

Le médecin est de plus en plus soucieux. Si cette fièvre ne tombe pas, la vie de William sera en grand danger. Selon lui, les prochaines vingt-quatre heures seront décisives. Je sens dans son regard, un doute terrible que je me refuse à accepter.

Avant de rejoindre mon cher mari et Roy pour le dîner, je monte vérifier que Pearl est bien couchée. Elle est épuisée d'avoir pleuré toute la journée s'est enfin endormie. Sur le pas de la porte de la salle à manger, je constate avec tristesse et inquiétude que mon cher mari a vieilli de dix ans en l'espace de deux jours.

— Comment va notre petite Pearl ? me demande-t-il.

— Elle s'est enfin endormie. Il est très difficile de l'empêcher d'aller voir William. Elle ne supporte pas d'être mise de côté et a bien

compris que quelque chose de grave se passe ici.

— William dormait quand je suis passé dans sa chambre, me répond mon mari.

Il ne touche pas le contenu de son assiette, cela fait deux jours qu'il ne mange rien.

— Mon ami, lui dis-je d'une voix douce, en posant ma main sur la sienne. Vous ne pouvez pas rester sans manger. Ayez confiance en notre fils.

Il me sourit tristement, mais ne touche pas son assiette pour autant.

Ma décision est prise. Après le repas, et malgré l'heure tardive, j'envoie notre cocher chez Miss Crawford, avec un mot la suppliant de permettre à Virginia de venir au chevet de William. Je lui explique que son état est grave et qu'il réclame sa présence jour et nuit dans son délire.

Une heure plus tard, Virginia arrive chez nous. Nous échangeons un regard qui me restera en mémoire toute ma vie : je lis en elle une détermination inouïe, elle est son ange gardien, je le sais à présent.

CHAPITRE 28

- Walter Wentworth -

Je n'aurais jamais pu imaginer que le jeune Comte Belthram puisse un jour aussi mal tourner et opter pour d'aussi viles fréquentations.

J'ai du mal à croire qu'il s'agisse là du même Bertie que j'ai connu tout jeune, jouant à cache-cache avec notre William dans toutes les pièces de notre demeure.

Je dois aujourd'hui rencontrer son père. Nous avons bien des choses à voir ensemble. Nous avons décidé de nous rencontrer dans mon Club. Mieux vaut un lieu neutre.

Je me lève à l'arrivée du père de Bertie.

— Lord Belthram ! Merci beaucoup à vous de vous être déplacé jusqu'ici.

— Il fallait bien que je me décide à quitter notre domaine familial. La chambre des Lords se réunit bientôt.

— Alors, je vous remercie d'avoir fait un crochet pour passer me voir. Prendrez-vous un cigare ?

— Avec grand plaisir. Et puis si j'osais... je l'accompagnerais bien volontiers de quelque chose d'un peu plus fort, pour me soutenir dans notre conversation.

— Je n'osais vous le proposer. Je vais demander qu'on nous apporte deux verres du meilleur whisky.

Lord Belthram me remercie d'un simple hochement de tête.

— J'imagine, dit-il pour entrer dans le vif du sujet, que l'union de votre William et de ma Bethany n'est plus à l'ordre du jour ?

— En effet, Bertie est allé un peu trop loin, cette fois-ci. Nous ne pouvons pas associer notre nom à un tel fait, vous le comprenez bien, je pense.

— C'est évident, monsieur Wentworth. Mais... me permettez-vous de prendre des nouvelles de votre fils ?

— Bien-sûr ! L'évolution de sa blessure semble suivre un cours normal. Par contre, sa fièvre a beaucoup de mal à baisser. Mon épouse veille sur lui, mais il est le plus clair de son temps en plein délire.

— C'est terrible ! J'espère vraiment que cela va s'améliorer rapidement.

Puis il baisse la tête.

— Fort heureusement, ce n'est pas Bertie qui lui a fait cela.

Je fais une pause.

Mes pensées vont vers mon fils, comme chaque instant du jour et de la nuit ces derniers temps.

— Mais dites-moi, comment se passent les choses pour lui ?

— Il a été vite libéré, n'étant pas coupable des blessures de votre fils et de leur ami, le jeune duc Howard Dashwood.

— J'ai appris que le quatrième, le fameux Ralph a été arrêté.

— Oui ! Et il va payer pour ses actes ! Tout Comte qu'il est, je vais veiller à ce qu'il paie le prix fort pour l'agression de votre fils et celle du jeune Howard. Ainsi que pour le guet-apens qu'il avait tendu à cette jeune fille.

— Je me suis laissé dire qu'il s'était fait arrêter dans de bien horribles circonstances, dis-je.

— C'est exact. Il est mêlé à un meurtre, commis au bord de la Tamise, dans les heures qui ont suivi l'agression de votre fils.

— Oh ! Il est donc derrière les barreaux pour une période assez longue ?

— Il aura peut-être même les cheveux blancs lorsqu'il sortira. Le juge en place n'apprécie guère les gens bien nés qui essaient d'user de leur titre pour échapper à la justice des hommes.

— Que voilà une noble attitude !

— Je vous l'accorde !

Un silence se fait, profond et dérangeant. Car nous avons un autre sujet à aborder, et pas des moindres.

Mais Lord Belthram n'est pas un homme faible et il sait assumer ses actes.

— Monsieur Wentworth, vous le savez, je suis aujourd'hui dans une situation difficile. Envers vous, cela s'entend. Vous m'avez accordé une avance pour les travaux de notre domaine, qui ont déjà bien avancé, et je serais bien incapable de vous rembourser cette somme. S'il vous était possible d'attendre que notre domaine soit vendu, je pourrais alors vous rendre les sommes en question, intérêts compris, cela va sans dire.

— Comment ? Vous allez vendre votre demeure familiale ?

— Nous n'avons guère d'autre option, je le crains. Et il n'est pas question pour moi d'être en dette vis-à-vis de votre famille !

Je reste silencieux un instant, puis reprends la parole.

— J'ai pensé à un arrangement. Dans lequel nous pourrions tous deux trouver notre intérêt, je pense.

— Vous m'intriguez !

— Vous savez sans doute que mon entreprise se développe actuellement, surtout vers l'étranger.

— Oui, vers les terres outre Atlantique ?

— Exactement ! Et nos associés américains viennent de temps en temps en Angleterre. Ils adorent faire des séjours ici, sur les terres de leurs ancêtres.

— Où voulez-vous donc en venir ?

— Seriez-vous prêt, Lord Belthram, à accueillir et héberger ces messieurs et leurs épouses lorsqu'ils viennent en Angleterre ?

— Dans notre domaine ?

— Absolument !Certes, ils ont parfois des attitudes un peu particulières, mais ils sont peu exigeants et plutôt… joyeux.

Nous ne parlons plus, ni l'un ni l'autre.

— Voulez-vous prendre le temps de la réflexion, Milord ?

Il me regarde intensément, puis sourit.

— Non non, pas de réflexion. C'est tout décidé. Je suis d'accord avec vous.

— Parfait ! Vous m'en voyez heureux. Votre demeure doit rester dans votre famille. Et pour ma part, je vais considérer ma contribution financière comme un investissement.

— Le domaine sera un peu plus animé, ainsi. Une si grande demeure avec si peu d'occupants, c'est parfois bien triste lorsque l'on sait le faste qu'a connu cette maison et les réceptions qui s'y tenaient par le passé.

— C'est sûr, je trouve désolant de voir toutes ces demeures magnifiques qui périclitent.

— Bien… Je vous remercie pour votre proposition, en tout état de cause. Mon conseil prendra contact avec le vôtre pour rédiger l'accord que nous pourrons signer sous peu.

— Parfait. Vous repartez bientôt vers votre domaine ?

— Après le Nouvel An. Bertie viendra avec moi.

— Il doit vous aider ?

— Pas à proprement parler. Mais c'est une idée que je vais garder ! Non, pour le moment, je vais m'occuper de lui. Il a besoin de reconstruire sa vie et de voir clair sur son avenir. J'ai trop longtemps confié la surveillance de l'éducation de nos enfants à mon épouse. Et elle n'a commis que des erreurs ! Il est grand temps que cela cesse !

— Oh ! Voilà qui est fort malheureux. L'éducation des enfants n'est pas chose facile.

— Mais enfin, elle n'avait que cela à faire ! Et aujourd'hui, notre fille est en manque d'amour de façon pathologique et Bertie, lui, il a… il a trouvé des moyens pour tenir debout.

Il lève vers moi sa tête qu'il tenait penchée depuis plusieurs minutes.

— Monsieur Wentworth, mon fils consomme des produits. De

l'alcool, bien sûr, et dès le lever, mais aussi des substances.

— De l'opium ?

— Sans doute, oui. Mais pas uniquement.

— Je comprends. Comment allez-vous faire ?

— Je me suis renseigné, j'ai trouvé une clinique un peu en avance sur son temps. Ils proposent une méthode pour déshabituer les personnes qui se sont rendues esclaves de ces substances.

— C'est formidable ! À Londres ?

— Oui. À Londres. Et vous savez le plus « drôle » dans tout ça ?

— Dites-moi.

— Le médecin responsable de ces… cures, il va devoir ouvrir une aile spécifique.

— C'est-à-dire ?

— Une aile pour les hommes. Voyez-vous, ce sont surtout des femmes désœuvrées qui s'adonnent à ces consommations. Des femmes qui ont tout pour elles, qui n'ont rien à prendre en charge et qui finalement s'ennuient. Pour supporter leur vie vide de sens, elles… fument de l'opium, en particulier.

— Votre fils doit y entrer prochainement ?

— Nous laissons passer le Nouvel An. Il y sera dès les premiers jours de la nouvelle année. Surtout pour laisser le temps aux propriétaires de cette clinique d'aménager une aile destinée aux hommes.

— Eh bien, vous avez un programme bien chargé. Quelle lourde tâche que la vôtre !

— Que voulez-vous. Que ne ferait-on pour son enfant ?

— C'est vrai.

Nous nous quittons ce jour-là avec des projets plein la tête.

Je vais pouvoir rejoindre Édith et lui confirmer que nous ne sommes plus… que William n'est plus engagé envers Lady Bethany.

J'espère sincèrement que Lord Belthram va pouvoir aider son fils à se ré approprier sa vie.

CHAPITRE 29

- Virginia -

J'entre dans la chambre de William à la suite de Madame Wentworth. La pièce est plongée dans la pénombre et je ne distingue pas immédiatement la nurse, qui se repose dans une bergère près d'un lourd poêle en fonte.

Le lit de William est placé en face d'une porte-fenêtre qui doit donner sur un balcon au-dessus d'un jardin. Je n'imaginais pas le luxe dans lequel vivait sa famille. La maison est bien plus grande, élégante et luxueuse que celle des Belthram. Un malaise m'envahit peu à peu. Qu'est-ce que je fais là ? Qu'ai-je à offrir à un homme qui peut manifestement tout avoir ?

J'entends soudain sa voix, si faible qui murmure mon prénom.

Virginia, ma Virginia.

Mon cœur se serre et je regarde Madame Wentworth avant de bouger. Elle me sourit et hoche doucement la tête.

— Allez près de lui, me dit-elle à voix basse. Il a besoin de vous. Je sais que vous me le ramènerez.

Je m'approche doucement du lit et dépose mon sac dans lequel j'ai apporté des affaires de toilette et du linge de rechange.

La mère de William invite l'infirmière à la suivre et à prendre un repas qu'elle lui a fait préparer dans la cuisine.

Seule avec William, je m'assieds doucement sur le bord de son lit et me penche doucement vers son beau visage. Je caresse ses cheveux et pose mes lèvres sur sa joue brûlante.

— C'est moi, c'est Virginia

— Virginia, murmure-t-il les yeux clos.

— Je suis près de vous, William. Vous m'avez tellement manqué.

— Virginia…

— Je suis là, il n'y a pas une heure où je n'ai pensé à vous, mon amour. Je reste près de vous, je ne vous quitte pas.

Je prends sa main entre les miennes et je l'embrasse longuement. Je récupère une chaise posée près de la porte de sa chambre et je m'installe près de son lit. Un linge propre est posé sur sa table de nuit,

à côté d'une bassine d'eau fraîche. Je le plonge dans l'eau, et le pose après l'avoir essoré, sur son front brûlant.

— Virginia…

Je prends de nouveau sa main et je le sens qui serre la mienne faiblement.

— Je suis là, William.

Je ne peux me retenir d'embrasser sa joue brûlante encore une fois. Il tourne doucement la tête vers moi, je pose alors mes lèvres sur les siennes, en caressant doucement son visage.

— J'ai besoin de vous William, je vous en prie, vous devez guérir.

Il pousse un long soupir et il me semble le voir sourire.

Je pose à nouveau un linge froid sur son front et je sens qu'il sombre dans un profond sommeil.

Je suis restée toute la nuit à le veiller, assise sur une chaise.

Madame Wentworth est venue me voir deux fois dans la soirée, me suppliant presque d'accepter d'aller prendre un peu de repos dans une chambre attenante. Mais je ne veux pas quitter William, je garde sa main dans la mienne, je rafraîchis régulièrement son front brûlant avec le linge humide et je l'embrasse doucement en lui murmurant de tendres paroles dès que je me retrouve seule avec lui.

Je n'ai quitté la chambre qu'une fois, lorsque l'infirmière a changé les pansements de William. Elle a refusé que je reste près de lui.

Au cours de la nuit, la respiration de William se fait plus calme. Je rafraîchis de nouveau son front que je trouve moins chaud.

J'entends les ronflements de l'infirmière qui a fini par aller se coucher dans une chambre communicante, en laissant la porte ouverte.

— Virginia…

— Je suis là.

Je me penche et pose un doux baiser sur ses lèvres.

— Je ne rêve pas ? C'est bien vous ?

Sa voix est encore très faible, mais il a repris connaissance.

— Oui, c'est bien moi. Reposez-vous, je reste près de vous.

Je presse sa main contre ma joue, je me sens tellement heureuse, au point de sentir des larmes couler sur mes joues.

Je reste ainsi sans bouger. William replonge dans le sommeil, ou l'inconscience, je l'ignore. Mais la fièvre a bien baissé, et c'est un bon signe.

Quelques heures plus tard, l'infirmière est descendue se restaurer. Nous avons échangé quelques mots en chuchotant. L'état de William semble bien s'améliorer, mais il ne doit pas faire de rechute.

Quand elle quitte la chambre. Je reprends ma place auprès de William. Je touche doucement son front, la fièvre semble avoir complètement disparu, et sa respiration est régulière. Je regarde ses

yeux creusés par l'épuisement. Une barbe de quelques jours encombre son menton. Même ainsi, il reste terriblement séduisant.

Je ferme les yeux et me rappelle avec émotion ses baisers passionnés, je me souviens de la chaleur de ses mains qui me parcourent, tandis que je frissonne de désir.

Terriblement troublée, j'ouvre les yeux et le regarde… Je pose mes lèvres sur son épaule, et caresse doucement son torse nu. Finalement, le coup d'aiguille que je lui avais assené a été bien plus violent qu'il ne me l'a dit. La blessure est refermée, mais elle est bien présente. Je passe doucement ma main sur la cicatrice. Est-il normal de ressentir un tel désir alors qu'il est étendu devant moi, encore si affaibli ?

— Virginia…

Je lève les yeux vers lui, surprise de le trouver éveillé.

— Donnez-moi deux jours et je répondrai à vos caresses, chuchote-t-il les yeux mi-clos.

Gênée et troublée, je relève le drap sur son torse nu. Je dépose un baiser sur ses lèvres, et murmure :

— Ne me faites pas de promesse que vous ne pourriez tenir.

Sa main prend la mienne, et la serre doucement.

— Jamais… souffle-t-il.

Puis il replonge dans le sommeil.

Madame Wentworth entre quelques minutes après dans la chambre et me propose d'aller prendre un café avec elle. Elle a discuté avec l'infirmière qui lui a annoncé que la fièvre a disparu et que William semble sorti d'affaire.

Je lui demande l'autorisation de me rafraîchir avant de partir, elle m'emmène directement dans le cabinet de toilette de William.

— Vous trouverez ce qu'il vous faut ici, et si ce n'est pas le cas, il vous suffit de tirer sur cette ficelle, et ma femme de chambre vous apportera ce qu'il vous faut.

Alors qu'elle est sur le point de sortir du cabinet, elle se retourne vers moi.

— Je ne sais pas ce qu'il y a entre vous, mais je sais que c'est suffisamment puissant pour que vous me rameniez mon fils de l'anti chambre de la mort. Je l'ai senti dès que je vous ai vue entrer chez nous hier.

Je reste muette, ne sachant que répondre.

— Je vous attends, vous avez besoin de reprendre des forces en prenant un bon déjeuner.

— Je préfèrerais retourner à l'atelier… si vous me le permettez, Madame.

La mère de William semble réfléchir quelques secondes, puis déclare,

— Comme vous voudrez. Mais vous prendrez du thé et des *scones*

frais avant de quitter cette maison, j'y tiens !

Puis elle s'approche de moi et me serre dans ses bras. En sortant, je peux voir des larmes briller dans ses yeux.

CHAPITRE 30

- Minnie -

Quand je pense aux récents évènements tragiques, j'ai l'impression qu'il s'est écoulé des semaines.

Je revois Virginia sortir en chantonnant de la maison, enchantée de découvrir son histoire familiale, et je la découvre une heure plus tard, en pleurs, sur le pas de la porte, couverte de sang.

Tout est allé si vite depuis ce matin-là… J'ai traversé ces heures de cauchemar dans un brouillard, travaillant machinalement.

L'après-midi même de l'agression de Virginia, Lady Belthram est venue avec sa fille pour le dernier essayage à réaliser sur la robe de Bethany. Nous savions toutes que le fils de la Lady était l'un des agresseurs de Virginia.

J'ai demandé à mes filles de ne rien dire à ce sujet, aucune allusion, aucun commentaire. Elles ont œuvré en affichant une politesse et un professionnalisme irréprochables.

Comme il m'a été difficile d'agir avec elles comme s'il ne s'était rien passé, comme si Virginia n'était pas en état de choc, pelotonnée dans son lit, folle d'inquiétude pour celui qui lui avait sauvé la vie et dont l'état de santé venait de brusquement s'aggraver.

Ce jour-là, c'est Mary qui a pris en main la séance, ajustant les toilettes et prenant les dernières mesures nécessaires pour les finitions.

Elle terminera les modifications à la place de Virginia, je tiens à ce qu'elle prenne le temps de se reposer. Mais elle n'a pas le caractère à rester prostrée, et elle a repris une activité dès le lendemain de son agression.

Mary s'est beaucoup occupée de Virginia. Milton est rongé par le remords de n'avoir pas su protéger son amie d'enfance. Il a refusé de nous laisser sortir seules, et s'est chargé lui-même de faire nos courses, tant que le dernier agresseur, le plus dangereux, n'avait pas été arrêté. Compte tenu des oublis et erreurs qu'il fait quand nous lui confions nos listes, nous avons toutes été bien soulagées d'apprendre que ce scélérat avait été rapidement arrêté !

Nous avons appris le soir même de l'agression que l'état de santé de William s'était aggravé. Je n'ai jamais vu Virginia aussi inquiète !

Je sentais bien qu'elle ne souhaitait qu'une chose : rejoindre le jeune homme pour qui elle éprouve bien plus que de la reconnaissance.

Leur attirance est indéniablement réciproque, mais la famille Wentworth, je l'ai appris d'une de mes clientes, est très riche, bien plus que la plupart des familles issues de notre noblesse.

Bien que très sympathiques, Monsieur et Madame Wentworth ne consentiront jamais à ce que leur fils aîné épouse ma Virginia. Il n'y a que dans le milieu ouvrier que les mariages de cœur sont pratiqués.

Dans le milieu des affaires, et dans les grandes familles de la noblesse britannique, pas question de choisir en fonction de son cœur, et surtout, hors de son milieu social. Même si les sentiments de William pour Virginia sont évidents, et cela depuis leur première rencontre, je ne donne pas cher de leur histoire.

J'ai pourtant un secret espoir. J'ai envoyé le courrier que j'avais rédigé à l'attention du grand-père de Virginia, accompagné de la copie du certificat de mariage de Louise et d'Antoine. Je n'espère pas vraiment recevoir une réponse, mais j'ai promis à Virginia de le faire.

Je rêve que la famille du père de Virginia accepte de l'accueillir en son sein. D'après les informations que m'a fournies ma sœur, installée en France depuis son mariage, la famille Montambert serait très honorable. Virginia ne serait plus une simple et obscure couturière.

Elle deviendrait la petite fille d'Édouard de Montambert, gros propriétaire terrien et membre élu à la chambre des députés en France.

Le lendemain de l'agression, Virginia est partie à la nuit tombée chez les Wentworth, à la demande de la mère de son aimé. Elle lui avait envoyé un message la suppliant de venir au chevet de son fils, dont l'état était critique. Je ne comprenais pas vraiment ce que Virginia pouvait faire, et j'ai craint jusqu'à son retour qu'elle n'ait été appelée à la demande du jeune homme, parce qu'il vivait ses derniers instants.

Durant toute l'absence de Ginie, j'ai prié pour que William se rétablisse. Il aurait été trop triste que comme sa mère, ma Ginie perde l'homme qu'elle aime. Mais à son retour, elle nous a toutes rassurées : le jeune William allait déjà beaucoup mieux lorsqu'elle est repartie !

Je viens de recevoir le courrier du jour. En cette période de fête, je reçois toujours une invitation de ma sœur à la rejoindre pour passer Noël auprès d'elle et sa famille, en France.

Et chaque année, malheureusement, je suis contrainte de refuser, j'ai beaucoup trop de travail avec les réveillons et autres fêtes, pour lesquels je suis très sollicitée pour habiller les filles et les épouses des grands de ce monde.

Une lettre attire mon attention. Elle vient de France, mais n'est pas de ma famille. Elle est rédigée en français, d'une écriture très élégante.

Chère Mademoiselle Crawford,

Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir fait parvenir le certificat de mariage de mon fils et de son épouse, Louise.

Antoine m'a beaucoup parlé de cette jeune femme dont il était très amoureux.

Je regrette d'avoir alors refusé ce projet de mariage, et le décès d'Antoine a été pour moi une tragédie terrible. J'ignorais qu'il avait passé outre mon refus.

Et vous m'apprenez que Louise nous a, elle aussi, quittés en mettant au monde l'enfant de mon fils.

Vous me décrivez une jeune fille merveilleuse, que je souhaite rencontrer au plus vite.

La vie m'a appris que le bonheur était fugace, et je ne veux pas perdre une minute de celui qui m'est offert.

Je prends la route pour Londres aujourd'hui même, et je compte sur vous pour organiser une rencontre entre ma petite fille et moi. (…)

Je ne peux poursuivre, j'ai des larmes plein les yeux, que je tamponne, très émue par cette lettre que je n'attendais pas aussi vite.

L'avenir de Virginia m'apparaît soudain sous un jour beaucoup plus favorable.

CHAPITRE 31

- Bethany -

Mère et moi sommes cloitrées dans notre demeure depuis plusieurs jours. Notre dernière sortie a été notre ultime essayage à l'atelier de Miss Crawford.

J'ai bien vu que quelque chose ne tournait pas rond là-bas. L'ambiance était bizarre et en plus de cela, notre présence semblait mettre toutes ces demoiselles mal à l'aise.

La séance s'est déroulée quasiment dans un silence total. Et lors de notre retour vers notre domicile, Mère n'a pas daigné répondre à mes tentatives de conversation. Depuis, elle m'évite.

Nous vivons comme deux fantômes étrangers, n'eût été le personnel de maison, dont j'apprécie de ce fait la présence !

Millie elle-même a fait preuve à mon égard de compassion. Alors qu'elle me coiffait, elle m'a dit qu'elle me trouvait triste et qu'elle avait hâte de me voir retrouver mon sourire.

Quelque chose ne va pas, mais je ne sais pas quoi exactement. Par contre, je sais que cela a un rapport avec Bertie. D'ailleurs, je ne l'ai plus revu depuis l'essayage qui avait eu lieu chez nous et au cours duquel il a été tellement odieux, tout comme ses deux amis.

Pourtant, il va peut-être y avoir enfin du mouvement et des réponses à mes questions, car Mère vient de me faire savoir que Père va arriver aujourd'hui avec Bertie. J'ai bien l'intention d'aller parler avec mon frère. Et puis, je voudrais pouvoir partager avec lui un secret qui ne concerne que moi.

Ils arrivent pour le déjeuner et aussitôt, Père convoque Mère dans la bibliothèque pour une discussion. Il semble agacé et très décidé, même s'il se montre doux et tendre avec moi.

J'en profite pour suivre Bertie jusque dans sa chambre. Il me rabroue dans un premier temps. Puis, me voyant dépitée il me rappelle.

— Allez, venez là, ma charmante petite sœur. Après tout, ma sœur chérie a le droit de savoir.

Il me raconte alors ses dérives qui durent depuis plusieurs mois, son espoir que Mère s'en rende compte et l'aide à revenir sur le droit chemin, la façon dont il a été pris dans cette envie de suivre Ralph sur des lieux et des actes de plus en plus noirs.

Il me raconte aussi leur projet d'agresser cette jeune fille qui encore récemment plantait des épingles dans le tissu de ma robe.

Il me confirme que notre engagement à William et moi est dissout, et j'imagine William aussi soulagé que moi !

Il m'explique que Ralph a dangereusement blessé William et que lui-même a passé quelques heures au poste de police.

Tout cela est terrible !

Mais Père a décidé de s'occuper de lui et des mauvaises habitudes qu'il a prises. Il va même faire un séjour dans une clinique pour l'aider à changer.

Mon Dieu ! Nous ne pouvions pas terminer plus mal l'année ! Et dire que nous sommes le vingt-trois décembre et que la maison est tout juste décorée pour Noël. Heureusement que notre majordome a veillé à cela !

— Et si nous allions écouter la conversation de Père et Mère, dis-je à Bertie, comme lorsque nous étions tout jeunes ?

— Eh bien, pourquoi pas.

Et nous voilà collés à la porte de la bibliothèque, qui présente l'avantage indéniable d'être peu étanche. En tendant l'oreille nous pouvons suivre la conversation, d'autant plus que Père est en colère et n'essaie aucunement de retenir sa voix !

— Mais enfin, ma chère, comment osez-vous me faire une telle réponse ? Ce n'est pas le rôle de nos gens d'éduquer nos enfants. Les nurses sont là pour gérer l'intendance et veiller sur eux pour bien des choses, mais pas tout !

— Mon cher, je ne comprends pas votre courroux !

— Vous ne comprenez pas ? Je vous ai laissée gérer l'organisation de leur éducation, mais cela n'impliquait pas que vous deviez les délaisser totalement ! Que faites-vous de l'amour maternel ? Ne croyez-vous pas que cela soit une nourriture aussi nécessaire que les aliments dans une assiette ?

— Je ne comprends pas, mon époux. Pourquoi me traitez-vous ainsi ?

— Et voilà, nous y sommes ! La seule chose qui vous chagrine c'est que je vous traite d'une façon qui pour un peu vous ferait pleurer. Et moi, je vous parle de nos enfants et de leur avenir. N'avez-vous pas à cœur de les voir construire un bel avenir ?

— Bien-sûr ! Je vous en prie, par pitié, dites-moi ce que vous désirez que je fasse et je vous obéirai, mon cher.

— Cela va être très simple. À partir du premier jour de la nouvelle année, nos deux enfants vivront des jours équilibrés et chaleureux dans ma demeure familiale et c'est moi, leur père, qui les aiderai à se préparer un avenir radieux.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'à partir de ce jour, je ne vous autorise plus à croiser ma route et celle de nos enfants que pour les réunions familiales. Le reste du temps, je vous demande de vivre ici, à Londres.

— Mais…

— J'ai dit, ma chère, et nous n'y reviendrons pas ! Et maintenant, je vous laisse, j'ai à faire.

— Mon cher, ne puis-je au moins…

— Vous resterez dans cette maison londonienne et vous vous occuperez comme bon vous semblera.

Père s'était levé, nous avions pu entendre sa voix se rapprocher de la porte, nous avons donc commencé à nous éclipser.

— Occupez-vous donc à maltraiter nos gens ! Voilà bien un domaine où vous excellez, ajoute-t-il en ouvrant la porte.

Nous sommes de retour dans la chambre de Bertie, mais nous avons pu entendre la conversation dans son entier.

— Eh bien ! Moi, dis-je, j'emmène Millie avec nous !

Bertie me regarde en souriant. Pourtant, il semble fébrile et commence à trembler.

— Vous êtes malade ? lui demandé-je.

— Non, c'est autre chose, mais ne vous inquiétez pas, Père va s'occuper de ça. Mais dites-moi, vous n'aviez pas quelque chose à me dire ?

— Si ! Un secret !

— Oh oh… Il y a une histoire de cœur là-dessous…

— Mon frère, vous m'agacez ! Vous devinez toujours tout !

— Je vous connais trop bien, ma sœur. Installons-nous et je vous écoute…

CHAPITRE 32

- William -

Virginia… ma douce, ma merveilleuse Virginia. Je ne me souviens de rien avant d'entendre sa voix.

J'errais dans le sombre néant de l'inconscience, puis j'ai entendu sa voix, au loin, qui m'appelait. Et j'ai senti ses baisers, ses caresses, il fallait que je revienne auprès d'elle.

Ce retour dans la réalité s'accompagne malheureusement de douleurs assez violentes, mais elles ne sont rien à côté de la perspective de la revoir.

J'ai demandé à Mère de faire revenir Virginia auprès de moi, mais maintenant que je suis sorti d'affaire, elle refuse cruellement d'accéder à ma demande.

Allongé sur mon lit de souffrances, je regarde mon infirmière ranger ses ustensiles de torture. Elle vient de changer mes pansements et m'a rassuré sur l'évolution de la cicatrisation de ma blessure au ventre.

Ce gredin de Ralph ne m'a pas loupé, j'attends avec impatience d'apprendre son arrestation, si elle n'a déjà eu lieu pendant mon inconscience. Je serai ainsi rassuré pour Virginia et ses amies de l'atelier de couture.

J'arrive à présent à me redresser dans mon lit, et je pense être capable de faire quelques pas, bien que l'infirmière me le déconseille encore. Mais j'ai besoin de me laver et de me raser.

Je ne pense qu'à Virginia, chaque jour, chaque minute, chaque seconde… Je ne pense qu'à ces doux instants que nous avons partagés et que cette terrible agression n'a pas suffi à effacer.

J'ai besoin de la revoir, et même blessé et encore souffrant, mon désir pour elle est si fort que je me sens capable de toutes les folies pour la tenir dans mes bras.

Je dois la revoir, et je ne veux pas attendre.

Mère ne va pas tarder à passer me voir, comme elle le fait chaque jour après mes soins. Je lui demanderai une fois encore d'aller chercher Virginia. Je refuse d'être séparé d'elle plus longtemps.

Je l'entends s'entretenir avec l'infirmière dans le couloir, non loin de ma chambre. Celle-ci lui confirme ce que je sais déjà : mon

rétablissement est exceptionnellement rapide.

— Bonjour mon fils ! dit Mère en faisant irruption dans ma chambre, un sourire radieux aux lèvres, et qui vient s'asseoir sur mon lit.

Elle me prend la main et la serre entre les siennes.

— Vous nous avez fait tellement peur mon cher enfant, me dit-elle d'une voix émue.

— Tout va bien maintenant.

Je porte sa main à mes lèvres, touché par son émotion.

— Vous devez savoir que votre père a mis un terme à vos fiançailles avec la jeune Bethany.

— Il ne pouvait en être autrement ! Je suis donc à présent libre comme l'air !

Mère affiche un air gêné.

— Je sais parfaitement où vous voulez en venir, William. Mais vous savez comme nous que vous ne pouvez pas choisir votre future épouse comme vous l'entendez.

— Et pourquoi pas après tout ! dis-je agacé. Qu'auriez-vous fait si je n'avais pas survécu à ma blessure ?

— Ne dites pas des choses pareilles !

— Je suis sérieux, Mère ! Que ce serait-il passé ?

Mère se lève, et va se poster devant la fenêtre de ma chambre, les bras croisés. Face à son silence, je reprends :

— Je vais vous le dire : vous auriez reporté vos projets sur mon frère.

— Vous savez parfaitement comment tout cela fonctionne. Nous avons probablement fait une erreur en choisissant Bethany…

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— … mais cela ne remet pas en question le fait que vous ne pouvez pas vous unir avec n'importe qui.

— Virginia n'est pas n'importe qui !

Mère pousse un long soupir et reprend sa place auprès de moi.

— Je sais cela, mon cher fils. C'est une jeune personne formidable, et je crois bien que je serais enchantée de la connaître davantage. Mais elle n'est qu'une simple couturière, talentueuse, certes, mais sans l'éducation nécessaire pour évoluer dans notre milieu.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, elle possède des qualités humaines que beaucoup des jeunes femmes de notre milieu sont loin de posséder. Faut-il connaître le latin pour être des nôtres ?

— Elle ne sera jamais heureuse parmi nous, elle ne connaît pas nos codes et traînera ses origines comme un boulet. Vous lui imposerez une vie qui ne sera qu'une longue suite d'humiliations. Vraiment William, votre passion vous égare. Si vous l'aimez vraiment, vous devez penser à son bonheur.

Je suis fou de colère en écoutant le discours de Mère. Je ne peux me résoudre à accepter cette hypocrisie.

— Mère, je suis décidé à épouser Virginia, que vous l'acceptiez ou non, Père et vous. Et je me moque des conventions et de l'hypocrisie de notre milieu.

Je prends un peu de temps, pour éviter de trop m'énerver.

— Virginia est douce, intelligente, courageuse, elle a toutes les qualités qui devraient vous rendre heureuse de mon choix. Je vous le dis, Mère, si vous n'acceptez pas cette union, nous partirons, et vous reporterez vos ambitions sur mon frère, même s'il m'en coûte de lui imposer cela. Je ne reviendrai pas sur ma décision. J'aime Virginia et je l'épouserai quoique vous fassiez.

— Mais de quoi vivrez-vous ? Vous n'êtes pas sérieux ?

— Comme vous l'avez dit, Virginia est une couturière talentueuse. Et j'ai reçu une très bonne instruction, je suis sûr de pouvoir trouver un travail. Pourquoi pas dans notre ancienne colonie ? L'Amérique n'a certainement pas les mêmes *a priori* que nous sur les origines sociales. J'ai beaucoup réfléchi, et je ne renoncerai jamais à Virginia.

Mère hoche doucement la tête. Curieusement, elle ne semble pas en colère et me regarde même avec tendresse.

— Je suis fière de vous, mon chéri, dit-elle en posant un baiser sur mon front.

CHAPITRE 33

- Virginia -

Je me sens fébrile et j'ai les mains moites. Miss Crawford a organisé une entrevue avec Monsieur de Montambert dans l'hôtel où il est descendu pour me rencontrer, le Langham Hotel, non loin de Regent's Park.

Miss Crawford a insisté pour que nous portions des toilettes très élégantes pour faire bonne impression à mon grand-père. Il fallait au moins ça pour entrer dans un lieu aussi luxueux que ce magnifique hôtel.

— Sais-tu que c'est le Prince de Galles lui-même qui a inauguré cet hôtel ? me dit ma patronne tandis que nous levons les yeux pour admirer les sept étages de la superbe façade.

Je reste bouche bée.

— Vous voulez dire que je vais entrer dans un bâtiment où le futur Roi est déjà venu.

— Oui, enfin, ça ne date pas d'hier non plus, tu peux redescendre sur terre. Mais je crois que cet hôtel est le plus grand et peut-être le plus beau de Londres.

— Je n'ai aucun doute là-dessus ! Ce bâtiment est magnifique.

— Attends de voir l'intérieur.

— Monsieur de Montambert est descendu ici, il doit être très riche ! dis-je soudain inquiète. Comment dois-je me comporter devant un homme tel que lui ? Il ne croira jamais que je suis sa petite fille !

— Calme-toi ma chérie, me dit Miss Crawford en me tenant les mains. Tu n'as pas à être impressionnée, tu n'as qu'à être toi-même, et tout va bien se passer.

Comme elle y va !

En pénétrant dans l'immense hall d'entrée, le luxe de cet hôtel termine de m'impressionner. Miss Crawford se dirige vers la réception d'un pas très décidé, comme si elle avait l'habitude de fréquenter ce genre d'endroit. J'admire son assurance.

Le réceptionniste nous invite à attendre en prenant place dans les fauteuils disposés çà et là, tandis qu'il fait appeler Monsieur de Montambert.

J’observe discrètement les personnes qui apparaissent en haut du très bel escalier en marbre.

Un couple se dirige vers la réception. La tenue de la femme est d’une extravagance étonnante, avec d’énormes plumes colorées et une multitude de bijoux disparates. « Une américaine » me souffle Miss Crawford avec un air critique.

D’autres messieurs descendent encore à la réception.

Soudain apparaît un vieil homme en haut de l’escalier. Une stature que je devine massive sous son manteau, il tient une canne élégante. Ses cheveux sont encore fournis, et il porte une épaisse moustache aussi blanche que sa crinière.

Je ne peux détacher mes yeux de ce vieil homme, et je sais, sans aucun doute, qu'il s'agit là de mon grand-père. Je me lève, sous le regard étonné de Miss Crawford, qui m’enjoint de me rasseoir.

Le vieil homme m’a remarquée, sans doute parce que je le regarde fixement, et se dirige vers nous sans hésiter. Il se présente et salue Minnie.

— Miss Crawford, je présume. Je suis enchanté de vous rencontrer.

Puis il se tourne vers moi. Son regard me scrute avec intérêt, puis il se penche vers moi.

— Et vous êtes Miss Reilly.

Il fait un signe pour appeler un serveur et commande, avec notre accord, du thé et des gâteaux. Il ne me quitte pas des yeux, mais je ne me sens pourtant pas gênée, son regard est doux, presque tendre.

Son accent français est assez prononcé, mais cela accentue le charme qui émane de toute sa personne.

— Miss Crawford, dit-il en se tournant vers ma patronne. Pourriez-vous me dire pourquoi vous avez attendu si longtemps pour m’informer que j’avais une petite fille ?

— Je suis soulagée que votre filiation ne vous laisse aucun doute, Monsieur. Permettez-moi de vous rappeler votre réticence au mariage des parents de Virginia. J’ajouterai que je n’ai découvert l’existence de ce mariage en secret que très récemment, il y a quelques jours à peine.

Mon grand-père hoche doucement la tête.

— C’était une période difficile… j’avais des projets différents pour mon fils. Mais je suis heureux aujourd’hui qu’il n’en ait fait qu’à sa tête, comme à son habitude.

Il me sourit.

— Je n’ai aucun doute sur votre identité, mon enfant. Je retrouve mon fils en vous. Vous avez ses yeux et la couleur de ses cheveux. Vous n’imaginez pas l’émotion qui est la mienne en ce moment.

Je me sens terriblement émue par cet homme que j’aime déjà.

— Monsieur, dis-je d’une voix tremblante, je suis heureuse de vous connaître moi aussi. Je suis orpheline depuis toujours. Cette situation

est tellement étrange et émouvante pour moi.

— Je le conçois parfaitement, ma chère enfant, et je n'ai nullement l'intention de bouleverser vos projets. Je veux simplement faciliter votre vie, et vous demander de partager parfois, quelque temps avec moi. Vous illuminerez les dernières années d'un homme qui se destinait à mourir seul, et sans descendance.

— Je pourrai donc venir vous voir en France ? dis-je, les yeux brillants d'excitation.

Mon grand-père se met à rire, un rire fort et tonitruant. Il se tourne vers Miss Crawford.

— Cela fait vingt ans que je n'ai pas ri, vous voyez Mademoiselle, le bonheur que je vous dois. Je veux tout savoir de votre vie, ma petite Virginia, et de vos projets également. Nous allons en parler en dégustant ces délicieux gâteaux et ce thé.

Cette rencontre se déroule comme dans un rêve. Mon grand-père me parle de mon père et de mon oncle, malheureusement décédés la même année. Mais ses anecdotes sont gaies et attendrissantes, et la silhouette de mon père commence à prendre forme et relief.

Il me parle aussi de sa vie en France, de l'histoire de notre famille.

Quand il m'interroge sur moi je lui raconte ma vie de couturière, et mon attachement pour Miss Crawford et mes amies de l'atelier.

Ma patronne lui avoue avoir eu très peur pour moi après l'agression dont j'ai fait l'objet quelques jours auparavant.

Le vieil homme affable et attendrissant se transforme alors en personnage beaucoup plus effrayant.

— Quelle agression ? demande-t-il d'une voix sourde.

Miss Crawford lui raconte en détail cette terrible matinée, sans omettre le rôle de William.

— William ? Il me faudra rencontrer cet homme qui a sauvé la vie de ma petite-fille. Qui est-il pour vous ?

Je rougis et garde les yeux baissés.

— Dois-je comprendre qu'à peine retrouvée, vous allez déjà me délaisser pour un autre homme ? dit-il avec un grand sourire.

— Non, je vous rassure, Monsieur, il ne saurait être question de mariage entre nous.

— Je vous en prie, appelez-moi Grand-père, vous ferez de moi le plus heureux des hommes ! Cet homme ne vous plaît donc pas ? Pourtant, vous avez terriblement rougi à son évocation.

— Je ne peux pas le nier. Mais il est promis à une autre, et surtout, une union entre nous est inconcevable.

— Est-il donc si laid ? demande mon grand-père en riant.

— Au contraire, c'est le plus charmant des hommes ! Mais je ne suis qu'une couturière, et sa famille ne saurait accepter une telle mésalliance.

Mon grand-père me sourit et prend mes mains entre les siennes.
— Ça mon petit, je m'en charge.

CHAPITRE 34

- Walter -

Noël est passé depuis deux jours. L'ambiance dans notre famille était assez étrange. William était encore alité, nous avons donc réveillonné autour de lui, dans sa chambre ! Mon épouse ne manque jamais d'idées pour adapter les actes aux situations...

Une table dans sa chambre, tout ce qu'il fallait pour dresser le couvert et des plats froids pour éviter d'avoir à se faire servir par notre personnel.

Roy était en pleine forme, centré sur les préparatifs de sa course d'aviron du trente et un décembre. Il ne parvenait pas à parler d'autre chose.

Pearl, excitée par ce dîner peu conventionnel, parvenait à peine à rester assise. Elle rebondissait sans cesse sur sa chaise et tapait des mains à chaque éclat de rire de l'un de nous. Édith devait lui rappeler sans arrêt de penser à manger.

Cette enfant est vraiment un ange descendu sur Terre pour nous rappeler la beauté de la vie...

William piochait dans son assiette plus qu'il ne mangeait. Et je le surprenais régulièrement en train de piquer du nez.

Édith, elle, veillait à ce que tout se passe bien pour tout le monde.

L'ouverture des cadeaux de chacun fut tout aussi étonnante. Entre une Pearl sur excitée qui sentait que rien n'était comme à l'ordinaire, un William entre douleur et sommeil, un Roy avec la tête ailleurs, tout était étrange.

Pas désagréable, mais étrange.

La maison, elle, était semblable à tous les Noëls précédents. Décorée à outrance, se faisant encore plus belle qu'une promise voulant plaire à son aimé.

Notre couple princier prend un immense à plaisir à voir notre pays revêtu de ses plus beaux atours pour fêter cette période de l'année.

Les rues sont belles à souhait et tous les magasins débordent de bougies et de décorations.

Notre petite Pearl adore arpenter les rues en compagnie de sa mère, à la nuit tombante, lorsque les lumières des bougies offrent le plus

beau des spectacles.

Aujourd'hui, William va beaucoup mieux. Physiquement, en tout cas. Je le trouve très mélancolique, et pourtant je sais bien que ce n'est pas à cause des fiançailles rompues avec Lady Belthram. Je voyais bien qu'il n'a jamais été amoureux d'elle. C'était une chimère de croire qu'il pourrait se contenter d'obéir. De nos jours, les jeunes veulent tout ! Et veulent pouvoir faire leurs propres choix !

De retour dans mes bureaux, je me suis de nouveau jeté tête baissée dans le travail. Il est déjà dix-huit heures et je ne suis pas prêt à rejoindre notre demeure. Un dossier à terminer...

On frappe furtivement à la porte de mon bureau avant qu'elle ne soit entrouverte. Mon secrétaire glisse sa tête.

— Un visiteur pour vous, monsieur Wentworth.

— À cette heure ?

— Il dit que c'est personnel. Il est passé chez vous, et comme vous n'y étiez pas, il est venu ici. Il tenait à vous voir au plus vite.

— Comment est-il ?

— Un monsieur un peu âgé. Des vêtements de bonne facture. Il a un accent.

— Un accent ?

— Oui, il est français. Un certain...

Il regarde un carton qu'il tient dans la main et qu'il me tend

— Monsieur Édouard de Montambert.

— Je ne connais pas... Bien, faites-le entrer.

Je vois arriver un homme effectivement âgé, qui retire ses gants et me tend la main après les avoir jetés dans son chapeau renversé.

Je ne peux qu'obtempérer.

— Monsieur Wentworth, veuillez m'excuser pour cette visite tardive. D'autant plus que nous ne nous connaissons pas.

— Effectivement.

— Je me présente : Édouard de Montambert, dernier du nom. Je suis issu d'une vieille famille normande et j'ai été élu à la chambre des Députés de notre République. Je passe donc mon temps entre mes terres normandes et la capitale.

— Oh... Eh bien, enchanté. Et donc, que me vaut votre présence ici ?

— Je viens vous rendre visite suite à une promesse faite à une jeune fille, Miss Virginia Reilly.

— Virginia... Est-ce la demoiselle dont mon épouse m'a parlé et qui a été mêlée à l'agression de mon fils ?

— Mêlée est un bien grand mot. Il est plutôt venu à son secours et je ne pourrai jamais assez le remercier.

— Je ne comprends pas...

— Il se trouve que je viens de découvrir que la jeune Virginia est la fille de mon fils cadet, qui est malheureusement décédé. Il s'était marié en secret, malgré mon refus, avec une jeune fille charmante, du nom de Louise Reilly.

— Et donc… ?

— La mère de Virginia est morte en couches. Et aujourd'hui, je viens de faire la connaissance de mon unique petite-fille. Voyez-vous, Antoine, son père, revenait chez nous pour les funérailles de son frère aîné, lorsque son bateau a sombré. Il n'y a eu aucun survivant…

— Mais c'est terrible ! Et… vous n'aviez pas d'autres enfants ?

— Non, aucun. Et maintenant, je suis seul. Mon épouse est partie rejoindre nos deux fils l'année dernière.

— Oh ! Je ne sais que dire.

Nous restons silencieux. Quel effort pour cet homme de tout me dire ainsi… et pour moi de recevoir d'un inconnu de telles confidences !

— Enfin ! Assez larmoyé sur le passé !

— Vous avez raison.

— Parions sur l'avenir, voulez-vous ?

— Vous voulez dire que…

— Je veux dire qu'à mon sens la jeune Virginia, qui ressemble tant à mon impétueux de fils aux idées si brillantes, ferait à mon avis parfaitement honneur à votre famille.

— Pardon, mais je…

— Oui, vous m'avez bien compris, monsieur Wentworth, je viens en quelque sorte vous demander la main de votre fils au nom de ma petite fille.

— Eh bien, voilà qui n'est pas ordinaire !

— Vous et moi, et nos familles, sommes-nous des gens ordinaires, monsieur Wentworth ?

— Ma foi, non, effectivement.

— Des entrepreneurs, des gens de décision, des… aventuriers !

— Me flatteriez-vous pour obtenir plus aisément un « oui » de ma part ?

— Je crois que vous me l'avez déjà donné, ce « oui ». Suis-je dans le faux ?

— Pas le moins du monde ! Et puis, je peux bien vous l'avouer maintenant, mon épouse m'avait déjà fait part de la décision de notre fils de convoler quoiqu'il arrive. Donc, un « oui » nous assure une paix au sein de notre famille un peu ébranlée ces derniers jours, qui vaut toujours mieux qu'une guerre intestine !

— Dans ce cas, accepteriez-vous de trinquer avec une bouteille du meilleur champagne ? Il est à mon hôtel, venu de France dans mes bagages. Mais il suffit de passer le prendre.

— Quelle excellente idée ! Je suis très friand de ces petites bulles

françaises ! Le boirions-nous chez moi, en compagnie de mon épouse et de mes enfants ?

— Voilà qui serait parfait. Je pourrai être présenté au jeune William, mon futur petit-fils par alliance.

— Il n'est pas au mieux de sa forme, mais oui, vous pourrez le rencontrer. Et… nous lui annoncerons ensemble mon… « oui » ?

— Comme bon vous semblera, mon cher.

Un silence nous permet de prendre le temps de digérer ce nouveau virage dans nos vies.

— Je suis vraiment heureux pour ma petite fille et votre fils !

CHAPITRE 35

- Édith Wentworth -

Certes il fait terriblement froid, certes la neige s'est imposée et certes une fine pellicule de glace a recouvert les bords de la Tamise.

Et pourtant, une autre forme de chaleur est là et se répand comme une nappe de brume parmi les spectateurs de cette superbe compétition. Une chaleur faite de communion, de joie, de partage, d'espoir et de tant d'autres choses.

Il y a ce jour-là une foule incroyable pour venir assister à cette compétition, dont les bénéfices seront remis à des œuvres caritatives.

Parmi tous ces gens, on peut identifier les familles des participants bien sûr, des amis, des notables, des curieux.

On parle, on crie, on s'apostrophe, on rit, on parie, on s'esclaffe, on se tape sur les cuisses...

Et nous. Nous, nous sommes un clan. Un clan hétéroclite, le plus beau et le plus coloré de tous. Le plus vivant et le plus chaleureux.

Roy est venu nous saluer, avant de rejoindre ses compagnons de compétition, sur leur frêle embarcation qui me fait si peur.

De bon matin le Comte de Belthram est venu nous rendre une visite imprévue. Il tenait à nous donner des nouvelles de sa famille.

— Pour Bertie, je suis assez optimiste. On m'a dit le plus grand bien des résultats de cette clinique.

— Je suis ravi pour vous, lui a répondu Père. Et Lady Bethany, comment va-t-elle ?

— Figurez-vous qu'elle est éperdument amoureuse d'un jeune baronnet, le frère de son amie de toujours, Lady Ashley. Nous allons devoir penser à les marier rapidement, je pense. Ils sont très... fougueux !

— Voilà une excellente chose pour elle ! Les jeunes gens ont les ressources qui nous manquent, à nous autres, du haut de notre âge avancé !

— Oui. Elle semble trouver auprès de ce jeune homme tout l'amour qui a pu lui manquer. J'ai été tellement absent...

— Ne vous flagellez pas, mon ami, vous ne pouviez pas être au four

et au moulin !

— Certes. Mais, si c'était à refaire, je m'y prendrais autrement !

Il avait rapidement pris congé, pour rejoindre son fils et sa fille.

Nous étions rassurés pour lui et ses enfants. Ce qui importait à nous tous.

Et puis, Walter et lui allaient être amenés à se revoir. Ce qui nous permettra de prendre des nouvelles de sa famille.

Pour l'heure, tout le monde est là, absolument tout le monde : mon époux et moi, Pearl qui est au sommet de sa joie, William qui doit se déplacer dans un fauteuil roulant, le si gentil monsieur de Montambert, Minnie et ses apprenties, dont Mary et son futur époux Milton.

Et il y a surtout la douce Virginia !

Dès sa première rencontre avec notre petite Pearl, elle a su créer des liens avec elle. Pearl ne jure plus que par elle, lorsque Virginia est présente.

Cette adorable jeune fille a su dès le départ s'adresser à notre fille de la façon qui est la bonne : elle lui parle et lui explique las choses comme si Pearl était « comme tout le monde ». Et c'est bien cela qu'il faut faire.

Elle semble de plus avoir développé une réelle affection pour la sœur de son amour...

Virginia ne quitte pas son William des yeux, le dévorant littéralement. Elle se tient debout, derrière son fauteuil, les mains gantées sur ses épaules.

Elle se penche vers lui sans cesse, déposant quelque mot doux au creux de son oreille. Et mon petit William réagit à chaque fois en souriant et en caressant de sa main la joue de sa promise.

Quel beau couple ils font, ces deux-là !

Je surprends à plusieurs reprises le regard du grand-père de Virginia posé sur elle. Il nous a dit à quel point la jeune fille ressemble à son fils défunt. Et nous voyons bien à quel point cela le ravit et en même temps ravive en lui le chagrin de cette perte. Avec le temps...

Et puis, moi, ces caresses et ces baisers me rappellent la jeunesse de mon propre couple. Mon Walter m'observe et sait bien à quoi je pense. Je sens alors sa main qui enserre la mienne un peu plus fort...

Tout le monde piétine. Il fait tellement froid ! Nos pieds finissent par ne plus rien ressentir !

— Mon Dieu, dit Virginia, aujourd'hui si nous devons périr, ce sera par les pieds !

Depuis que cette petite est entrée dans nos vies, tout pétille, tout n'est que joie et chaleur.

Et puis, William semble progresser un peu plus à chaque fois que sa douce apparaît devant lui ! Cela tient de la magie !

Mais voilà que le départ de la course est donné ! Je n'ose regarder la totalité de cette ultime épreuve, qui oppose l'équipe de notre petit Roy à celle, célèbre et douée, de l'université d'Oxford.

Je garde les yeux fermés, tenant la main de Walter du plus fort que je peux.

Il finit par me donner l'ordre d'ouvrir les yeux.

— Ma chère ! Regardez donc votre fils passer la ligne !

J'ouvre grand les yeux et je vis ce bonheur doublé de fierté de voir mon enfant passer en premier la ligne d'arrivée, avec ses compagnons d'aviron.

C'est incroyable !

Tout notre petit clan exulte et chacun y va de ses sauts de joie et de fierté.

Tout cela est tout bonnement miraculeux.

Décidément, cette fin d'année aura été bien étonnante et si pleine de vie ! Des surprises comme on apprécie d'en vivre !

Virginia s'est installée sur les genoux de notre William et le serre fougueusement dans ses bras.

Je l'entends lâcher un « Aïe » accompagné d'un rire aux éclats.

— Ma Virginia d'amour, votre fougue devra s'exprimer autrement pour quelque temps. Vous meurtrissez cette pauvre épaule endolorie !

Elle éclate de rire à son tour et couvre le visage de son aimé de baisers amoureux.

Monsieur de Montambert se penche alors vers moi.

— Le mariage est à prévoir de toute urgence, je pense. Car ces deux-là ne sauraient tarder à nous offrir une belle et nombreuse descendance !

J'éclate de rire.

Walter me regarde.

Je lui souris, dans une connivence qui ne nous a jamais quittés.

Nous sommes heureux et cela se voit…

Ne nous quittons pas tout de suite...

Après cette lecture, peut-être
pourriez-vous laisser une trace de celle-ci ?
Les lecteurs, dont je fais partie, apprécient en général de pouvoir lire des commentaires sur un livre, qui leur permettront de se faire une idée du contenu, avant de se décider à le découvrir.

Vous avez la possibilité de laisser un commentaire sur de nombreux sites de lecteurs, mais aussi sur la plateforme Amazon, ce qui peut permettre à d'autres personnes d'être attirées par ce roman.

Pour votre lecture et pour ces commentaires à venir, je vous adresse un grand merci !

[1] Ce n'est qu'après les meurtres de Jack l'Éventreur en 1888 que l'éclairage public sera étendu aux quartiers pauvres pour sécuriser la ville.

[2] On pensait à l'époque qu'il ne fallait surtout pas ouvrir les fenêtres, afin de ne pas laisser entrer les « miasmes » présents à l'extérieur. Aérer une maison était fortement déconseillé.